

Coussement.









RÉSUMÉ DES GUERRES

ET

# DESCRIPTION DES BATAILLES.

# RÉSUMÉ DES GUERRES

ET

# DESCRIPTION DES BATAILLES

DONT LES

**PROVINCES ACTUELLES DE LA BELGIQUE**

ONT ÉTÉ LE THÉATRE

DEPUIS JULES-CÉSAR JUSQU'A NOS JOURS

**Par Conssement**

Lieutenant adjudant-major au 7e régiment de ligne

BRUXELLES ET LEIPZIG

ÉMILE FLATAU

ANCIENNE MAISON MAYER & FLATAU

1859



# AUX LECTEURS.

En parcourant les plaines de la Belgique, aujourd'hui si riches et si fertiles, la pensée se reporte sans cesse aux glorieux faits d'armes qui ont immortalisé leurs noms. Les tumulus de la Flandre, de la Campine, du Brabant, de la Hesbaye; les bouquets de vieux arbres, religieusement respectés par le cultivateur, parce qu'il sait que sous leur ombre reposent des braves morts au champ d'honneur; les simples croix de Seneffe, de Walcourt, de Fleurus, de Steenkerque, de Fontenoy, de Rocour; les ruines imposantes des abbayes d'Alnes et d'Orval, meurtries par les balles républicaines de 1793; les monuments funéraires de Neerwinden, de Mont-Saint-Jean, de Waterloo, de Sainte-Walburge, de Berchem, de la place des Martyrs à Bruxelles, tout nous rappelle les nombreuses guerres dont nos ancêtres ont été les témoins.

Dans le but de les connaître, j'avais pris (non pour les livrer à la publicité) des notes dans des ouvrages générale-

ment estimés. Les *Fastes militaires,* intéressantes livraisons publiées en 1835, à Bruxelles, sans nom d'auteur; l'*Histoire politique et militaire de la Belgique,* par le général *Renard;* l'*Histoire générale de la Belgique,* par *Dewez;* celles de *Juste, David, Moke, Desmet;* les *Commentaires de César;* l'*Histoire des Français,* par *Simonde de Sismondi; Anquetil;* l'*Histoire d'Allemagne,* par *Kohlrausch;* les mémoires sur *la Bataille de Courtrai* (*Moke, Goethals*); l'*Histoire du pays de Liége* (*Hénaux, Polain, Bovy*), m'ont servi de guides; de larges emprunts y ont été faits, souvent sans rien changer au texte des auteurs. Les batailles qui ont ensanglanté notre sol pendant le XVII$^{e}$ et le XVIII$^{e}$ siècle ont eu pour les décrire un grand nombre d'historiens et d'écrivains militaires. Les citer tous, ce serait impossible. Ceux que j'ai consultés le plus souvent sont : *Kausler* (*Atlas des plus mémorables batailles, combats et siéges des temps anciens, du moyen âge et de l'âge moderne*), *Carmechael-Smyth* (*Histoire des guerres dans les Pays-Bas depuis* 1648 *jusqu'en* 1815), *Capefigue* (*Histoire de Louis XIV, Louis XV*), *de Vaudoncourt, Van Loben-Sels, Charras* (*Histoire de la campagne de* 1815), colonel *Guillaume* (*Histoire des régiments nationaux belges*), *Thiers, Okounef, Jomini, Rocquancourt.*

Chacun pouvait faire ce travail, et le faire mieux que moi, car je ne puis me dissimuler son imperfection.

Si, comme l'a dit un ancien, l'histoire plaît toujours de quelque manière qu'elle soit écrite, son attrait augmente encore dès qu'il s'agit de la Patrie. Puisse cette pensée m'absoudre de ma témérité! Confiant dans l'inaltérable union qui existe entre tous les membres de cette grande et noble famille

qui s'appelle l'Armée, j'ose compter sur leur bienveillante indulgence; s'il m'était permis d'espérer avoir des conseils de leur part, qu'ils soient bien persuadés que je les recevrais avec la plus vive et la plus sincère reconnaissance.

Et vous, braves sous-officiers du 2e bataillon du 7e de ligne, mes chers et dévoués camarades, acceptez ces quelques pages que vous connaissez déjà tous. Les faits qu'elles renferment sont tirés des annales glorieuses de notre pays bien-aimé. En les relisant, vous vous rappellerez nos entretiens, et vous verrez une fois de plus combien nous devons être fiers d'être Belges.

Montrons-nous donc toujours les dignes descendants de nos pères; pendant de longs siècles, ils ont lutté contre la tyrannie et l'oppression des étrangers ; au prix de leur sang, ils ont conquis pour nous l'indépendance, la liberté. Si un jour le canon retentit encore dans nos plaines, inspirons-nous par le souvenir de leur vaillance, et soyons toujours prêts à mourir en combattant pour notre Patrie, notre Drapeau et notre Roi!

Avril 1859.

# INTRODUCTION.

Lorsque, pour la première fois, l'histoire cite le nom de notre patrie, c'est pour nous apprendre que les Romains se préparaient à en faire la conquête, et, presque en même temps, elle nous transmet les hommages rendus par César à la valeur des Belges. C'est, dit-il dans ses *Commentaires*, le peuple le plus courageux des Gaules. A cette époque, les légions romaines étaient parfaitement organisées. Chez les Belges, l'art militaire était inconnu; leur gloire consistait dans la force et le courage : celui qui revenait du combat sans bouclier était flétri (1). Malgré les héroïques efforts de ses enfants, la Gaule fut soumise. Pour résister à des armées aguerries et disciplinées, l'intrépidité et la force physique seules ne suffisent pas.

Lors de la chute de l'empire romain, les Francs arrivèrent dans nos provinces. Chez ce peuple guerrier, tout ce qui

(1) Tacite.

était en état de porter les armes était appelé à combattre.

Après la mort de Charlemagne (814), les Normands apparurent, pillant et incendiant toutes les villes qui se trouvaient sur leur passage. C'étaient des aventuriers venus du nord de l'Europe ; ils pénétraient dans l'intérieur en remontant les fleuves avec leurs embarcations ; bien que ne connaissant rien de l'art de la guerre, ils tiraient bon parti des fortifications pour abriter leurs flottilles et mettre leur butin en sûreté (1).

Vers le IXe siècle, naquit la chevalerie, dont l'objet fut d'inspirer et d'entretenir l'honneur. Du temps de Charlemagne, certains feudataires étaient obligés de servir à cheval et couverts de la cotte de mailles ; on les appelait *caballarii*, et de ce mot s'est formé, par corruption, celui de *chevalerie* (2).

Sous le régime féodal, notre pays fut souvent ravagé par la guerre. Des conflits éclataient souvent pour des causes futiles, entre des voisins ambitieux ou entre les seigneurs et leurs vassaux. Si l'histoire ne nous a pas transmis le nom de chefs illustres par leurs connaissances en tactique et en stratégie, c'est qu'alors on cherchait plus à se distinguer par sa vigueur corporelle que par ses études ; les combats étaient en quelque sorte de grands duels, où chacun cherchait à renverser l'adversaire qu'il avait devant lui. On se jetait dans la mêlée, on se battait à outrance, on assommait son ennemi aux cris de *Flandre au lion! Hainaut au noble comte! Brabant au grand duc! etc., etc.*

(1) Rocquancourt.
(2) Henry Hallam.

L'art de faire agir les masses était presque inconnu. Les seigneurs, couverts de belles armures, montés sur des chevaux fougueux bardés de fer, maniaient l'épée, la lance, la hache et la masse d'armes; ils étaient entourés par les écuyers, les pages ou les varlets qui devaient les aider et les servir. Les gens à pied étaient des paysans des différents fiefs qui s'équipaient comme ils le pouvaient; une veste de cuir et un bonnet grossier, renforcé quelquefois de deux bandes croisées en fer, formaient leurs armes défensives; ils combattaient avec la pique, l'arc, l'arbalète ou la fronde.

« La prééminence de la cavalerie sur l'infanterie, dit le général Rogniat, dura aussi longtemps que notre ignorance dans l'art de la guerre. Elle est ordinaire chez les peuples barbares, car toute la force de l'infanterie est dans l'ordre, l'ensemble et la discipline, qui exigent des calculs, des connaissances et des exercices auxquels ils se livrent rarement; au lieu que la cavalerie se rend redoutable par son courage seul et la rapidité de ses mouvements, quelque confuses et désordonnées que soient ses charges. »

Les armées se rassemblaient lorsque le seigneur suzerain en donnait l'ordre, soit pour remplir une mission déterminée d'avance, soit pour s'exercer pendant un nombre de jours prescrit. Le prince convoquait ses feudataires, ceux-ci réunissaient leurs vassaux et tous rejoignaient la bannière seigneuriale.

Le roi de France Charles VII, pendant ses longues guerres contre les Anglais, avait reconnu l'immense inconvénient des armées temporaires, avec lesquelles on ne pouvait jamais obtenir tous les résultats d'une victoire; il créa quinze compagnies d'ordonnance, chacune de 600 hommes

ou 100 lances fournies, car chaque lancier avait trois archers, un écuyer ou soldat armé d'un sabre, et un page ou valet qui lui étaient attachés. Les lanciers, armés de toutes pièces, la lance en arrêt, se formaient sur un seul rang; les écuyers se plaçaient derrière eux; les archers, espèce de cavalerie légère, étaient destinés à escarmoucher et à poursuivre en se servant de l'arc (1).

Philippe le Bon eut des troupes soldées. Charles le Téméraire obtint des états un subside de 140,000 florins par an pour l'entretien de 800 lances; ce subside fut bientôt porté à un million de florins, et le duc fut à même d'entretenir 18,000 combattants. C'était la plus belle milice de l'Europe; elle s'acquit, sous Philippe le Beau et Charles-Quint, autant de célébrité par sa bravoure que par sa discipline. La cavalerie, connue sous le nom de *bandes d'ordonnance,* contribua beaucoup aux victoires de l'empereur; elle était unique dans toute l'Europe et devint l'école militaire de la noblesse (2).

L'invention des armes à feu, vers le XIII^e siècle, rendit les batailles plus meurtrières. Les canons, d'abord grossièrement faits, lançaient d'énormes pierres. Au XV^e siècle, parurent les projectiles en fer et les premières armes à feu d'un calibre assez petit pour être maniées par un seul homme. On les appela successivement *canons à main, arquebuses, mousquets, fusils.* Elles se chargeaient lentement; leur tir était très-incertain. Sismondi prétend qu'il fallait un quart d'heure pour charger et tirer un mousquet. Les cartouches furent

(1) Laurillard-Fallot.
(2) Desmet.

inventées en 1630. Avant l'introduction des armes à feu, l'infanterie de ligne, armée de la pique, se formait sur six ou huit rangs; les archers et les frondeurs se plaçaient habituellement sur le front et le flanc de ces phalanges. L'arquebuse et le mousquet remplacèrent d'abord l'arc et la fronde, sans changer cet ordre de bataille; mais lorsque les armes à feu se multiplièrent, les mousquetaires entrèrent dans les rangs de l'infanterie de ligne.

On inventa la baïonnette à manche de bois, qu'on plaçait dans le canon après avoir tiré ou lorsqu'on voulait joindre l'ennemi. La baïonnette à douille (1703) amena la suppression des piques; par suite de ce changement, le nombre des rangs se réduisit à quatre, puis à trois.

Les sergents conservèrent pendant quelque temps encore la hallebarde et les officiers la demi-pique ou esponton.

Le maréchal de Saxe introduisit le pas cadencé et emboîté (1740); avant ce perfectionnement, on marchait à rangs ouverts.

Les feux s'exécutèrent d'abord par rang, puis par peloton, de pied ferme et en marchant en avant ou en retraite. Le feu de deux rangs ne paraît avoir été imaginé qu'après la guerre de sept ans.

Le roi de Prusse Frédéric le Grand enseigna les formations des colonnes serrées, leurs ploiements et leurs déploiements.

Les compagnies de grenadiers furent créées par Louis XIV; celles de voltigeurs datent de l'an XII de la république française.

L'exercice des tirailleurs, déjà connu au XVI[e] siècle, se perfectionna dans les armées républicaines.

Les guerres de l'empire donnèrent une nouvelle impulsion à l'art militaire, dont toutes les branches reçurent d'importantes améliorations.

# HISTOIRE SOMMAIRE DE LA BELGIQUE.

---

Les plus anciens habitants connus de la Belgique sont les Celtes, venus d'Asie, paraît-il, environ six siècles avant l'ère chrétienne.

Chassés de leur territoire, entre les années 200 et 130 avant notre ère, par les Teutons, plus tard appelés les Germains, les Celtes se réfugièrent pour la plupart en Bretagne et en Irlande. La contrée comprise entre l'Océan, la Somme et le Rhin était couverte alors de forêts et de marécages, qui renfermaient aussi de vastes plaines et de fertiles pâturages.

Tourmentés par la soif d'envahir le monde, les Romains, conduits par Jules-César, s'avancèrent vers ce pays, soixante ans avant la naissance du Christ.

Le territoire correspondant à la Belgique actuelle était habité à cette époque par cinq nations principales et indépendantes les unes des autres, et par des peuplades formant des subdivisions de celles-ci; c'étaient 1° les Ménapiens, qui occupaient une partie de la pro-

vince d'Anvers et des deux Flandres, plus les provinces méridionales de la Hollande. Les *Ambivarites* en dépendaient; ils demeuraient sur les rives des deux Nèthes;

2° Les Éburons, entre le Rhin, la Meuse et la Dyle;

3° Les Atuatiques, entre la Meuse, le Démer, l'Ourthe et la Senne;

4° Les Tréviriens, dans le pays correspondant à l'ancien électorat de Trèves, au duché de Luxembourg, et à une partie du pays de Liége. Les *Pémaniens*, les *Cérésiens*, les *Condrusiens* et les *Ségniens* étaient sous leur protection.

5° Les Nerviens, qui touchaient à l'est aux clients des Tréviriens et habitaient le Cambrésis, le Hainaut et la plus grande partie de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Leurs tributaires, les *Grudiens*, les *Centrons*, les *Lévaques*, les *Pleumosiens* et les *Gorduniens* s'étendaient entre l'Escaut, la Senne et le Rupel.

Jules César entre d'abord sur les terres des Nerviens.

Après la sanglante bataille de Presles, il s'empare de la forteresse des Atuatiques; puis, il subjugue les Tréviriens, les Éburons, les Morins et les Ménapiens; après une lutte de six années, il est maître de la Belgique, qui resta soumise à la puissance romaine jusqu'au commencement du v^e^ siècle. Vers cette époque, les barbares du Nord envahirent de toutes parts l'empire romain, que les divisions et la faiblesse de ses derniers chefs avaient ruiné. Les Belges s'unirent aux Francs, venus de la Germanie, pour secouer le joug de leurs communs oppresseurs; ils formèrent alors une seule nation.

Le territoire des Franco-Belges fut démembré cinq fois sous leurs premiers rois, les Mérovingiens. Ces divers partages produisirent quatre royaumes : ceux

d'Austrasie, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine. L'Austrasie était située entre la Meuse et l'Escaut. La Neustrie était plus à l'ouest.

A la fin du VIIIe siècle, ces provinces faisaient partie intégrante de l'empire de Charlemagne, empire qui avait pour limites, au nord, la mer de la Manche, la mer du Nord, la Baltique ; à l'est, la Theiss, la Loire et le golfe Adriatique; à l'ouest, l'océan Atlantique; au sud, la Méditerranée et l'Èbre.

En 814, Charlemagne mourut dans sa 73e année, après un règne de 43 ans. Il eut pour successeur son fils Louis, surnommé le Débonnaire, qui gouverna sans énergie et sans dignité; il laissa s'écrouler le superbe héritage que lui avait laissé son père; après sa mort, arrivée en 840, la force des armes régla ce qu'il avait confondu par sa faiblesse. Le traité de Verdun, conclu en 843, divisa la monarchie entre ses trois fils, qui cédèrent des parcelles du territoire à quelques nobles. En 855, l'Austrasie perdit son nom et s'appela Lotharingie, tiré de celui de Lothaire, son roi.

En 877, Charles le Chauve décréta que tous les fiefs de son royaume seraient héréditaires, et bientôt la Belgique se trouva partagée entre plusieurs souverains particuliers, qui cherchèrent à se rendre peu à peu indépendants des rois de France et de Germanie dont ils étaient d'abord les tributaires.

En 960, la Lotharingie fut divisée en deux : la haute et la basse.

Au Xe siècle, la contrée se subdivisa en un certain nombre de provinces appelées *pagi* (*pays*), qui contenaient plusieurs districts ou *pagi minores* (*petits pays*).

En Neustrie se trouvait : 1° le pays de Flandre (dont

le nom vient probablement de *Vlae-landeryen*, terrains plats exposés au débordement des eaux). Bruges en était le chef-lieu.

2° Le pays mempisque, qui se subdivisait en plusieurs cantons, parmi lesquels il faut remarquer ceux de Gand, Courtrai et Tournay.

Dans l'ancienne Austrasie, il y avait : 1° le pays de *Brabant*, dont le nom remonte à l'époque où les Francs-Saliens substituèrent aux divisions établies par les Romains un nouveau partage. Ils appelèrent alors *Braeck-bant* ou *Bracbantum* (région des marais) l'espace compris entre l'Escaut et la Dyle.

2° Le pays de Hainaut, entre l'Escaut et la Sambre.

3° Le pays de Hasbagne, de la Senne à la Meuse.

4° Le pays de Lomme, qui forma plus tard le comté de Namur.

5° Le pays d'Ardenne, d'une vaste étendue et qui comprenait toute la partie méridionale du royaume actuel.

Ces pays se constituèrent bientôt en petits États par la réunion de plusieurs districts sous le gouvernement héréditaire d'une seule famille.

On vit se former les comtés de *Flandre*, de *Hainaut* et de *Namur;* les duchés de *Brabant*, de *Limbourg* et de *Luxembourg*; la principauté de *Liége*, le marquisat d'*Anvers* et la seigneurie de *Malines*. Ce fut la période féodale.

Voici, avec la date de leur avénement au pouvoir, la liste des

**Ducs de Brabant.**

1106 Godefroid I le Barbu.
1140 Godefroid II le Jeune.
1141 Godefroid III le Courag.
1190 Henri I le Guerroyeur.
1235 Henri II le Magnanime.
1247 Henri III le Débonnaire.
1268 Jean I le Victorieux.
1294 Jean II le Pacifique.
1312 Jean III le Triomphant
1355 Jeanne et Wenceslas.
1405 Antoine.
1415 Jean IV.
1427 Philippe de St-Pol.
1430 Philippe le Bon.

**Comtes de Hainaut.**

911 Régnier au long col.
916 Régnier II.
932 Régnier III.
998 Régnier IV.
1013 Régnier V.
1036 Richilde.
1070 Baudouin II de Jérusalem.
1098 Baudouin III.
1133 Baudouin IV le Bâtisseur.
1191 Baudouin V le Courageux.
1195 Baudouin VI de Constant.
1211 Jeanne de Constantinople.
1244 Marguerite id.
1279 Jean d'Avesnes.
1304 Guillaume I le Bon.
1337 Guillaume II.
1345 Marguerite.
1356 Guillaume III l'Insensé.
1389 Albert de Bavière.
1404 Guillaume IV.
1417 Jacqueline de Bavière.
1428 Philippe le Bon.

**Comtes de Flandre.**

863 Baudouin I Bras de fer.
879 Baudouin II le Chauve.
919 Arnold I.
958 Baudouin III le Jeune.
988 Baudouin IV le Barbu.
1036 Baudouin V de Lille.
1067 Baudouin VI de Mons.
1070 Arnold le Malheureux.
1071 Robert I le Frison.
1093 Robert II de Jérusalem.
1111 Baudouin VII à la Hache.
1119 Charles I le Bon.
1127 Guillaume de Normandie.
1129 Thierry d'Alsace.
1168 Philippe id.
1192 Marguerite id.
1195 Baudouin IX de Const.
1211 Jeanne et Ferrand.
1244 Marguerite de Const.
1279 Gui de Dampierre.
1305 Robert de Béthune.
1323 Louis de Crécy.
1346 Louis de Male.
1384 Philippe le Hardi.
1405 Jean sans Peur.
1419 Philippe le Bon.

**Comtes et ducs de Limbourg.**

1064 Waléram I.
1081 Henri I.
1118 Waléram II.
1139 Henri II.
1170 Henri III.
1221 Waléram III.
1226 Henri IV.
1246 Waléram IV.
1279 Ermengarde.
1282 Adolphe de Berg, il cède son duché au duc de Brabant Jean I.

**Comtes et ducs de Luxembourg.**

963 Sigefroi.
998 Frédéric.
1039 Gilbert.
1057 Conrad I.
1086 Henri I.
1096 Guillaume.
1126 Conrad II.
1136 Henri II l'Aveugle.

1196 Ermesinde.
1226 Henri III.
1274 Henri IV.
1288 Henri V.
1313 Jean l'Aveugle.
1353 Wenceslas I.
1383 Wenceslas II.
1388 Josse de Moravie.
1415 Elisabeth de Gorlitz.
1443 Cède le duché à Philippe le Bon.

**Princes-évêques de Liége.**

971 Notger.
1008 Baudri.
1018 Walbodon.
1021 Durant.
1025 Réginard.
1038 Nithard.
1042 Wason.
1048 Théoduin.
1075 Henri de Verdun.
1092 Obert.
1119 Frédéric.
1123 Albéron I.
1128 Alexandre I.
1136 Albéron I.
1145 Henri de Leyen.
1165 Alexandre II.
1168 Radulfe.
1191 Albert de Louvain.
1195 Albert de Cuyck.
1200 Hugues de Pierrepont.
1230 Jean d'Aps.
1239 Guillaume de Savoie.
1240 Robert de Langres.
1247 Henri de Gueldre.
1274 Jean d'Enghien.
1282 Jean de Flandre.
1296 Hugues de Châlons.
1301 Adolphe de Waldeck.
1303 Thibaut de Bar.
1313 Adolphe de la Marck.
1345 Engelbert Id.
1364 Jean d'Arckel
1378 Arnoul de Hornes.
1390 Jean de Bavière.
1418 de Walenrode.
1420 de Heinsberg.
1456 Louis de Bourbon.
1483 Jean de Hornes.
1506 Erard de la Marck.
1538 Corneille de Bergh.
1543 George d'Autriche.
1557 Robert de Bergh.
1565 Gérard de Groesbeke.
1581 Ernest de Bavière.
1612 Ferdinand Id.
1650 Max.-Henri id.
1688 Jean-Louis d'Elderen.
1695 Jos.-Clém. de Bavière.
1724 Georges-Louis de Bergh.
1744 Jean-Th., de Bavière.
1763 d'Oultremont.
1772 de Welbruck.
1784 de Hoensbroeck.
1792 de Méan.

**Comtes de Namur.**

899 Béranger.
932 Robert I.
980 Albert I
1000 Robert II.
1017 Albert II.
1037 Albert III.
1105 Godefroid.
1139 Henri l'Aveugle.
1196 Philippe le Noble.
1212 Yolende.
1216 Philippe de Courtenai.
1226 Henri id
1229 Marguerite.
1237 Baudouin de Courtenai.
1263 Vend le comté à Gui de Dampierre.
1305 Jean I.
1331 Jean II.
1335 Gui II.
1336 Philippe III.
1337 Guillaume I.
1391 Guillaume II.
1418 Jean III vend le comté.
1421 Philippe le Bon.

Les différentes provinces, sauf la principauté de Liége, furent successivement réunies, par des conquêtes, des cessions ou des alliances, au duché de Bourgogne, dont le dernier duc, Charles le Téméraire, fut tué en 1477, près de Nancy, dans une bataille contre les Suisses. Ses États comprenaient, outre le duché dont il avait le titre, la Franche-Comté, la Belgique et la Hollande actuelles, la Flandre française et l'Artois.

Charles le Téméraire laissait ses États à sa fille unique Marie, âgée de 20 ans. Louis XI, roi de France, lui suscita des embarras et fomenta des troubles dans le but de s'emparer de son vaste héritage. Marie trouva un défenseur en épousant le fils de l'empereur d'Autriche, l'archiduc Maximilien, qui, plus tard, succéda à son père (le 18 août 1477). Nos provinces passèrent alors sous la domination de la maison d'Autriche. Maximilien et Marie eurent un fils, Philippe le Beau, qui épousa Jeanne d'Aragon, fille du roi d'Espagne Ferdinand (1496). De ce mariage naquit, à Gand, Charles-Quint (25 février 1500). Ce prince hérita des Pays-Bas en 1515, après la mort de son père; de l'Espagne en 1516, à la mort de Ferdinand; de l'empire d'Allemagne en 1519, à la mort de son aïeul Maximilien.

Sous son règne, notre pays parvint à un haut degré de prospérité. Charles fit avec gloire de longues guerres contre le roi de France François Ier et contre les infidèles.

Le 25 octobre 1555, Charles-Quint abdiqua la couronne; en 1556, il se retira dans le monastère de Saint-Just, laissant l'Espagne et les Pays-Bas à son fils Phi-

lippe II, et l'empire d'Allemagne à son frère Ferdinand.

Alors la Belgique fut sacrifiée ; à Madrid, on la considéra comme un fief de la monarchie ; Philippe II ne la visita jamais ; il se trompa sur les moyens de la gouverner et de la calmer. Ce prince heurta par sa tyrannie et son arrogance les habitudes de liberté et les coutumes des Belges qui se crurent méprisés. La réforme religieuse, qui gagnait du terrain, fit éclater la guerre civile, et le cruel duc d'Albe, envoyé par Philippe pour en arrêter les progrès par la force, signala le commencement de son administration en instituant le *conseil des troubles,* appelé par la nation le conseil du sang, et en faisant périr sur l'échafaud, avec vingt et un des principaux seigneurs des Pays-Bas, les comtes d'Egmont et de Horn, les idoles du peuple (5 juin 1568). Pendant son gouvernement, qui dura six années, il fit tomber plus de dix-huit mille têtes. La guerre, dont la bataille de Windschote, en Groningue, marque le commencement (1568), dura jusqu'en 1609, époque où fut signée un trêve de douze ans, pendant laquelle les archiducs Albert et Isabelle (fille de Philippe II) essayèrent de réparer les maux que notre pays avait soufferts, en encourageant les arts, le commerce et l'industrie, auxquels la Hollande, la France et surtout l'Angleterre avaient offert un asile, attirant ainsi dans leurs provinces les causes de cette prospérité qui, sous Charles-Quint, régnait dans les nôtres.

En 1621, les hostilités recommencèrent, et elles se poursuivirent jusqu'à ce que la paix de Munster, après une nouvelle période de vingt-sept années de troubles, vint y mettre un terme ; ce traité, conclu le 30 janvier 1648, enlevait à notre territoire la Flandre zélan-

daise, le Brabant septentrional, Maestricht avec une partie du Limbourg, et décrétait la fermeture de l'Escaut pour favoriser le commerce d'Amsterdam, en anéantissant celui d'Anvers. Louis XIII, roi de France, était mort en 1643. Louis XIV régna après lui. Son ambition et son désir d'agrandir la France firent de nos provinces le théâtre de grandes luttes, car l'Europe voulut s'opposer à ses conquêtes. La guerre éclata à quatre reprises; elle fut interrompue par les traités de paix d'Aix-la-Chapelle (1668), de Nimègue (1678), de Ryswyck (1697) et d'Utrecht (1713); chacun enlevait de nouvelles provinces à la Belgique; le dernier stipulait qu'elle serait remise à la maison d'Autriche après que la Hollande se serait assuré, par une autre convention, une *barrière* contre la France. Ce nouveau traité, signé en 1715, donna le droit aux Hollandais d'avoir seuls une garnison dans les villes de Namur, Tournai, Menin, Warneton, Ypres, le fort de Knocke, d'occuper Termonde conjointement avec les Autrichiens et d'inonder, en cas de guerre, le pays situé entre la Meuse, l'Escaut et le Démer. L'Europe approuva les démembrements successifs subis par nos provinces depuis 1648. Le traité de la barrière fut à peine connu que la consternation se répandit dans la Belgique. Des protestations éclatèrent de toutes parts. Le marquis de Prié, qui gouvernait les Pays-Bas au nom de l'empereur d'Autriche Charles VI, étouffa l'esprit d'opposition en envoyant à l'échafaud, comme coupable de lèse-majesté, un vieillard septuagénaire, François Agneessens, syndic de la nation de St-Nicolas, à Bruxelles, et en bannissant quatre autres doyens des métiers qui jouissaient d'une grande influence sur le peuple (1719).

Vers cette époque, quelques habitants de notre pays avaient établi un commerce direct avec les Indes orientales et les côtes de la Guinée. Charles VI avait encouragé cette société, lui avait accordé des priviléges et le nom de *Compagnie d'Ostende.*

La Hollande se plaignit de la concurrence; elle chercha et parvint à l'anéantir. Ce fut un coup mortel pour le commerce, la navigation et l'industrie des Belges.

Charles VI mourut en 1740, laissant son empire et ses possessions à sa fille Marie-Thérèse, qui fut bientôt attaquée par les rois de France, d'Espagne, de Pologne, de Prusse et l'électeur de Bavière. La guerre devint générale.

Les Pays-Bas étaient la partie des domaines de l'Autriche que convoitait particulièrement la France. L'Angleterre et la Hollande prirent les armes pour défendre ces provinces qui devinrent encore une fois le théâtre de la guerre.

Indépendamment des siéges nombreux que subirent la plupart des villes, des batailles à jamais mémorables furent livrées sur notre sol, pendant le xviii[e] siècle comme pendant le xvii[e].

En 1748, la paix d'Aix-la-Chapelle fit renaître le calme, qui ne fut pas troublé pendant l'administration paternelle du prince Charles de Lorraine. Marie-Thérèse mourut en 1780; elle eut pour successeur, son fils Joseph II; il commença à manifester pour les innovations un penchant qui effrayait les Belges et leur faisait augurer mal de l'avenir. Ses décrets sur l'administration générale et sur la juridiction des tribunaux irritèrent les membres des États; les réformes religieuses qu'il voulut intro-

duire blessèrent le clergé et la population catholique. Il ordonna au cabinet de La Haye de retirer les garnisons hollandaises des forteresses. La Hollande s'y refusa; Joseph renonça à sa réclamation, à condition que la navigation de l'Escaut fût libre et que ses sujets pussent commercer avec les Indes orientales. Il voulut appuyer cette demande en faisant sortir du fleuve un bâtiment qu'une bordée de boulets au passage de Lillo obligea d'amener pavillon. Profondément irrité, Joseph II annonça à l'Europe qu'il allait en tirer une éclatante vengeance, puis, cédant aux sollicitations de la France, il finit par renoncer à la liberté de l'Escaut, moyennant une somme de dix millions de florins. Cette transaction pécuniaire ne rehaussa ni sa gloire ni sa popularité.

Bientôt la nation se révolta. Des corps de patriotes s'organisèrent et remportèrent quelques avantages sur les Autrichiens. Les avocats Vander Noot et Vonck se mirent à la tête de deux partis opposés (1790); l'un voulait maintenir toutes les institutions existantes; l'autre prétendait qu'il fallait mettre la constitution en rapport avec les idées qui dominaient au XVIII[e] siècle. Le parti conservateur l'emporta.

L'empereur Joseph II mourut le 20 février 1790; son frère et successeur Léopold III parvint à récupérer la souveraineté des provinces belges. Quelques régiments autrichiens triomphèrent aisément des colonnes de volontaires sans discipline, sans instruction militaire, guidés par des chefs sans expérience et souvent peu favorables au parti de Vander Noot. Le 10 décembre 1791, les diplomates de la Grande-Bretagne, de l'Autriche, de la Prusse et de la Hollande, réunis en congrès à La Haye, signèrent une conven-

tion par laquelle l'empereur confirma toutes les coutumes et tous les priviléges des Pays-Bas autrichiens, promit une amnistie générale, sauf un très-petit nombre d'exceptions, et révoqua les décrets et résolutions qui avaient donné naissance aux troubles sous le règne de Joseph II. Les puissances garantirent la souveraineté des Pays-Bas à la maison d'Autriche, et ils assurèrent aux habitants le maintien de leurs lois, de leurs coutumes et de leurs usages.

Ainsi finit la révolution brabançonne.

La république venait d'être proclamée en France; pour consolider son existence par des succès militaires et en même temps agrandir son territoire, elle déclara la guerre à l'Autriche, et elle résolut de faire envahir sans délai nos provinces dont les plaines servirent encore une fois d'arène aux combattants. Dumouriez bat les Autrichiens à Jemmapes en 1792; cette victoire met la Belgique au pouvoir des Français. Le prince Frédéric de Saxe-Cobourg, général en chef de l'armée autrichienne, repousse les troupes républicaines à Neerwinden et s'empare de Condé, de Valenciennes et du Quesnoi.

En 1794, les Français, commandés par le général Pichegru, prennent Menin, Courtrai, et, après la bataille de Tourcoing, ils sont en possession de toute la Flandre. En même temps, un autre corps d'armée, sous les ordres du général Jourdan, pénètre dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, défait les Autrichiens à Fleurus, et se rend maître ensuite de toute la Belgique, dont la réunion à la France est décrétée une seconde fois le 1er octobre 1795.

Assujettie au régime et au gouvernement de la France, la Belgique perdit ses anciennes institutions, son ancien

nom et celui de ses provinces, qui formèrent les neuf départements de l'Escaut, de la Lys, de Jemmapes, de la Dyle, des Deux-Nèthes, de Sambre-et-Meuse, des Forêts, de l'Ourthe et de la Meuse-Inférieure.

Le canon avait inauguré, dans les plaines de Jemmapes, une période de gloire et de conquêtes pour les armes de la France. Vingt-trois ans après, il retentit encore dans nos champs à Waterloo: il annonçait au monde la chute de l'Empire français.

Le congrès de Vienne du 7 juin 1815 forma le royaume des Pays-Bas sous la domination de Guillaume Ier d'Orange-Nassau. Aux yeux de ce monarque (1), la Belgique ne sembla être qu'un accroissement de territoire pour la Hollande, qui représentait le type national; il voulut imposer aux provinces méridionales la langue hollandaise comme langue officielle ; fixer dans le nord le siége de tous les grands établissements; réformer la législation civile et criminelle d'après les idées hollandaises ; établir un système d'impôts d'après les intérêts des provinces du nord; imprimer aux lois et à l'administration une tendance anticatholique; donner aux Hollandais la préférence sur les Belges dans la répartition des fonctions civiles et militaires (2).

La révolution qui éclata en 1830 sépara violemment la Belgique de la Hollande. Le 4 juin 1831, le prince

(1) *Essai historique et politique sur la Révolution belge*, par Nothomb.

(2) En 1830, il y avait sur

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | 75 | officiers | généraux, | 7 Belges. |
| — | 43 | » | d'état-major, | 8 » |
| — | 1454 | » | d'infanterie, | 259 » |
| — | 318 | » | de cavalerie, | 84 » |
| — | 360 | » | d'artillerie, | 33 » |
| — | 128 | » | du génie, | 9 » |

Léopold de Saxe-Cobourg fut proclamé roi des Belges et inauguré le 21 juillet suivant. Depuis ce jour, la Belgique, heureuse et prospère, occupe une place brillante parmi les nations libres et indépendantes du monde entier.

Guerres contre les Romains.

---

# BATAILLE DE PRESLES OU DE LA SAMBRE.

(59 ans avant Jésus-Christ.)

---

**HAINAUT.** ***Presles***, **village de 900 habitants, à 10 kilomètres de Charleroi.**

**La bataille, suivant une tradition généralement adoptée, fut livrée sur l'emplacement du village de Presles. M. le général Renard, dans sa remarquable étude sur les campagnes de César, a combattu cette opinion, pour se rallier à celle de Napoléon, qui fixe le lieu de la bataille, près de la Sambre, sur les limites du Hainaut.**

Jules César, à la tête de huit légions romaines, voulut achever de soumettre les Gaules, dont la partie méridionale était depuis plus d'un siècle au pouvoir des Romains. Il essaya de jeter la discorde au sein des tribus, et ses menées sécrètes parvinrent à détacher de leurs frères de Belgique les Rhémois et les Tréviriens; puis il entra sur le territoire des Nerviens auxquels s'étaient joints les Atrébates et les Véromandues (1).

Après trois jours de marche à travers leurs terres, il

(1) D'après les *Commentaires de César*, livre II, et l'*Histoire politique et militaire de la Belgique*, par M. le général Renard.

apprit que ces guerriers étaient campés derrière la Sambre, à environ deux lieues de lui, et que les Atuatiques étaient en marche pour se joindre à eux. Il se dirigea vers leur camp, rapprocha les six premières légions et réunit ses bagages sous la garde d'un corps de réserve composé de deux légions de nouvelle levée. Toute la cavalerie servait à l'avant-garde pour éclairer le pays.

Les Romains assirent leur camp sur une colline descendant en pente douce vers la Sambre; en face de celle-ci, à environ deux cents pas au delà de cette rivière, il y avait une autre montagne, d'une pente toute semblable, mais plus basse que la première, et dont le versant était découvert presque jusqu'au haut; au sommet, étaient des arbres touffus.

Quelques cavaliers belges observaient les bords de la rivière dont la profondeur, en cet endroit, était d'environ trois pieds.

La cavalerie romaine passa la Sambre avec des frondeurs et des archers ; elle repoussa les cavaliers belges sans oser les poursuivre au delà du terrain découvert; ces derniers revinrent plusieurs fois à la charge.

Les six légions arrivèrent pendant ce temps et commencèrent à travailler à l'enceinte du camp. César négligea de prendre la précaution ordinaire aux généraux romains qui laissaient sous les armes la moitié de l'armée, tandis que l'autre élevait les retranchements.

Aussitôt les Belges, rangés dans le bois, obéissant à un signal donné, vinrent tous fondre sur la cavalerie romaine ; après l'avoir rejetée au delà de la Sambre, ils traversèrent cette rivière avec rapidité et coururent vers le camp à peine ébauché. L'armée romaine surprise

eût été perdue, si l'expérience et l'intelligence des soldats n'eussent suppléé aux précautions qu'on avait négligé de prendre. Sans attendre que l'étendard de pourpre, signe du combat, fût hissé, ni que les clairons eussent sonné, chaque soldat courut aux armes et se rallia promptement à l'officier le plus près de lui.

L'aile gauche, composée de la 9e et de la 10e légion romaine, fut prête la première; elle s'était rangée selon la disposition du terrain plutôt que d'après les règles de l'art militaire. Du côté où elle se trouvait, la colline était plus escarpée qu'aux autres endroits et quand les Atrébates, qui formaient la droite de l'armée belge, arrivèrent haletants, fatigués de leur course rapide, ils furent accueillis par les traits des légionnaires et chargés aussitôt.

Au centre, les Véromandues furent arrêtés par les 8e et 11e légions.

A droite, la 7e et la 12e furent vigoureusement attaquées en tête et en flanc par les Nerviens, conduits par leur chef Boduognat, pendant qu'une autre partie des Belges alla s'emparer du camp; la cavalerie romaine et l'infanterie légère, rompues dès le premier chôc, portèrent l'effroi parmi les valets préposés aux bagages et parmi la cavalerie trévirienne alliée aux Romains, laquelle, les croyant vaincus, les abandonna et alla répandre, dans le pays de Trèves, le bruit de leur défaite.

César, informé du danger que court l'aile droite, s'y rend en toute hâte; il voit les soldats agglomérés autour des drapeaux réunis en une seule masse, presque tous les centurions morts ou blessés, une foule de guerriers gisant sur le sol, les Belges ne cessant leurs attaques furieuses. Il s'empare du bouclier d'un soldat; courant

à la tête de la légion, il appelle par leurs noms les officiers, encourage les légionnaires, les oppose à l'ennemi et, protégé par leurs efforts, il fait placer les enseignes de la douzième légion sur la ligne de bataille, à distance de déploiement. A son commandement, chacun court à son rang, à sa place. Il ordonne aussitôt à la septième légion de se rapprocher peu à peu de la douzième, de se placer en deuxième ligne, de façon à ne former qu'un seul corps, puis de faire demi-tour de manière à présenter à l'ennemi un immense carré.

Sur ces entrefaites, les deux légions qui escortaient les bagages, ayant appris le combat, arrivaient au pas de course ; bientôt elles apparurent au sommet de la montagne. Pendant ce temps, les deux légions de l'aile gauche, après avoir défait les Atrébates, s'étaient emparées du camp belge et l'occupaient. Leur chef, voyant la position désespérée de l'aile droite, détacha sa dixième légion pour lui porter secours. Ces renforts ranimèrent le courage de tous. Les Belges semblaient encore augmenter de valeur. Celui qui tombait frappé d'un coup mortel était aussitôt remplacé, et du haut des cadavres amoncelés, les Nerviens ne cessaient de lancer leurs dards ou leurs traits sur leurs ennemis.

Il ne faut donc pas s'étonner, dit César, que des hommes si braves eussent traversé une large rivière, escaladé des bords hauts et escarpés, gravi une montagne pour combattre en un lieu désavantageux : la grandeur de leur courage leur aplanissait toutes les difficultés.

Après cette bataille, la race des Nerviens fut presque détruite ; les vieillards, qui s'étaient retirés dans un endroit marécageux avec les femmes et les enfants, envoyèrent des parlementaires à César pour lui repré-

senter que de 600 sénateurs, ils étaient réduits à trois, et de 60,000 guerriers, à 500.

César leur laissa leur territoire et ne leur imposa que la paix.

Telle fut la bataille de la Sambre, à laquelle nos historiens ont faussement donné le nom de Presles. Elle ouvre dignement la série de ces actions guerrières dont notre patrie fut de tous temps le théâtre (1). A part l'intérêt puissant qui s'y rattache, par cela même le récit de César offre encore au militaire des enseignements précieux. Les fautes commises par les deux partis seraient tout aussi fatales à qui les commettrait de nos jours. César fut surpris et il méritait de l'être. Malgré ses émissaires, sa nombreuse cavalerie, ses auxiliaires gaulois, il marchait sans se faire éclairer au loin. En prenant position sur le haut de la colline, il manque aux règles les plus vulgaires de la prudence : il laissait, à quelques centaines de mètres de lui, un lieu couvert sans le faire fouiller, de sorte qu'une armée de 80,000 hommes put stationner pendant plusieurs heures pour ainsi dire à portée de la voix, et observer tous ses mouvements sans qu'il s'en aperçût. Pour comble d'imprévoyance, il fit rompre les rangs à toutes les légions à la fois, avant que le camp présentât un abri sûr pour les recevoir en cas de danger.

Ces fautes entraînèrent avec elles de telles conséquences, que tout autre que César secondé par ses légions immortelles eût été infailliblement perdu. Après

(1) Les lignes suivantes sont extraites de l'excellent ouvrage de M. le général Renard (*Histoire politique et militaire de la Belgique*), qui a bien voulu m'accorder l'autorisation de les citer textuellement.
E. C.

ce blâme mérité, la ténacité, le sang-froid et le courage du chef, l'intelligence avec laquelle les troupes du centre et de l'aile gauche surent prendre un ordre de bataille, les mouvements opérés par l'aile droite sous les yeux de César, au plus fort du combat et sous les traits de l'ennemi, ne peuvent être assez admirés. Il n'appartenait qu'à des troupes vieillies sous les armes et éprouvées dans cent combats de sortir victorieuses d'une telle épreuve ; des soldats sans cadres eussent été anéantis. Mais ce qui sauva surtout l'armée romaine, c'est la règle que César s'était imposée de conserver toujours une forte réserve ; sans cette précaution, et malgré les prodiges opérés par les légions engagées, les aigles de Rome, victorieuses de tant de nations puissantes et qui déjà planaient sur presque tout le monde connu, se seraient abaissées devant les étendards ignorés de nos pères.

L'absence d'une réserve perdit au contraire l'armée Nervienne. Au début de l'action, le combat avait pourtant été admirablement engagé, si bien qu'on serait parfois tenté de regarder la marche rétrograde des Véromandues et des Atrébates, non comme le résultat d'une défaite, mais comme la conséquence d'une manœuvre savamment combinée. Soit habileté, soit hasard, les Belges avaient agi comme l'aurait fait un général imbu des principes les plus purs de la science stratégique.

C'est la droite de l'armée romaine qu'il leur importait, en effet, d'accabler; victorieux, ils coupaient César de ses réserves et de sa ligne d'opération.

Les règles de la guerre prescrivaient donc de diriger sur les autres parties de l'ordre de bataille de fausses

attaques, même de refuser l'aile droite et de réunir vers la gauche les troupes les plus braves et les corps les plus nombreux ; c'est ce qui fut fait. Quoi qu'il en soit, la victoire n'eût point été douteuse pour les Belges, s'ils eussent eu des troupes fraîches à opposer aux légions de réserve.

Celles qui s'étaient emparées du camp et avaient chassé devant elles la cavalerie et l'infanterie légère auraient pu être employées à cet usage, si elles avaient possédé ce qui forme l'apanage des armées permanentes, à savoir, l'esprit de discipline; seul, il fait que l'on garde ses rangs au sein des succès comme au milieu des revers, il permet de profiter de la victoire ou de fixer la fortune, presque toujours fidèle à ceux qui jamais ne désespèrent. Mais nous les avons vus se débander pour piller. Ils se trouvèrent donc hors d'état d'arrêter l'essor des troupes de réserve. Malgré leur défaite et alors même qu'on leur dénierait toute combinaison élevée de tactique, les vieux Belges ont acquis à la bataille de la Sambre un immortel renom. César a transmis jusqu'à nous le nom de leur chef. Il l'appelle Boduognat. Que nos soldats conservent ce nom dans leur mémoire. Il commence dignement la liste des guerriers illustres dont s'enorgueillit à bon droit notre patrie.

Guerres entre les Neustriens et les Austrasiens.

# BATAILLE DE L'AMBLÈVE.

(716)

**Province de LIÉGE**, *L'Amblève*, rivière qui prend sa source dans la Prusse rhénane, passe à Stavelot, aux Trois-Ponts, se divise en deux branches au village de Coo, où, en se rejoignant, elles forment une cascade haute de 20 mètres. L'Amblève se jette dans l'Ourthe à Comblain, après un parcours de 17 lieues.

Pepin de Herstal, maire du palais, mourut en 714. Les deux fils issus de son mariage avec Plectrude, étant morts avant lui, cette princesse prit les rênes de l'État pendant la minorité de son petit-fils Theudoald, alors âgé de six ans. Pepin avait eu d'Alpaïde, sa concubine, un enfant nommé Charles, qui devint célèbre plus tard sous le nom de Charles Martel (1); à son lit de mort, il l'avait désigné pour son successeur; mais ce choix, qui paraissait honteux, ne trouva d'abord aucun appui. Charles fut emprisonné à Cologne. L'audace et la fortune de Pepin de Herstal lui avaient fait trop d'ennemis pour

(1) On suppose que Charles Martel est né à Theux (province de Liége) vers 695.

qu'une femme pût conserver longtemps son héritage.

Les Neustriens, humiliés de lui obéir, se joignirent aux tribus féroces de la Frise et de la Saxe pour attaquer les Austrasiens.

Pendant ce temps, Charles Martel était parvenu à s'échapper de sa prison. Les grands de l'Austrasie le reçurent comme un libérateur et le reconnurent pour leur duc. A la tête d'une petite armée, il attaqua les Frisons, mais il fut complétement battu. Charles, après sa défaite, se réfugia dans les profondeurs de la forêt des Ardennes; peu à peu, il rallia autour de lui cinq cents de ses compagnons d'armes. Retirés dans les bois, ils attendaient une occasion de combattre. Un soir, en parcourant les bords de l'Amblève, ils aperçurent sur la rive opposée, les Neustriens campés vers Stavelot. Charles et ses compagnons traversent la rivière pendant la nuit; ils s'étendent en silence dans les bois; à un signal donné, ils fondent sur le camp aux cris de : *Charles Martel et Austrasie.* Les Neustriens, surpris, se croient attaqués par des forces nombreuses; ils fuient avec précipitation; le désordre s'accroît aux cris des mourants et des vainqueurs.

Les *Annales de Metz* rapportent qu'un des combattants, à la poursuite des fuyards, en atteignit un au moment où ce dernier entrait dans une église et lui brisa le pied d'un coup de hache. Comme on lui reprochait d'avoir, par cette action, souillé le temple saint, asile toujours respecté, il s'en excusa : « Je ne l'ai point souillé, dit-il, le pied que j'ai coupé était hors de l'église, j'ai eu la précaution de ne point toucher ce qui était déjà dedans. »

Après sa victoire, Charles força Plectrude à lui restituer les États de Pepin ; comme lui, il fut duc et maire du palais, sous des rois faibles et obscurs que la postérité a flétris du nom de *fainéants*.

Guerre contre les Normands.

# BATAILLE DE THUIN.

(880.)

PROVINCE DE HAINAUT, *Thuin*, ville de 4,500 habitants, sur la Sambre, à 13 kilomètres de Charleroi.

En 1051, cette ville fut prise par Baudouin de Lille ; en 1340, le château fut pris par Philippe de Valois ; en 1654, Thuin soutint un siége mémorable contre les Français, qui durent se retirer ; en 1794, les républicains, commandés par Moreau, s'en emparèrent, après un combat opiniâtre.

Vers la fin du IXe siècle, les Normands descendirent sur les côtes de la Flandre ; ils brûlèrent Thérouanne, dévastèrent le Brabant, et prirent leur quartier d'hiver à Gand. Au printemps suivant, ils pillèrent Tournai et toutes les abbayes situées sur l'Escaut, et portèrent leurs ravages jusqu'aux bords de la Sambre et de la Somme.

Louis, roi de Lotharingie, vint au secours de ses sujets ; il attaqua les Normands près de Thuin, leur tua cinq mille hommes et les mit en pleine déroute.

Les barbares se jetèrent dans un fort voisin qu'ils avaient palissadé. Le roi vint en faire le siége ; Hugues, son fils naturel, fut blessé et pris. Louis, pour les engager

à lui rendre son fils, fit retirer ses troupes. Les Normands se hâtèrent pendant la nuit de sortir du fort et se sauvèrent vers la mer, après avoir eu la cruauté d'égorger tous leurs prisonniers.

Lorsque l'infortuné roi pénétra, le lendemain, dans le fort abandonné, il retrouva le cadavre de son malheureux enfant.

Guerre contre les Normands.

# BATAILLE DE LOUVAIN.

(26 juin 891.)

PROVINCE DE BRABANT, *Louvain*, ville de 32,000 habitants, sur la Dyle.

En 1356, Louvain fut pris par le comte de Mâle, comte de Flandre, sur Wenceslas, duc de Brabant. En 1382, le duc Wenceslas l'assiégea et le reprit aux bourgeois révoltés. En 1488, Philippe de Clèves, à la tête des Flamands, s'en empara. En 1572, les Louvanistes repoussèrent les troupes du prince d'Orange. En 1578, les Espagnols prirent Louvain. En 1706, cette ville fut prise par les alliés. En 1791, elle tomba au pouvoir des patriotes. En 1690, 1692 et 1693, elle fut prise par les Autrichiens, les Français, et reprise par les Autrichiens En 1831, les Hollandais l'occupèrent pendant peu de temps.

Les Normands, après avoir pris Louvain, s'étaient établis dans un vaste camp retranché au bord de la Dyle, d'où, pendant plus de six ans, ils s'élancèrent pour ravager le pays. Ils s'avancèrent jusqu'à la Meuse, pillant et ravageant le pays.

Les Lorrains avaient placé une armée près de Maestricht pour défendre le passage du fleuve; une masse de barbares, ayant passé la Meuse en un autre endroit, vinrent attaquer les Lorrains près de la Gheule, en dessous de Maestricht; un combat acharné s'ensuivit.

L'imprudente ardeur des Belges, dit Dewez, causa leur défaite, car dès qu'ils eurent appris que l'infanterie normande s'était retranchée dans une métairie, ils voulurent, sans attendre des ordres, la forcer et la charger avec violence; les premiers furent renversés les uns sur les autres; un corps de cavalerie vint les surprendre et, comme ils n'avaient pas conservé de réserve, ils éprouvèrent une déroute complète. Les Normands se retirèrent dans leur camp près de Louvain, l'entourèrent de fossés pleins d'eau et le garnirent de palissades. L'armée lorraine vint les attaquer. La cavalerie, qui en faisait la principale force, ne put se déployer ni agir sur ce terrain alors marécageux. Les Normands, du haut de leurs remparts, criaient à l'armée royale : *Gulia, Gulia,* pour lui rappeler sa défaite de la Gheule. Le roi de Lorraine inspira à sa troupe une nouvelle ardeur ; il donna le signal de l'attaque. L'avant-garde s'élança contre les retranchements en poussant de grands cris. Les fossés, en vingt endroits, furent comblés par des fascines. La vigueur de la défense paralysait l'ardeur de l'attaque. Bientôt de grandes brèches sont rendues praticables; les Belges pénètrent dans le fort les armes à la main et massacrent tout ce qu'ils rencontrent. Ceux qui échappaient au carnage, fuyaient ou se noyaient en traversant la rivière. S'il faut croire les annales de ce temps-là, cent mille Normands furent immolés et le lit de la Dyle fut si rempli de cadavres que le cours en fut arrêté.

Les Normands qui se trouvaient encore dans d'autres endroits du pays disparurent bientôt et n'y revinrent plus jamais.

Lorsque l'on pense à la fureur de ces barbares et aux

maux qu'ils avaient fait souffrir à la Belgique, on n'est pas étonné de voir que les habitants du pays avaient ajouté aux prières des litanies : *De la fureur des Normands, délivrez-nous, Seigneur.*

Guerres féodales.

# BATAILLE DE HOUGAERDE

(1005)

ET

# BATAILLE DE FLORENNE

(1015).

BRABANT, *Hougaerde,* village de 3,000 habitants, à 5 kilomètres de Tirlemont, arrondissement administratif de Louvain.
NAMUR, *Florenne,* village de 2,000 habitants, à 8 kilomètres de Namur, arrondissement administratif de Philippeville.

Charles de France, duc de basse Lorraine, voulant disputer le trône de France à Hugues Capet, échoua dans son entreprise et fut jeté en prison par ce dernier, en 990. Othon, son fils, gouverna alors le duché, et s'éteignit obscurément en 1005, sans laisser de postérité. Le titre de duc semblait devoir passer à Lambert II, comte de Louvain, époux de Gerberge, sœur aînée d'Othon (la cadette Ermengarde était la veuve du comte de Namur).

L'empereur d'Allemagne, Henri II, prétendant que la Lorraine était un fief masculin, la donna à Godefroid III dit d'Eenham, petit-fils de Godefroid d'Ar-

dennes. Lambert se montra résolu à soutenir ses prétentions par la force des armes. Godefroid III vint l'attaquer dans Louvain; pendant ce temps, Baldéric II, évêque de Liége, zélé partisan de l'Allemagne, s'empara de Hougaerde, qu'il fortifia; c'était un domaine appartenant à Lambert. Ce dernier s'unit à Robert, comte de Namur, qui regardait l'évêque de Liége comme un ennemi de sa maison. Godefroid, vivement harcelé par les sorties du comte de Louvain, fut forcé de lever le siége.

Alors, Lambert et le comte de Namur entrèrent sur le territoire de Liége; l'évêque lança contre eux une sentence d'excommunication et s'avança avec de nouvelles troupes. La rencontre eut lieu près du château de Hougaerde, où se livra une sanglante bataille. Les Liégeois furent défaits; l'empereur, ayant appris le peu de succès de Godefroid, lui ordonna de lever une nouvelle armée.

Après la victoire de Hougaerde, les comtes de Louvain et de Namur s'allièrent avec presque tous les princes qui se partageaient la Belgique, pour faire la guerre à l'empereur Henri II.

Baudouin IV, comte de Flandre, renvoya avec mépris les ambassadeurs allemands qui étaient venus lui conseiller la paix et il s'empara de Valenciennes. Henri II, aidé de Robert I^er, roi de France, et du duc Richard de Normandie, vint assiéger cette place. Baudouin se défendit avec tant de vaillance que les trois princes durent battre en retraite. L'année suivante (1006), les troupes impériales vinrent ravager la Flandre. Le comte, apprenant avec douleur les maux soufferts par ses sujets, alla à Aix-la-Chapelle demander la paix à l'empereur et

faire sa soumission. Le monarque, voulant se faire un allié de ce généreux comte, lui donna comme fief la ville de Valenciennes et y joignit, un peu plus tard, le château impérial de Gand avec tout le pays qui en dépendait le long de l'Escaut, et quelques îles de la Zélande.

Le duc Godefroid d'Eenham s'avançait, pendant ce temps, dans le Hainaut et le ravageait. Le comte de Louvain vint au secours de son neveu Régnier IV de Hainaut. Le comte de Namur se joignit à eux. Leurs trois armées attaquèrent celle de Godefroid à Florenne. La mêlée fut vive. Quoique septuagénaire, Lambert combattait comme un lion, tout pliait devant lui. Il portait, disent les *Chroniques de Sigebert*, un scapulaire garni de reliques, fixé dans son armure. Il le regardait comme un préservatif contre la mort violente et comme un gage de la victoire. Godefroid et Lambert se chargèrent au moment où le gain de la bataille paraissait assuré à ce dernier. Le scapulaire se détacha ; la lance de son adversaire brisa la cuirasse du vieux comte, qui fut renversé. Bientôt après le comte de Namur fut tué. Régnier IV fit alors sonner la retraite.

Après cette journée, les domaines qu'avait possédés le comte Lambert échurent à ses fils Henri Ier et Lambert II, qui les gouvernèrent successivement sous le titre de comtes de Louvain. Le comte de Namur, Albert II, s'allia à la maison d'Ardenne en épousant la nièce de Godefroid d'Eenham. Cette princesse lui apporta en dot une partie du territoire de Bouillon. Régnier V, comte de Hainaut, épousa plus tard Mathilde d'Eenham, autre nièce de Godefroid.

L'union qui se fit entre ces diverses familles amena la pacification du pays.

# BATAILLE DE WILDEREN.

(7 août 1130.)

LIMBOURG, *Wilderen*, village de 400 habitants, à 4 kilomètres de St-Trond, arrondissement administratif de Hasselt.

Henri V, empereur d'Allemagne, mourut en 1125. Deux rivaux se présentèrent pour lui succéder, car il ne laissait pas de postérité. C'étaient Lothaire, duc de Saxe, et Conrad de Hohenstauffen. Le premier fut élu grâce à l'appui de l'archevêque de Mayence. Conrad fut mis au ban de l'empire. Dans ce conflit, le duc de Brabant, Godefroid Ier le Barbu, s'était rangé du côté de Conrad. Dès que Lothaire fut affermi sur le trône, il dépouilla Godefroid du duché de basse Lotharingie et en investit Waléram II, comte de Limbourg.

Godefroid ne voulut abandonner ni son titre ni ses possessions. Il était soutenu par son frère Albéron, évêque de Liége. En 1128, cet évêque mourut; il fut remplacé par Alexandre, qui se ligua avec Waléram. Les hostilités éclatèrent alors entre le duc Godefroid

et ce dernier. Les nobles profitèrent de l'anarchie entre ces deux princes pour ne reconnaître aucune autorité; ceux qui avaient des querelles particulières à vider se mirent bravement en campagne, et à côté de la guerre principale, il en surgit une foule d'autres sans liaison avec celle-ci. Une circonstance vint permettre à Waléram de reprendre le dessus.

Gilbert, comte de Duras, type de ces petits châtelains dont les exploits consistaient à ravager le pays ennemi pendant la guerre, et à rançonner pendant la paix ceux qui approchaient de leurs manoirs, était sous-avoué de Saint-Trond et profitait de cette qualité pour commettre toutes sortes d'extorsions au préjudice de l'abbaye de cette ville.

Waléram le dénonça à l'évêque de Metz à qui le monastère était soumis quant au temporel; celui-ci le priva de son avouerie pendant que l'évêque Alexandre lui ôtait son comté.

Gilbert, irrité, eut recours au duc de Brabant. Godefroid embrassa sa querelle et vint avec lui ravager le territoire de Saint-Trond et arrêter les marchands qui se rendaient dans cette dernière ville. Ces violences déterminèrent les deux partis à se livrer bataille. La plaine de Wilderen, près de Duras, fut choisie pour lieu du combat. Au premier choc, Godefroid mit les Liégeois en déroute, mais ceux de Huy, dirigés par le comte de Looz, ayant vigoureusement résisté, commencèrent un second combat. Ils repoussèrent les Brabançons et s'emparèrent du magnifique étendard planté sur un char somptueux traîné par quatre bœufs. Cet étendard était un présent fait à Godefroid par sa fille Alix, reine d'Angleterre. Les Liégeois le conservèrent

comme un trophée; il faisait le principal ornement de la procession des Rogations.

Godefroid battit en retraite, laissant sur le terrain plus de 800 des siens.

L'échec qu'il venait d'éprouver l'engagea à laisser son rival en repos. Il se réconcilia avec l'empereur Lothaire et avec l'évêque de Liége, qui pardonna également au comte de Duras.

Le duc de Brabant répara toutefois bientôt ses pertes et reconquit sa puissance ancienne, quand la mort de Lothaire eut assuré l'empire à son compétiteur Conrad.

Guerres féodales.

# BATAILLE DE RANSBEEK.

(24 septembre 1142.)

**Brabant.** Cette bataille fut livrée entre la commune de Grimberghe, près de Vilvorde, et le hameau des Trois-Fontaines.

Godefroid II, duc de Brabant, mourut en 1142. Il ne laissait qu'un enfant âgé de deux ans, qui lui succéda sous le nom de Godefroid III.

La puissante famille des Berthold, seigneurs de Malines, s'arma contre ses tutéurs, les barons Henri de Diest, Jean de Bierbeek, Gérard de Wesemale et Arnold deWemmel. Dans une assemblée tenue à Louvain, les principaux seigneurs du pays, jurèrent de défendre les droits du jeune prince, et les Berthold furent déclarés félons et rebelles.

Gérard de Wesemale prit le commandement de l'armée ducale; il reçut un renfort de Flamands du comte de Flandre, Thierry d'Alsace, qui envoyait ce secours à la condition que Godefroid, devenu majeur, se reconnaîtrait son vassal. Les troupes des seigneurs de Mali-

nes, trois fois plus nombreuses que celles du Brabant, s'étaient emparées de Vilvorde. Elles dévastaient les campagnes voisines et jetaient la terreur aux environs de Bruxelles.

Après quelques rencontres, une bataille décisive fut livrée à Ransbeek.

Les troupes de Berthold, s'appuyant à la forteresse de Grimberghe, se déployaient entre ce château et Vilvorde. Les Brabançons allèrent se ranger au-dessus de Stroombeek, près de la Senne.

Le jeune Godefroid, amené par sa mère sur le champ de bataille, fut suspendu dans son berceau aux branches d'un saule. On l'abrita sous l'étendard brabançon. L'armée défila devant le jeune prince, puis elle s'élança au combat, décidée à vaincre ou à mourir. La lutte fut terrible, acharnée. La nuit força les combattants à se séparer. Ils revinrent à la charge les deux jours suivants avec une nouvelle fureur. Les soldats de Godefroid triomphèrent, mais ils ne purent s'emparer de Grimberghe où l'ennemi se réfugia, et ils se retirèrent dans le Brabant.

La guerre contre les Berthold dura de longues années. En 1159, Godefroid, la poussant avec vigueur, prit la redoutable forteresse et la réduisit en cendres. La paix fut conclue alors et les seigneurs de Malines conservèrent leurs possessions à titre de bénéfices; ils prêtèrent le serment d'hommage et de fidélité au duc de Brabant.

Godefroid, ayant atteint sa majorité, tâcha de persuader à Thierry de se désister de la condition déshonorante qu'il avait imposée à ses tuteurs; comme il ne gagnait rien sur son esprit, il tira, dit-on, son épée en

s'écriant : « J'aimerais mieux mourir de votre main que de tenir en fief d'un comte un si noble duché. » La grande âme de Thierry applaudit à cette noble fierté et il se contenta de l'hommage de Termonde, jusque-là enfermée dans le Brabant.

Guerres féodales.

# BATAILLE D'ANDENNE.

(1152.)

NAMUR. *Andenne,* petite ville de 5,200 habitants, sur la Meuse, à 20 kilomètres de Namur, arrondissement administratif de Namur.

Henri l'Aveugle, comte de Namur, déclara la guerre aux comtes de la Roche, de Montaigu, de Looz et de Dasbourg, qui se disputaient, on le présume du moins, la terre de Tourinne dont la propriété venait d'être adjugée à l'abbaye de Stavelot. Wibalde, abbé-prince de Stavelot, parvint à calmer les comtes de la Roche et de Montaigu, mais il n'obtint des comtes de Looz et de Dasbourg qu'une trêve que Henri l'Aveugle rompit bientôt. Le comte de Montaigu prit de nouveau les armes; l'évêque de Liége se joignit à lui pour combattre le comte de Namur et ruiner l'abbaye de Stavelot. Henri l'Aveugle entra alors sur les terres de Liége, prit et brûla Ciney, fit arrêter tous les marchands liégeois qui se trouvaient dans le comté de Namur, et envoya un corps de partisans à Hollogne-aux-Pierres pour enlever

4

le prince-évêque. L'évêque fut pris en effet, mais il parvint à s'échapper. Les Liégeois ravagèrent les États de Henri. Les armées ennemies furent en présence dans les plaines d'Andenne. Henri l'Aveugle avait cru trouver une bonne position en gardant la gorge des petites montagnes qui de son côté bordaient la plaine; il ne put pas déployer toutes ses troupes. Les Liégeois l'attaquèrent avec vigueur; les Namurois furent bientôt défaits et mis en fuite. Quatre cent trente chevaliers ou gentilshommes du pays de Namur furent faits prisonniers. Les Liégeois détruisirent le pont sur la Meuse qui protégeait Andenne, s'emparèrent de cette petite ville, la pillèrent et l'incendièrent.

Henri l'Aveugle se retira à Namur.

# BATAILLE DE CARNIÈRES.

(1170.)

HAINAUT. *Carnières*, village de 2,000 habitants, à 7 1/2 kilomètres de Binche, arrondissement administratif de Thuin.

Le duc de Brabant Godefroid III voulut s'emparer du comté de Namur, qu'il considérait comme une annexe de ses États. Henri l'Aveugle demanda, pour repousser les prétentions de Godefroid, des secours au comte de Hainaut Baudouin IV, qui avait épousé la sœur de Henri. Baudouin IV envoya son fils à la tête de trois mille hommes de vieilles troupes et de huit cents chevaliers levés dans la Flandre et le Hainaut, qui se réunirent aux Namurois et aux Luxembourgeois.

Ces troupes rencontrèrent celles du Brabant à Carnières.

Bien que les combattants ne fussent pas très-nombreux, la bataille fut longue et cruelle; elle fut suivie d'un horrible carnage. La victoire se déclara pour Henri l'Aveugle. Le duc de Brabant perdit la plus grande partie de son armée. Les vainqueurs pénétrèrent dans le Brabant pour le ravager. Godefroid demanda la paix.

Guerres féodales.

---

# BATAILLE DE NOVILLE-SUR-MEHAIGNE.

(1er août 1194.)

---

BRABANT. *Noville-sur-Mehaigne*, village de 800 habitants, à 6 1/4 kilomètres de Perwez, arrondissement administratif de Nivelles.

Henri l'Aveugle, comte de Namur, n'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec Laurette d'Alsace, avait institué, en 1163, pour héritier de ses comtés de Namur, de Luxembourg, de Laroche et Durbuy, son neveu, connu plus tard sous le nom de Baudouin V dit le Courageux, fils du comte de Hainaut Baudouin IV. Vers 1170, Henri, quoique très-avancé en âge (il avait 90 ans), épousa en secondes noces Agnès de Nassau. En 1187, une fille, qui fut nommée Ermésinde, naquit de ce mariage. Pour assurer à son enfant la succession dont il l'avait frustrée, il s'empressa de la fiancer au comte de Champagne, petit-fils du roi de France Charles VII. Baudouin, peu disposé à se laisser enlever les domaines qui lui étaient promis, eut recours à l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse. Ce dernier confirma l'acte de donation fait

en sa faveur, et déclara qu'il ne souffrirait jamais que le comté de Namur passât à un prince français. Cependant, le comte de Champagne étant venu à Namur, au mois de juillet 1187, emmena avec lui Ermésinde qui n'avait pas encore un an, et fit la promesse de l'épouser. Henri obligea ses vassaux à lui prêter hommage.

Le comte de Hainaut réunit ses troupes, vint assiéger et prendre la ville et le château de Namur, et s'empara de toutes les places du comté.

Le vieux comte de Namur fut forcé de faire la paix et de promettre à son neveu de lui laisser l'héritage de ses possessions (1190).

Le comte de Champagne, déçu dans ses espérances, partit pour la Terre Sainte; Ermésinde fut rendue à son père en 1191. Deux ans après, la jeune princesse fut fiancée à Thibaut, comte de Bar. Celui-ci engagea Henri l'Aveugle à tenter un nouvel effort contre Baudouin de Hainaut.

Le vieux comte, profitant de la jalousie que les vastes possessions de son neveu avaient excitée chez les autres princes belges, se ligua avec eux en 1194. On remarquait parmi ses alliés le duc de Limbourg, l'évêque de Liége, les comtes de Vianden, de Moha, de Juliers. Tous se dirigèrent vers le village de Noville-sur-Mehaigne où ils devaient opérer leur jonction.

Baudouin s'avança à la tête de cent soixante chevaliers, deux cents cavaliers, et dix mille hommes à pied. Le combat s'engagea sous les murs du château de Noville; l'acharnement fut égal des deux côtés; la bataille fut une des plus sanglantes et des plus mémorables de nos annales. Les troupes de Baudouin triomphèrent d'un nombre double d'ennemis. Les vaincus furent contraints,

dans la déroute, à traverser la Mehaigne où beaucoup de braves trouvèrent la mort.

Le duc de Limbourg, ses deux fils et cent huit chevaliers furent faits prisonniers. Cette victoire assura définitivement à Baudouin la possession des comtés après la mort de son oncle, et la paix fut signée à Hal, le 20 août 1194.

Mais le comte de Hainaut mourut en 1195, avant son oncle, de sorte qu'il ne posséda jamais le pays pour lequel il s'était battu si longtemps. Il avait désigné son fils aîné Baudouin pour lui succéder dans les comtés de Flandre et de Hainaut, et son second fils Philippe pour tenir celui de Namur en fief du Hainaut. Philippe en prit possession après la mort de Henri l'Aveugle (1196).

---

# BATAILLE DE STEPPES.

(13 octobre 1213.)

LIMBOURG. *Steppes*, nom d'une plaine devant Montenaken, village de 1,000 habitants, à 14 kilomètres de Saint-Trond, arrondissement administratif de Hasselt.

Henri I[er] le Guerroyeur, duc de Brabant, voulant se venger du prince-évêque de Liége, Hugues de Pierrepont, qui lui avait disputé avec succès la possession des seigneuries de Moha et de Waleffes, situées au nord de Huy, vint fondre à l'improviste sur la ville de Liége, où l'on n'avait pris aucune mesure pour résister à cette attaque inattendue. Les habitants s'enfuirent de l'autre côté de la Meuse ; leurs maisons furent livrées aux soldats et le pillage dura quatre jours.

Ferrand, comte de Flandre et de Hainaut, venu au secours de l'évêque, força Henri à faire la paix. Peu après, Ferrand étant occupé à combattre les Français, le duc de Brabant entra sur les terres de l'évêque, brûla Tongres et toute la Hesbaye. Le prélat sortit de Liége, conduisant sous l'étendard de saint Lambert tous les

bourgeois de la ville. Il fut rejoint par Louis, comte de Looz, par Henri, comte d'Ardenne, et par les milices de Dinant et de Huy. Le duc de Brabant, voyant qu'il allait devoir livrer bataille, s'arrêta dans les plaines, alors incultes, de Steppes.

Bientôt les deux armées furent en présence. Les Brabançons, animés par les exemples et les exhortations de leurs chefs, attaquèrent vigoureusement leurs ennemis, qui plièrent. On apporta sur le champ de bataille la châsse de saint Lambert. Les Liégeois, ranimés, poussent aussitôt des cris de vengeance et enfoncent les Brabançons, qui sont mis bientôt en une déroute complète. La mêlée devint horrible, deux mille hommes, de Louvain et de Lierre, qui formaient le front de l'armée brabançonne, restèrent presque tous sur le champ de bataille. Les vainqueurs massacraient impitoyablement les fuyards. La mort de leurs ennemis, dit Chapeauville, ne suffisait même pas à leur vengeance; ils s'acharnaient avec tant de fureur sur leurs malheureuses victimes, qu'ils coupaient par morceaux leurs membres palpitants, et ces plaines infortunées, continue le même historien, n'offraient aux regards effrayés que les horreurs d'une vaste boucherie.

L'évêque porta le ravage et la désolation dans le Brabant; il incendia tous les villages du territoire de Tirlemont, ainsi que Léau, Landen et Hannut. Henri, menacé de nouveau par le comte de Flandre, demanda la paix, qui lui fut accordée en 1214.

# GUERRE DE LA VACHE.

(1274.)

Liége et Namur. *Condroz.* Il a pour limites la Meuse, depuis Dinant jusqu'à Liége, l'Ourthe de Liége à Hamoir. Il descend ensuite assez irrégulièrement vers le sud jusqu'à Vellin, et regagne la Meuse en remontant par des lignes brisées jusqu'à Dinant.

Le lendemain de la Pentecôte (1274), un tournoi, accompagné de grandes fêtes guerrières, attirait à Andenne une foule de princes, de seigneurs et d'habitants des villes et des villages voisins.

Au nombre des curieux se trouvait un paysan du hameau de Jallet, qui amenait une vache dérobée par lui, quelques jours auparavant, à un bourgeois de Ciney, nommé Rigaud de Corbion. Ce dernier, également à Andenne, reconnut son bien, et porta plainte à Jean de Halloi, bailli du Condroz. Le paysan avouant humblement son vol et le bourgeois de Ciney ne demandant autre chose sinon qu'on lui rendît sa bête, quelques seigneurs, en faveur de la fête, intercédèrent pour le coupable, qui eut sa grâce. Seulement, le bailli obligea

le voleur à ramener la vache à Ciney. Le villageois y consentit. A peine eut-il remis le pied dans le Condroz que les gens du bailli le pendirent. Jean, seigneur de Gosne et de Jallet, vit dans cet acte une atteinte portée à sa juridiction seigneuriale, et, selon la coutume du temps, il s'en vengea en ravageant les campagnes autour de Ciney. Le bailli usa de représailles et brûla Jallet. La querelle s'envenima. Le seigneur de Gosne, aidé de ses frères Régnier de Beaufort et Richard de Fallais, pénétra une seconde fois dans le Condroz qu'il mit à feu et à sang. Les Hutois prirent alors fait et cause pour ceux de Ciney; les Liégeois se mirent également de la partie : ils se portèrent sur le château et le village de Gosne qu'ils réduisirent en cendres, et investirent le château de Fallais. Richard sortit secrètement de son domaine pour aller chercher de l'appui; mais, poursuivi par les Liégeois, il fut pris et tué. Son fils alors fit hommage de sa terre au duc de Brabant; il en obtint quelques hommes d'armes, à l'aide desquels il fit lever le siége de son château, et détruisit après le village de Meeffe.

Le seigneur de Beaufort obtint des secours de Gui de Flandre. Ce qui jusqu'alors n'avait été qu'une guerre particulière, si fréquente au moyen âge, menaça de devenir une guerre générale. Le duc de Brabant s'y trouvait déjà engagé d'une manière indirecte. Gui de Dampierre y fit également intervenir le comte de Luxembourg. Le pays de Liége se vit alors attaqué de deux côtés à la fois. Le comte de Namur se jeta sur la Hesbaye; l'armée liégeoise, qui s'était portée à sa rencontre, dut se retirer à Huy, laissant saccager Waremme et ses environs. Le comte de Luxembourg

s'était emparé de Ciney, le 18 avril 1276, après une résistance opiniâtre, et l'avait livré aux flammes et au pillage. Un corps de Liégeois se jeta sur la seigneurie de Poilvache, pénétra dans le Luxembourg et y brûla plus de trente villages. Les Namurois, conduits par le sire de Dave, s'élancèrent contre Dinant, dont les habitants, guidés par Jacques de Rochefort, marchèrent vers eux.

Les Dinantais furent mis en déroute; ils furent poursuivis et serrés de si près que vainqueurs et vaincus entrèrent pêle-mêle à Dinant; la herse de la porte où se pressaient les deux partis fut immédiatement baissée. Une horrible boucherie s'ensuivit. Le sire de Dave, qui était entré dans la ville avec son avant-garde, fut tué avec cent des siens; les Namurois restés en dehors des remparts mirent à mort tous les Dinantais qui étaient en arrière.

Ce fut le dernier acte de la guerre. Elle avait duré deux ans et avait coûté la vie à plus de quinze mille hommes. Les princes se reprochèrent tant de désastres. Le roi de France Philippe le Hardi, choisi pour arbitre, décida que l'unique moyen de terminer tous les différends était de rétablir les choses dans l'état où elles se trouvaient avant cette sanglante querelle, et chacun supporta patiemment ses pertes.

# GUERRE DES AWANS ET DES WAROUX.

(1297.)

**Elle eut lieu dans le pays de Liége et dura 38 ans.**

Humbert Corbeau, seigneur d'Awans, avait une jeune vassale nommée Adoule, laquelle passait pour riche. En sa qualité de seigneur, il avait le droit de la marier et il la destinait à un sien cousin, Gérard Pélage.

Hanneceau, écuyer et parent du seigneur de Waroux, enleva Adoule et l'épousa. Humbert réclama sa vassale; le seigneur de Waroux ne voulut pas la lui rendre. Les Awans prirent les armes et ravagèrent les domaines de leurs ennemis; le sang coula; la querelle fut une lutte générale entre les diverses familles alliées aux combattants. Les mœurs de l'époque obligeaient tout noble à venger ceux de ses parents qui succombaient dans une attaque de ce genre.

Le seigneur d'Awans fut tué en 1298. Cette mort augmenta les forces de son parti, en contraignant tous ceux de son lignage à marcher contre les Waroux.

Les Awans et les Waroux étaient eux-mêmes des

cousins à un degré assez éloigné. Le nombre des champions devint bientôt si considérable que chacun avait des proches dans les deux armées. On convint d'une trêve de quarante jours, après chaque combat, pour que chacun pût reconnaître sous quelle bannière il devait se ranger. Les évêques s'étant quelquefois déclarés pour les Waroux, les Awans s'appuyèrent sur le peuple, et cette lutte intestine finit par embraser toute la province. Un nouvel incident vint compliquer cette guerre. Une querelle s'éleva entre les tisserands et les drapiers de Huy. Le mayeur de la ville, au lieu d'écouter les plaignants, maltraita les deux partis et se fit chasser par ses administrés. A la suite de ce tumulte, la populace de Huy se répandit dans les campagnes, pillant, ravageant, arrêtant les voyageurs.

L'évêque, ayant rendu au duc de Brabant ses droits de suzeraineté sur la ville de Malines, se brouilla avec son chapitre, qui l'excommunia. Le souverain pontife, pour ramener la paix, l'envoya au siége épiscopal de Besançon et nomma évêque de Liége Adolphe de Waldeck.

Au bout de dix-huit mois, une mort prématurée l'enleva. Thibaut de Bar, puis Adolphe de la Marck (1313) furent ses successeurs. Ce dernier prince, jeune et intrépide, voulut faire cesser les meurtres et les brigandages qui s'étaient multipliés dans le pays à la faveur des troubles et des guerres privées. Mettant en usage un ancien droit, il fit démolir et brûler sous ses yeux, par ses gens de justice, les maisons des homicides et des pillards. Malheureusement il parut favoriser les Waroux, déjà odieux à la bourgeoisie, et les Awans se joignirent au peuple pour lui résister. Adolphe, irrité, quitta

Liége et se retira à Dinant (1315). Ses ennemis nommèrent alors un mambour, et la guerre civile redoubla de fureur. L'épuisement des deux partis amena, le 18 juin 1316, la fameuse paix de Fexhe, qui reconnaissait et maintenait les droits du peuple.

Les Awans et les Waroux ne cessaient pourtant pas d'être en armes.

Après de longues escarmouches, ils se donnèrent un défi solennel, qui devait se vider, le 25 août 1325, dans les plaines de Dommartin, à 3 1/2 lieues de Huy. Les Waroux, au nombre de 350 chevaliers, dirigés par Henri II de Hermalle, furent défaits par les Awans, qui comptaient 270 chevaliers, à la tête desquels était Guillaume de Waremme. La paix fut signée à Vihogne, le 5 juin 1326. La guerre recommença deux ans après entre l'évêque et le peuple. L'évêque, s'étant allié aux comtes de Gueldre et de Berg, fut victorieux dans une suite de petits combats qui amenèrent la paix de Vottem en 1331.

En 1335, le 15 mai, un arrangement fut conclu dans l'abbaye de Saint-Laurent, à Liége, entre les Awans et les Waroux. Cette paix mémorable interdit à toujours et sous peine de bannissement ces guerres où, pour une querelle privée, les parents d'un noble s'engageaient à le venger, à le défendre ou à le suivre.

La guerre des Awans et des Waroux avait duré trente-huit ans; elle avait coûté la vie à plus de trente mille hommes.

Guerres des Français contre les Flamands insurgés.

# BATAILLE DE FURNES.

(13 août 1297.)

FLANDRE OCCIDENTALE. *Furnes*, ville de 5,000 habitants, près de la mer. Cette ville fut prise par le prince de Parme en 1583; par le prince de Condé (1646); par l'archiduc Léopold (1648), et par les Français en 1656, 1667, 1693, 1744 et 1794.

Le roi d'Angleterre, Édouard Ier, s'était brouillé avec Philippe le Bel, roi de France, et cherchait partout des alliés; il tâchait surtout d'attirer les seigneurs belges dans son parti, parce que, craignant voir les Français l'attaquer dans la Guyenne, il se proposait de faire une puissante diversion dans la Belgique. Il ne tarda pas à gagner Gui de Dampierre, comte de Flandre, en lui promettant de fiancer le prince de Galles à sa fille Philippine.

Philippe le Bel apprit avec autant d'indignation que de méfiance ce projet de mariage; cachant son ressentiment, il exprima le désir de féliciter lui-même la jeune princesse dont il était le parrain, et invita son père de se rendre avec elle au château de Corbeil où la cour de France se trouvait réunie. Gui et sa fille se hâtèrent de se rendre à cette invitation; là ils furent tous les deux

arrêtés et jetés en prison. Le comte ne put obtenir son élargissement qu'à condition de renoncer aux traités faits avec Édouard Ier et de laisser sa fille en otage à Paris.

Philippine, minée par la douleur, descendit bientôt dans la tombe. Gui de Dampierre se rapprocha alors plus que jamais de l'Angleterre. Le roi Édouard vint en Flandre; vers la fin de 1296, il assista à une assemblée tenue à Grammont, où se forma une ligue contre la France entre lui, l'empereur Adolphe, le comte Gui, le duc de Brabant Jean II, le comte Henri de Bar, les comtes de Hollande, de Juliers et le duc Albert d'Autriche.

Lorsque Guï fit déclarer à Philippe le Bel qu'il ne le reconnaissait plus pour son suzerain, le monarque prononça la confiscation de la Flandre (janvier 1297). Le comte donna tous les soins aux préparatifs qu'exigeait la guerre qu'il avait entreprise contre la France.

Philippe le Bel, irrité de l'attitude qu'il prenait, vola aux frontières de Flandre avec une armée de 60,000 hommes à pied et 10,000 cavaliers; il donna une partie de ses troupes à son cousin Robert II, comte d'Artois, pour faire la conquête des places maritimes, et se mit à la tête de l'autre partie pour pénétrer dans l'intérieur. Philippe le Bel profita d'un germe de discorde qui existait depuis longtemps en Flandre, entre la bourgeoisie, que le commerce avait enrichie, et la noblesse, jalouse de cette aisance. Il se fit de nombreux partisans dans les familles nobles. On les appelait *Leliaers* ou partisans du Lis, par opposition aux patriotes qu'on appelait *Klauwaerts*, du mot *klauwen*, griffes (allusion au lion de la Flandre).

Le comte d'Artois attaqua les Flamands dans les plaines de Furnes. Le comte Gui avait donné le commandement de son armée, composée de Flamands, de Namurois et d'un petit nombre d'Anglais, à Robert de Béthune, son fils.

La bataille fut longue et terrible. La victoire semblait pencher en faveur des Flamands, lorsque Baudouin Reyfin, bailli et commandant des gens de Furnes, laissant tomber la bannière de Juliers qu'il s'était fait confier, alla se ranger avec sa troupe, sous l'étendard du châtelain de Bergues, un des principaux chefs des Leliaerts, qui servait dans l'armée du comte d'Artois.

Cette défection jeta le découragement et le trouble chez les Flamands, qui furent défaits et perdirent 16,000 hommes.

Robert d'Artois, dont le fils avait été tué pendant le combat et dont l'armée avait beaucoup souffert, s'élança, furieux, vers la ville de Furnes, la livra au pillage et l'incendia. Nieuport et Dixmude durent se soumettre.

Pendant ce temps, Robert de Béthune, avec les débris de son armée, marchait au secours de Lille où le comte Gui était assiégé par Philippe le Bel. Il parvint à pénétrer dans la place et à faire reconduire son père à Gand; puis il se prépara à une vigoureuse défense. Après un siége de trois mois, il capitula honorablement. La reddition de Lille entraîna celles de Douai et de Courtrai, qui aimèrent mieux ouvrir leurs portes que de tenter une résistance probablement inutile. Le comte d'Artois avait emporté toutes les places maritimes, et Philippe le Bel possédait la plupart de celles de l'intérieur. Gui, dépouillé de ses États, abandonné ou trahi par ses alliés, éprouva, dit Dewez, le sort ordinaire des petits

princes qui, en servant par intérêt ou par ambition la cause des rois dont ils se croient les égaux, commencent par en être les instruments et finissent par en être les victimes. Il y eut des trêves et des armistices, mais le roi de France employa ce temps à détacher du parti du comte de Flandre ceux qui y tenaient encore. Avant la fin de 1299, Édouard Ier, son dernier appui, l'abandonna.

La trêve avec la France expirait au mois de janvier 1300; le comte était aux abois; il consentit à se mettre à la merci du roi avec ses fils, Robert et Guillaume, et cinquante de ses principaux barons. Arrivé à Paris, il fut emprisonné avec tous les siens par ordre de l'inflexible monarque.

Philippe déclara la Flandre confisquée pour crime de félonie, et il vint lui-même, pendant l'été de 1301, avec un grand déploiement de luxe, s'y faire reconnaître comte et seigneur. Les partisans de la France accueillirent le souverain avec des démonstrations de joie; mais le peuple sentait qu'il n'avait plus de patrie. Les esprits fermentaient. Le roi, avant de retourner en France, nomma pour gouverneur de la Flandre Jacques de Châtillon, oncle de la reine. Cet étranger, par sa dureté et par ses manières impérieuses, acheva d'irriter les Flamands. Un mois après le départ du roi, quelque mécontentement s'étant manifesté à Bruges, Jacques de Châtillon se présenta devant cette ville avec cinq cents lances. La bourgeoisie ferma les portes de la ville et attaqua les partisans des Lis. Châtillon voulut faire expier cette audace aux habitants; il fit jeter les fondements d'une citadelle.

Alors le mécontentement devint si général que les Français n'osèrent rester plus longtemps dans la ville.

Ils y revinrent peu après avec 1,700 chevaux et une nombreuse infanterie; mais le lendemain de leur arrivée, 25 mai 1302, au point du jour, ils furent attaqués par le peuple conduit par le fameux Pierre de Coninck. Les bourgeois escaladèrent les murs, enfoncèrent les portes, parcoururent les rues en poussant des cris de vengeance. Tous ceux qui ne pouvaient prononcer les mots : *Schild en Vriend* (bouclier et ami), furent immolés sans pitié. Le massacre coûta la vie à 3,500 Français. Châtillon, déguisé en moine, n'échappa au carnage qu'à la faveur du désordre et en se jetant dans les fossés de Bruges.

Lorsque la nouvelle de ce carnage arriva à Paris, Philippe le Bel appela aux armes tous ses comtes et barons, convoqua toutes ses milices. Le point de réunion était à Lille. Robert, comte d'Artois, fut mis à la tête de l'armée.

Guerres des Français contre les Flamands insurgés.

# BATAILLE DE COURTRAI.

(11 juillet 1302.)

Flandre occidentale. *Courtrai,* ville de 22,500 habitants, sur la Lys. En 1297, Philippe le Bel s'en était emparé. En 1324, cette ville fut prise par les Brugeois révoltés contre Louis de Nevers, et, en 1488, par les Gantois révoltés contre Maximilien. En 1646, les Français s'en rendirent maîtres. En 1647, elle fut reprise par l'archiduc Léopold. Les Français s'en emparèrent encore en 1667, 1684 et 1794.

L'armée de Robert d'Artois quitta Lille dans les premiers jours de juillet, et vint camper à deux lieues de Courtrai; le meurtre et l'incendie signalèrent son passage. Gui, sire de Richebourg, un des fils du comte de Flandre, et Guillaume de Juliers attendaient l'ennemi dans la plaine de Groeninghe, avec les gens des métiers, décidés à mourir pour l'indépendance et pour la liberté de leur patrie.

Ce fut le 11 juillet 1302 que les armées se rencontrèrent; toutes les villes de la Flandre flamingante avaient envoyé leurs contingents à la solennelle réunion de Courtrai. Pierre de Coninck et, sous ses ordres, Jean Breydel guidaient les corporations de

Bruges. Les milices de Furnes et de Furnes-Ambacht étaient conduites par Eustache Sporkin. Ypres avait donné 500 cavaliers habillés de rouge et 700 arbalétriers. Le vicomte d'Alost, commandait les hommes de sa châtellenie. Jean de Renesse était à la tête du contingent de la Flandre zélandaise. Ceux d'Audenarde marchaient sous l'étendard d'Arnold, fils de leur seigneur. 600 Namurois avaient été envoyés par le comte Jean; de Borlut amenait 5,000 Gantois. Ces divers corps présentaient un total de 25,000 combattants. Ce n'était pas une multitude indisciplinée et confuse; la plupart appartenaient aux corporations et aux anciennes confréries militaires : chacune d'elles avait son chef; elles étaient armées de lances, de longues épées et de massues hérissées de pointes de fer.

L'armée française se composait de 7,500 cavaliers, 10,000 archers et 30,000 hommes d'infanterie; elle renfermait la fleur de la noblesse et de la chevalerie.

Les chefs flamands, connaissant la valeur de la nombreuse cavalerie ennemie, cherchèrent à paralyser son action. Ils avaient choisi, pour champ de bataille, la plaine de Groeninghe; derrière eux coulait la Lys; autour d'eux s'étendaient des prairies marécageuses et basses; à l'ouest, ils s'appuyaient à la ville par leur droite; à gauche, ils étaient défendus, sur leur front, par le ruisseau de Groeninghe, qui allait se réunir à la Lys. Ce ruisseau avait alors treize pieds de large et sept de profondeur.

Les archers et les frondeurs, placés en avant, étaient garantis par le ruisseau marécageux du Neerlander, assez considérable pour arrêter l'ennemi.

Un corps de 1,200 hommes, composé des Yprois,

fut placé aux portes de Courtrai pour contenir la garnison du château, occupé par les Français.

Au moment de combattre, un prêtre, demandant à Dieu force et secours, montra le saint viatique à toute l'armée et donna la bénédiction générale; pendant que leurs chefs communiaient, tous les Flamands s'agenouillèrent, prirent dans leurs mains un peu de terre et la portèrent pieusement à leurs lèvres pour témoigner leur dévouement à la défense sacrée du pays.

L'ordre fut donné de ne faire ni butin, ni prisonniers; les princes Gui et Guillaume firent chevaliers Jean Breydel, Pierre de Coninck et ses deux fils et plusieurs autres chefs. Puis ils descendirent tous de leurs chevaux et allèrent se placer dans les rangs de l'infanterie.

Le connétable de Nesle, voyant la forte position qu'occupaient les Flamands, proposa de les attirer dans la plaine, de leur couper les vivres qu'ils devaient recevoir de Courtrai et de les forcer ainsi à lever leur camp sans exposer la cavalerie dans ces marais.

Le comte Robert d'Artois méprisa ces sages avis. Il donna l'ordre de diviser son armée en dix corps qu'il plaça les uns derrière les autres. Vers sept heures du matin, les Français commencèrent l'attaque. Les premiers chevaliers qui, en arrivant de la plaine, voulurent franchir le ruisseau de Neerlander, s'enfoncèrent dans la boue et furent bientôt percés de traits. Après plusieurs tentatives également infructueuses, Robert rappela sa cavalerie pour lui faire reprendre ses rangs. Sur ces entrefaites, les arbalétriers français entrèrent en ligne et trouvèrent le moyen de passer ce premier ruisseau dans un autre endroit. Ils lancèrent alors sur les archers

flamands une si grande quantité de flèches qu'ils les forcèrent à se replier sur leur corps de bataille; se couvrant de leurs boucliers, ils les attaquèrent avec impétuosité, le coutelas au poing, et se disposèrent à les poursuivre même au delà du ruisseau de Groeninghe, qui formait le second et dernier retranchement de l'armée nationale. C'en était peut-être fait de l'indépendance de la Flandre, si ce succès remporté par l'infanterie n'eût inspiré quelque jalousie aux chevaliers qui voulaient avoir l'honneur de la journée.

Le comte d'Artois lança les deux ailes de sa cavalerie avec tant d'ardeur qu'elle mit le désordre dans ses troupes à pied. Le centre de la cavalerie se tenait en réserve sous le commandement du comte de Saint-Pol.

Arrivés près des Flamands, les cavaliers essayèrent d'abord vainement de franchir le second ruisseau : bon nombre d'entre eux s'abîmèrent dans la vase et servirent de ponts à leurs compagnons, qui s'élancèrent enfin à l'autre bord. Tout plia d'abord devant le choc impétueux de la noblesse française. Les milices de quelques villages durent être ramenées par les Yprois.

Bientôt les rangs furent reformés; les escadrons français, forcés de reculer, ne purent repasser le ruisseau qu'ils avaient franchi dans leur premier élan. La plupart des chevaux s'abattirent et toute cette brillante cavalerie, prise comme dans un piége, fut détruite en un moment. Ses principaux chefs, Raoul de Nesle, les comtes d'Eu, de Tancarville, tombèrent les uns après les autres. Rien ne pourrait donner une idée de cette effroyable mêlée. Robert d'Artois s'avança à la tête de sa réserve et vint assaillir la droite des Flamands. Il était alors neuf heures du matin. Le combat recom-

mence avec une nouvelle fureur. Le comte d'Artois lance son cheval jusqu'auprès de l'étendard de Flandre; il le saisit par la hampe, malgré les coups de massue et de hache qui pleuvent sur lui; il en déchire un lambeau. Alors Guillaume Van Saeftingen, frère-lai de l'abbaye de Ter-Doest (au nord de Bruges), lui porte un coup violent qui le renverse. Assailli et couvert de blessures, le prince s'écrie qu'il est le comte d'Artois et demande s'il n'y a pas là un noble auquel il puisse rendre son épée. On lui répond en flamand qu'on ne le comprend pas et que l'on ne fait pas de prisonniers. Il fut achevé à ces mots. Au même moment, Jacques de Châtillon, Jean d'Oostrevant et près de cinquante autres seigneurs étaient renversés sur des monceaux de cadavres.

Les Flamands entourèrent les débris de l'armée vaincue et poursuivirent les fuyards jusqu'aux portes de Lille et de Tournai. Un grand nombre de Français furent égorgés dans l'endroit qu'on appelle encore *Prairie sanglante* (*Bloed-Meersch*). Las de tuer, les Flamands se décidèrent à ne pas achever les blessés qu'on retrouvait au milieu des cadavres qui jonchaient le terrain, et de les garder pour les échanger contre Gui de Dampierre, Robert de Béthune et les chevaliers encore retenus par le roi de France. On attaqua le château de Courtrai qui restait au pouvoir de la garnison française.

Cette garnison, pendant la bataille, avait été repoussée par les Yprois dans une sortie; elle capitula et les chevaliers qui s'y trouvaient furent emmenés à Bruges.

On ne peut évaluer exactement toutes les pertes de

cette journée. Du côté des Flamands, elles furent peu considérables. On prétend que les Français perdirent vingt mille hommes d'infanterie et sept mille cavaliers, parmi lesquels se trouvaient 63 princes, ducs et comtes, 700 seigneurs bannerets et 1,100 gentilshommes. On suspendit à la voûte de l'église de Notre-Dame à Courtrai, 700 éperons dorés de chevaliers français ; ce qui fait que cette bataille, la plus remarquable de l'histoire flamande, s'appelle aussi la *journée des éperons d'or*.

Cette victoire jeta la France dans la consternation. Elle fut un signal de mort pour les Français et leurs partisans dans les villes qu'ils tenaient encore. Partout les armes de France furent brisées et foulées aux pieds, tandis qu'on relevait l'étendard du comte flamand. Jean de Namur arriva bientôt en Flandre et fut déclaré régent jusqu'au retour de son père ou de son frère aîné.

Guerres des Liégeois contre les princes-évêques.

# BATAILLES DE VOTTEM ET DE WALEFFE.

(19 juillet 1345.)

PROVINCE DE LIÉGE. *Vottem,* village de 1,700 habitants, à 4 kilomètres de Liége, arrondissement administratif de Liége.
*Waleffe,* village de 350 habitants, à 12 kilomètres de Huy, arrondissement administratif de Huy.

Quelque temps avant l'élection du prince-évêque de Liége Engelbert de la Marck, un bourgeois de Huy avait tué en légitime défense un habitant du Condroz. Il avait indemnisé les parents du mort et le mambour ou gouverneur de Liége l'avait absous. A l'avénement du prince-évêque (12 avril 1345), le bailli du Condroz prétendit que la sentence du mambour était nulle, et il fit décapiter le bourgeois de Huy. Les Hutois indignés prirent les armes et allèrent démolir la maison du bailli; aussitôt les échevins de Liége condamnèrent 18 Hutois au bannissement. Toute la ville de Huy se souleva. L'évêque, voulant défendre la sentence des échevins, fut battu et chassé de Liége. Les révoltés parcoururent les campagnes et ravagèrent les châteaux. L'évêque de Liége rassembla ses troupes et rencontra les révoltés,

le 19 juillet, au village de Vottem. Engelbert avait auprès de lui Jean, roi de Bohême, et Charles de Luxembourg, qui se rendaient en France avec mille cavaliers. Les ducs de Juliers, de Gueldre, les comtes de Namur, de Looz et de Salm, la noblesse liégeoise étaient au nombre des alliés de l'évêque.

La mêlée fut longue et furieuse. La victoire se décida en faveur du peuple liégeois; l'armée de l'évêque s'enfuit vers Maestricht, laissant un millier de morts dans les champs de Vottem.

Les vainqueurs continuèrent leurs ravages et ruinèrent les châteaux de Clermont, d'Argenteau et d'Hermalle. L'évêque réclama le secours du duc de Brabant Jean III. Le 21 juillet 1347, l'armée du prince-évêque, alliée à celle du duc de Brabant, du comte de Looz et du duc de Gueldre, rencontra les insurgés à Waleffe. Il y avait, dit-on, de chaque côté, plus de 40,000 hommes. Les Liégeois furent complétement battus. Le duc de Brabant, avant de s'éloigner, exigea que l'État de Liége s'obligeât à lui fournir, toutes les fois qu'il le demanderait, six cents hommes d'infanterie pour le suivre à la guerre à leurs dépens.

# BATAILLE DE COMINES.

(11 novembre 1382.)

**Flandre occidentale.** *Comines,* **ville de 3,000 habitants, sur la Lys, à 10 kilomètres d'Ypres.**

Philippe d'Artevelde assiégeait Audenarde. Il avait mis au pont de Comines et aux autres postes des hommes sûrs, et il avait pris ses mesures pour que les Français ne pussent traverser la Lys, ni pénétrer en Flandre, comptant toujours que les Anglais lui viendraient en aide. Les Français, malgré la rigueur de la saison, ne voulurent pas tarder plus longtemps d'entrer en campagne. Ils s'avancèrent vers Comines. Le pont était rompu et la ville était gardée par 7,000 Flamands, commandés par Pierre Vandenbossche. Dès que ce dernier apprit l'arrivée des Français, il fit occuper Comines par des troupes légères et il prit position sur la rive gauche de la rivière.

L'armée ennemie, forte de 14,000 combattants, était

commandée par le connétable de Clisson. Une reconnaissance, faite par ce chef, lui prouva que, sans bateaux, il ne pourrait passer la Lys. Il se disposait à attaquer la ville, lorsque le chevalier Sainpy et quelques autres seigneurs trouvèrent trois barques qu'ils firent lancer discrètement dans la Lys, à une lieue au-dessous de Comines. Ils attachèrent des cordages, d'un bord à l'autre, en un lieu où la rivière n'est pas très-large et où ils étaient couverts par un petit bois. S'aventurant un peu, 400 braves passèrent, pendant toute la journée du 10 novembre, sur la rive opposée. Le soir, le maréchal de Sancerre en prit le commandement. Pendant ce temps, Olivier de Clisson faisait de fausses attaques sur Comines.

A l'entrée de la nuit, Pierre Vandenbossche fut informé du passage de ce corps français. Ne sachant pas quelle était sa force, il ne voulut pas l'attaquer dans l'obscurité.

La nuit venue, Clisson et Sancerre s'occupèrent de l'établissement d'un pont à faire avec de longues poutres, des claies, des boucliers. Dès l'aube du jour, les Français attaquèrent vivement la ville et l'emportèrent, pendant que les 400 hommes du maréchal de Sancerre les secondaient en tombant sur le flanc droit des Flamands.

Vandenbossche fut blessé dès le commencement de l'action; il eût été tué, si trente gros valets, qui le suivaient toujours, ne l'eussent emporté.

Ses troupes, 4,000 hommes. Comines fut pris et ravagé.

L'armée française traversa la Lys, et les Flamands du parti gantois furent tués sans miséricorde.

Guerre des Français contre les Flamands insurgés.

# BATAILLE DE ROOSEBEKE.

(27 novembre 1382.)

**Flandre occidentale.** *Roosebeke*, village de 1,800 habitants, à 15 kilomètres d'Ypres, arrondissement administratif de Roulers.

Aussitôt que Philippe d'Artevelde sut que l'armée française avait passé la Lys, près de Comines, il leva le siége d'Audenarde, s'approcha de Gand et prit position vis-à-vis du mont d'Or, non loin de Roosebeke, l'aile droite appuyée à un petit bois, l'aile gauche à un profond ravin, le front couvert par un fossé et protégé par son artillerie. Olivier de Clisson, connétable de France, ayant reconnu le terrain, fit de son avant-garde l'aile droite de son armée; de son arrière-garde, l'aile gauche; son centre était formé par le gros de l'armée. Il fit déployer l'oriflamme devant ses troupes. Il avait 50,000 hommes; les Flamands en avaient le même nombre.

Philippe d'Artevelde fut forcé par les impatients Flamands de renoncer à l'excellente position qu'il s'était

choisie, et il dut marcher à l'attaque. Il se plaça alors à la tête de ses 9,000 Gantois. Pour rendre sa phalange plus compacte, il ordonna aux soldats d'entrelacer leurs bras et de marcher à l'ennemi d'un pas égal, la pique baissée, sans se détourner ni à droite ni à gauche; quelques légères pièces d'artillerie garnissaient le front de ses troupes.

Arrivés à une portée de canon, les Flamands firent une décharge générale et pénétrèrent immédiatement dans les trouées qu'elles avaient faites dans les rangs français.

La ligne de bataille d'Artevelde était moins étendue que celle de ses ennemis; aussi ceux-ci, dès qu'ils virent leur centre repoussé, avancèrent leurs deux ailes en forme de demi-cercle contre les flancs des Flamands. Ce fut alors une affreuse mêlée, un horrible massacre; plusieurs milliers de soldats furent écrasés au centre, sans avoir pu combattre, étouffés par ceux qui se pressaient contre eux.

La bataille fut perdue par les Flamands, qui laissèrent plus de 20,000 hommes sur le terrain. Artevelde reçut la mort dans le combat.

Le jeune roi Charles VI, qui, six jours plus tard, accomplissait sa quatorzième année, avait promis dix francs de récompense à celui qui découvrirait le corps du fameux Ruwaerd. Il fut retrouvé sous un monceau de morts et de mourants. Charles VI contempla un instant le cadavre du martyr de la liberté flamande, puis il le fit pendre à un arbre.

Au bruit de cette victoire, la Flandre rentra sous l'obéissance du comte Louis de Mâle, qui s'était retiré en France. Le courage dont les Gantois avaient donné

tant de preuves ne se démentit point, malgré leur défaite.

Ils ne voulurent pas encore se soumettre; ils confièrent le commandement des milices à François Ackerman, chef habile et intrépide, qui se tint sur la défensive jusqu'après le départ de l'armée française et qui recommença alors les hostilités contre les défenseurs du comte.

Guerres des Liégeois contre les princes-évêques.

---

# BATAILLE D'OTHÉE.

(22 septembre 1408.)

---

Liége. *Othée*, village de 1,100 habitants, à 15 kilomètres de Liége, arrondissement administratif de Liége.

Jean de Bavière, fils d'Albert de Bavière et frère de Guillaume IV, comte de Hainaut, obtint, à l'âge de 17 ans, par le crédit de sa maison, l'évêché de Liége. Son naturel était fougueux et hautain. Il irrita ses sujets.

Une cause futile fit éclater la révolte : des habitants de Seraing, suivant un ancien usage, avaient coupé du bois dans une forêt appartenant au prince-évêque.

Ils furent condamnés. Les bourgmestres firent bannir leurs juges ; l'évêque blâma les bourgmestres ; toute la ville se souleva ; une faction turbulente, appelée la faction des *hait-droits*, se forma. L'évêque fut obligé de fuir.

Quelques concessions qu'il fit ramenèrent la paix. Il rentra dans Liége ; il gouverna plus arbitrairement que jamais.

6

On l'accusa de s'entendre avec le duc de Bourgogne pour se rendre maître absolu dans les villes, abdiquer ensuite son titre d'évêque, se marier, et faire du pays de Liége une principauté héréditaire dans sa maison. Ces soupçons n'étaient peut-être pas sans fondement. On lui présenta des observations qu'il ne voulut même pas écouter. Alors les Liégeois le déclarèrent déchu, nommèrent mambour le sire Henri de Hornes, seigneur de Perwez, et proclamèrent évêque son fils Thierry.

La plupart des ecclésiastiques et des nobles tenaient le parti de Jean; leurs biens furent confisqués; eux-mêmes furent proscrits, et un corps de cavalerie, tiré des métiers, alla brûler leurs maisons et leurs fermes dans les environs de la ville. Quatre gentilshommes restés à Liége furent décapités sous prétexte d'intelligence avec Jean de Bavière. Ces violences faisaient émigrer de la ville une foule d'habitants; leurs têtes furent mises à prix. Jean, réfugié à Maestricht, s'adressa à tous ses parents; bientôt il vit arriver à son secours son frère Guillaume IV, comte de Hainaut, son beau-frère, Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, et son cousin Guillaume II, comte de Namur.

Il marcha alors contre ses sujets rebelles.

Les Liégeois, loin de s'effrayer à l'approche de tant d'ennemis, s'avancèrent à leur rencontre. L'armée des princes, forte de 35,000 hommes, ne comptait que des soldats disciplinés que commandait l'élite de la noblesse belge. Celle des Liégeois, forte de 50,000 hommes, était composée de bourgeois, d'ouvriers, peu habitués au régime militaire; quelle que fût la conviction de leur droit, quelque grande que fût leur valeur personnelle, pouvaient-ils tenir longtemps contre des troupes aguer-

ries comme celles qui avaient fait les campagnes de France, de Frise et de Gueldre?

Le mambour Henri de Hornes déploya ses troupes en s'étendant vers Tongres (dont les habitants devaient soutenir les Liégeois) et en appuyant une de ses ailes à Othée.

Toutes les bannières des métiers flottaient. Celle de Saint-Lambert, portée par Henri de Salm, était au centre; dès que les Liégeois aperçurent l'ennemi, ils lui envoyèrent une salve de toute leur artillerie, mais ils ne quittèrent pas leur position.

Jean Sans-Peur, qui avait le commandement en chef des armées alliées, monta alors sur une éminence, pour découvrir la disposition de l'armée liégeoise; puis il rangea sa cavalerie au centre, les archers et les arbalétriers aux ailes. Il donna au comte de Namur un détachement de 400 cavaliers et de 1,000 fantassins pour tourner les ennemis et les attaquer à revers.

Le sire de Perwez s'aperçut de la manœuvre et voulut la déjouer en y opposant ses 700 cavaliers; mais les Liégeois, croyant que c'était une façon de ménager une retraite à leur cavalerie, s'élevèrent contre cette disposition, disant qu'il suffisait de placer sur les derrières un corps de fantassins et de s'adosser à un retranchement quelconque. Les Liégeois se formèrent en un grand triangle ayant le sommet vers l'ennemi, et ils se couvrirent par les chariots et les bagages.

Le duc de Bourgogne s'avança lentement à la tête de ses escadrons; puis, commandant la charge, il s'élança lui-même le premier sur les bataillons ennemis au cri de guerre : *Notre-Dame au duc de Bourgogne!*

Le choc fut violent; la mêlée, horrible. Les rangs

furent rompus. Les Liégeois, cernés de toutes parts, cherchèrent vainement à se dégager, ils étaient serrés au point de ne pouvoir plus se servir de leurs armes. Bon nombre furent étouffés. Jean de Bavière défendit de faire aucun quartier, et il mérita son surnom de Jean Sans-Pitié. Les Liégeois perdirent 24,000 à 25,000 hommes.

Les habitants de Liége, ayant appris le massacre de leurs frères et l'intention qu'avait le vainqueur de faire son entrée solennelle dans la ville, furent saisis d'épouvante; ils lui envoyèrent, par douze notables, une lettre humble et soumise. Le prélat leur fit répondre qu'il exigeait que le clergé et la bourgeoisie vinssent, le lendemain, lui demander pardon et lui livrer les fauteurs de la sédition, principalement les seigneurs de Seraing et de Rochefort et la veuve du mambour. Cet arrêt ne souffrait pas de délai.

Les Liégeois vinrent deux à deux dans la plaine qui sépare les villages de Grace et de Bolsée, où Jean les attendait à la tête de son armée.

Les sires de Seraing, de Rochefort et vingt-six autres furent traînés aux pieds de l'évêque, et ils eurent la tête tranchée. Le prélat marcha alors sur Liége ; il fit précipiter dans la Meuse la veuve de Henri de Hornes et vingt-deux autres malheureux. Après cela, il alla rejoindre les princes, qui étaient à Jemeppe, et il se rendit à Huy avec eux. Là dix-neuf têtes tombèrent encore. La paix fut imposée aux Liégeois.

Toutes les chartes, franchises et libertés accordées à la cité de Liége lui furent enlevées. Les baillis, prévôts, maïeurs furent nommés par l'évêque ; les confréries furent supprimées.

Telle est l'histoire de la dernière et de la plus mémorable bataille que les Liégeois soutinrent pour leur indépendance. Il y eut bien encore des soulèvements à Liége, sous le règne des Bourguignons ; mais, inspirés par le souvenir seul des libertés anciennes, ils n'eurent rien de comparable, dit M. de Reiffenberg, à cette héroïque grandeur qu'un peuple déploie sur le champ de bataille pour la défense de la justice et de son droit. La bataille d'Othée fut le Roosebeke des Liégeois. Malheureusement, on ne leur permit même pas, comme à leurs frères de Flandre, de conserver quelques faibles débris de ces priviléges qui faisaient la gloire de leurs ancêtres et la dignité de leurs traditions.

Guerres des Flamands contre Philippe le Bon.

# BATAILLE DE GAVRE.

(22 juillet 1453.)

**FLANDRE ORIENTALE.** ***Gavre,*** **village de 1,200 habitants, à 15 kilomètres de Gand, arrondissement administratif de Gand.**

Philippe le Bon voulait supprimer la plupart des privilèges dont les villes avaient joui sous ses prédécesseurs. Les grandes cités ne tardèrent pas à protester contre ce projet.

Les Gantois s'insurgèrent à l'occasion d'un impôt sur le sel.

Le duc de Bourgogne voulut leur porter un coup décisif; il rassembla une armée formidable, à la tête de laquelle il marcha sur le château de Gavre, où les révoltés s'étaient renfermés. Il arriva devant cette place le 6 juillet 1453.

Après avoir soutenu le siége pendant quinze jours, les commandants du château, Vandenbossche et Van Speck, sortirent de la place pendant la nuit ; traversant brusquement le camp de Philippe en tuant quelques

sentinelles, ils passèrent l'Escaut à la nage et arrivèrent sans obstacle à Gand, où ils assemblèrent le peuple pour lui exposer la détresse de leurs compagnons assiégés dans Gavre, et solliciter du secours. Il fut décidé à l'instant que l'on marcherait contre l'armée du duc de Bourgogne.

Pendant ce temps, ceux qui étaient assiégés, apprenant le départ de leurs chefs, se crurent trahis et se rendirent à discrétion au duc de Bourgogne, qui eut la barbarie de les faire tous pendre.

Une multitude compacte, d'environ 45,000 hommes, arrivait de Gand pendant cette exécution. Elle se troubla en voyant flotter sur le château le drapeau bourguignon ; elle fut bientôt attaquée par l'armée du duc. Un capitaine anglais nommé Jean Fox, venu avec un corps auxiliaire au secours des Gantois, passa du côté de l'ennemi avec ses gens.

Les Flamands s'étaient déployés, appuyant leur droite à l'Escaut ; l'artillerie était sur les flancs ; la cavalerie était commandée par Jean de Nivelles (1).

Les Bourguignons attaquèrent avec ardeur ; ils furent durement repoussés. Les Gantois gagnèrent du terrain ; ils allaient remporter la victoire lorsqu'un chariot de poudre sauta au milieu de leur artillerie. Ce malheur mit parmi eux le désordre et le trouble. L'armée du duc en profita pour les attaquer avec une nouvelle ardeur ;

(1) Ce Jean de Nivelles était fils de Jean, duc de Montmorency, qui épousa, en secondes noces, Marguerite d'Orgimont; mécontent de sa belle-mère, il se retira à la cour de Flandre. Son père, l'ayant rappelé en vain, le traita de chien et le déshérita. La sommation qui lui fut faite donna lieu au dicton populaire : « C'est le chien de Jean de Nivelles qui s'enfuit quand on l'appelle »

la mêlée devint un massacre. Le duc de Bourgogne eut son cheval blessé quatre fois ; le comte de Charolais, son fils, fut blessé au pied d'un coup de pique. Les Bourguignons triomphèrent. Plus de 16,000 Flamands gisaient sur le champ de bataille.

Deux jours après, le duc, son fils et tous les seigneurs de sa suite s'avancèrent jusqu'au village de Ledeberg; l'abbé de Saint-Bavon demanda trois fois pardon pour le peuple prosterné. Le duc l'accorda et se retira par Audenarde vers Lille. Les Gantois, forcés de se soumettre, acceptèrent les conditions de paix qu'on leur imposa.

# BATAILLE DE BRUSTHEM.

(28 octobre 1467.)

LIMBOURG. *Brusthem,* village de 900 habitants, à 4 kilomètres de Saint-Trond, arrondissement administratif de Hasselt.

Charles le Téméraire succéda en 1467 à son père Philippe le Bon, mort à Bruges dans sa 73e année, après un règne de 48 ans. Les Gantois voulaient le rétablissement de leurs priviléges que Philippe leur avait enlevés; Charles céda, malgré lui, à leurs vives réclamations. La sédition des Gantois fut imitée par plusieurs autres villes, surtout dans le Brabant.

Dès que quelques mesures de rigueur eurent ramené l'ordre dans les cités brabançonnes, une révolte éclata à Liége. Elle était suscitée par Louis XI, qui voulait occuper les forces du duc de Bourgogne pour ne pas lui laisser le temps de songer à la France.

Les Liégeois prirent les armes contre leur évêque, Louis de Bourbon, et contre le duc Charles, son allié. Ils s'emparèrent de Huy, qui était du parti de l'évêque

et de Saint-Trond, assuré au duc de Bourgogne par de récents traités. Charles rassembla son armée et vint mettre le siége devant Saint-Trond, où s'étaient renfermés 3,000 Liégeois. Trois jours après, les habitants de Liége, au nombre de 30,000 environ, vinrent au secours de leurs frères.

L'armée liégeoise, dit Philippe de Comines dans ses Mémoires, n'égalait point, pour la tenue militaire, la force, la solidité des armes offensives et défensives, les vieilles bandes de Bourgogne, aguerries par une longue suite de combats, et qui formaient, après les Anglais et les Suisses, la plus puissante milice de l'univers. Les Liégeois n'avaient presque point de cavalerie (500 chevaux); leur artillerie était peu de chose en comparaison de celle de leurs adversaires. Vainement ils attendirent les gens d'armes que leur avait promis Louis XI, il ne leur envoya qu'un ambassadeur chargé de les exciter au combat.

Le premier jour, on campa à Xendremael (près d'Othée), et, le lendemain, à Brusthem, où l'on prit position. Arrivés là, les chanoines de Saint-Lambert, qui avaient accompagné l'étendard, demandèrent avec instance de pouvoir retourner à Liége; mais on leur signifia de rester. Ce n'était pas chose rare, en ce temps-là, que de voir le peuple contraindre des prêtres et même des couvents tout entiers à prendre part aux combats. Quelques chefs expérimentés, tels que Barré de Surlet, Strailhe et Berloo, proposèrent de remettre l'action au lendemain, parce que l'armée était fatiguée de la marche qu'elle venait de faire et qu'il fallait lui laisser le temps de se retrancher fortement. On ne voulut pas les écouter; on demanda à grands cris la bataille. Les Liégeois s'ap-

puyèrent à droite et à gauche des marais, couvrirent à la hâte leur centre de grands fossés profonds remplis d'eau, et leurs derrières, avec une double ligne de chariots.

De son côté, le duc de Bourgogne prenait des mesures plus sages qu'il ne semblait appartenir à une tête aussi ardente. Son avant-garde, composée d'archers et d'artillerie légère, était commandée par Ravenstein. Un corps de 1,200 hommes d'armes, destiné à couvrir les deux ailes, fut placé à droite et à gauche du village de Brusthem. Le duc se trouvait au centre avec 800 cuirassiers environ et bon nombre d'archers; il était toujours entouré d'une vingtaine de chevaliers d'élite, chargés spécialement de veiller à sa personne. Le comte de Marle avait sous ses ordres l'arrière-garde, où l'on comptait environ 500 cavaliers anglais. Ce corps devait protéger la retraite en cas de besoin et contenir la garnison de Saint-Trond, commandée par Renard de Rouveroi, capitaine habile que l'on savait disposé à tenter un coup de main. Enfin, Charles tenait en réserve un corps considérable d'hommes armés, pour faire tête à l'armée de Louis XI, si elle osait s'avancer, comme on l'avait dit, au secours des Liégeois.

Les milices de Tongres avaient réclamé si vivement l'honneur de combattre en première ligne, qu'il fallut bien le leur céder. Les archers bourguignons commencèrent la bataille en faisant pleuvoir sur les Tongrois une grêle de traits; puis arriva l'artillerie, qui, tirant, de fort près, les mit en désordre, et les fossés furent gagnés par Ravenstein.

Les Liégeois s'avancèrent, armés de leurs longues et lourdes piques; le premier choc fut terrible : ils abat-

tirent en un instant 400 à 500 hommes, « et alors tremblèrent toutes les enseignes bourguignonnes, comme des gens presque déconfits, » dit Comines, qui fut un témoin oculaire. Les Bourguignons reculèrent à leur tour. Le duc se hâta de faire marcher une partie de sa réserve, commandée par les sires de Crève-Cœur et d'Emeries, qui rétablirent le combat à coups de traits, et qui, tombant sur les Liégeois avec leurs fortes épées à deux mains et à double tranchant, en fauchèrent des rangs entiers. Néanmoins, ceux-ci ne reculèrent point. Ils combattaient à bout portant, avec la hache, l'épée, la masse à pointes de fer, donnant et recevant la mort avec une égale intrépidité.

L'artillerie bourguignonne, nombreuse et bien servie, éclaircissait de plus en plus leurs bataillons. La première ligne, composée des hommes d'élite, avait disparu presque tout entière. Guillaume de Strailhe et son fils naturel, qui avaient combattu côte à côte, étaient tombés ensemble en se tenant embrassés. Barré de Surlet aurait pu se sauver; il se fit tuer, ne voulant point survivre à la défaite des siens. Le drapeau de Saint-Lambert flottait encore ; mais les chanoines qui le gardaient avaient péri, ainsi que presque tous les chefs des compagnies bourgeoises. Alors la 2e et la 3e ligne plièrent; retirées un instant derrière les bagages, elles s'y défendirent encore; bientôt elles y furent forcées; la déroute devint générale. Comme la nuit tombait et que les Liégeois se trouvaient garantis de chaque côté par des marais, la cavalerie bourguignonne n'eut pas le temps de les tourner et de les atteindre; de sorte qu'il n'en périt guère après le combat.

Les vaincus perdirent 6,000 hommes au moins, dans

cette journée; d'autres disent 9,000. Ils laissèrent au pouvoir de l'ennemi 500 chariots chargés de vivres et de munitions, 6 pièces de canon et 120 serpentines.

A Liége, on attendait des nouvelles de la bataille avec une mortelle anxiété. Vers le milieu de la nuit, on vit arriver le comte de Berloo et sept autres cavaliers couverts de boue, de sueur et de sang; ils rapportaient l'étendard de Saint-Lambert, tout brisé et déchiré. Personne ne les interrogea; leur aspect, leur morne silence en disaient assez. En un instant, la désolation et la terreur se répandirent dans toute la ville.

Les Liégeois renfermés dans Saint-Trond, apprenant cette défaite, rendirent la ville, déposèrent les armes et donnèrent dix hommes au choix du duc, qui les fit décapiter. Le duc marcha sur Tongres, qui se rendit sans résistance. Les habitants livrèrent, comme ceux de Saint-Trond, dix hommes, qui éprouvèrent le même sort. Le duc s'avança sur Liége, dont les habitants étaient divisés en deux partis ; les uns voulaient qu'on se défendît, et les autres, qui voyaient brûler et détruire tout le pays, voulaient qu'on se rendît; ce dernier parti prévalut. On conduisit au duc 300 des plus notables habitants, les jambes et la tête nues, lesquels apportèrent au vainqueur les clefs, et lui rendirent la ville, qui n'obtint que la triste grâce de ne point être livrée au feu et au pillage.

Guerres des Liégeois contre Charles le Téméraire.

# LES 600 FRANCHIMONTOIS.

(28 octobre 1468.)

LIÉGE. *Franchimont,* village dépendant de la commune de Theux, à 5 kilomètres de Spa, arrondissement administratif de Verviers.

Les Liégeois, à l'instigation du roi de France Louis XI, avaient repris les armes contre le duc de Bourgogne Charles le Téméraire. Celui-ci, furieux, fit arrêter le roi et le fit enfermer au château de Péronne; puis il l'obligea de marcher avec lui contre ces mêmes Liégeois. Liége était démantelée. Six cents Franchimontois étaient venus se joindre aux habitants pour la défendre.

Le duc de Bourgogne s'avançait avec une armée de 40,000 hommes. Il la partagea en deux corps : l'un sous ses ordres, l'autre sous ceux du maréchal de Bourgogne. Le maréchal, arrivé dans le faubourg Saint-Léonard, ne put trouver d'emplacement suffisant pour loger ni même pour contenir sa troupe. Il négligea de se garder militairement. Jean de Ville, qui commandait la petite armée des Liégeois, remarquant ce désordre,

sortit au milieu de la nuit (24 octobre 1468) avec les Franchimontois ; il avait ordonné aux doyens des métiers de se tenir prêts aux portes de Saint-Léonard et de Vivegnis, et, s'avançant par les brèches des murailles à travers les vignobles, il arriva sans bruit au sommet de la colline qui regarde la Meuse au bout du faubourg de Vivegnis ; il se jeta sur l'ennemi, à qui il tua plus de huit cents hommes. Les habitants, profitant de ce premier avantage, se disposaient à faire une sortie générale pour assaillir les Bourguignons ; mais ces derniers, qui avaient quatre bonnes pièces d'artillerie, tirèrent dès que les portes de la ville s'ouvrirent, et ils empêchèrent ainsi la sortie d'avoir lieu. Jean de Ville périt dans cette expédition.

Charles le Téméraire s'avançait pendant ce temps, et, le 27 octobre, il s'installa au faubourg Sainte-Walburge. Le roi logea dans une petite maison voisine de celle du duc, qui le fit surveiller par trois cents hommes d'armes logés dans une grange contiguë.

Le 29 octobre, le duc de Bourgogne ordonna qu'on se préparât à l'attaque pour le lendemain dimanche, et il fit prévenir l'avant-garde de marcher lorsqu'elle entendrait un coup de bombarde et de deux grosses serpentines.

Les habitants apprirent cette résolution ; les six cents Franchimontois sortirent de la ville pendant la nuit, conduits par les deux hôtes chez lesquels le roi et le duc étaient logés. La petite troupe se glisse avec prudence dans le but de surprendre Louis XI et Charles pendant leur sommeil et de les faire prisonniers. Elle s'arrêta au pavillon du duc d'Alençon, logé derrière le Téméraire, et voulut, malgré l'avis des guides, pénétrer

par là dans la demeure du duc de Bourgogne. Les trois cents Bourguignons logés dans la grange prirent les armes; un groupe de Franchimontois s'opposa à eux, pendant que les autres couraient aux logements des princes. L'alarme était donnée; toutes les troupes bourguignonnes vinrent défendre leurs princes, et pas un seul Franchimontois n'échappa à leurs coups.

Le lendemain, le signal de l'attaque fut donné. Les troupes entrèrent dans Liége, qui fut livrée au pillage et à l'incendie. Ordre leur fut donné de n'épargner que les églises et les maisons des chanoines.

Charles le Téméraire se rendit alors dans le pays de Franchimont pour y porter le ravage et la désolation.

Guerres des Espagnols dans les Pays-Bas.

# BATAILLE DE GEMBLOUX.

(31 janvier 1578.)

NAMUR. *Gembloux*, village de 2,500 habitants, à 16 kilomètres de Namur, arrondissement administratif de Namur.

Le roi d'Espagne Philippe II avait nommé gouverneur des Pays-Bas son frère naturel don Juan d'Autriche. Il espérait voir bien accueillir ce jeune guerrier qui avait remporté sur les Turcs une victoire célèbre à Lépante et qui était le fils de Charles-Quint.

Les Belges ne voulurent le reconnaître qu'à la condition qu'il renverrait les troupes étrangères et qu'il confirmerait le traité appelé Pacification de Gand. Le jeune prince accéda à ces demandes, et il fit son entrée à Bruxelles, le 1er mai 1577.

Les troupes espagnoles remirent aux soldats belges les forteresses qu'elles avaient occupées, et don Juan vint résider à Bruxelles où il n'épargna rien pour se rendre populaire. Pendant ce temps, le prince d'Orange grossissait son armée et se préparait à une prochaine rupture. Aux représentations que lui fit le gouverneur,

il répondit que les provinces du nord ne reconnaissaient pas le traité conclu par les Brabançons et que, d'ailleurs, les soldats allemands n'étaient pas encore renvoyés, ni les citadelles démolies. Les partisans du prince d'Orange propagèrent des doutes sur la bonne foi de don Juan. Ils interceptèrent une lettre en chiffres, par laquelle le duc demandait au roi d'Espagne un renfort de troupes afin de pouvoir rétablir son autorité. Le prince d'Orange donna une grande publicité à cette lettre et la fit traduire en plusieurs langues.

Le gouverneur fut surveillé. Ne se trouvant plus en sûreté à Bruxelles, il attendit une occasion pour s'emparer d'une place forte. En juillet, la reine Marguerite de Valois, femme de Henri IV, se rendait aux eaux de Spa ; il alla à Namur pour la recevoir. Après le départ de cette princesse, il alla visiter la citadelle de Namur. Une suite nombreuse l'accompagnait. C'étaient des hommes armés, qui massacrèrent la garde et s'installèrent dans la forteresse où des troupes de leur parti ne tardèrent pas à venir les rejoindre.

Cet événement fit évanouir les espérances de paix. Les États appelèrent à eux le prince d'Orange, qui fut nommé ruwaert du Brabant; mais, comme une partie de la noblesse belge se montrait peu disposée à lui obéir, les uns par la jalousie de son pouvoir, les autres par l'inquiétude que leur inspirait son zèle pour le protestantisme, il reconnut lui-même qu'il fallait au pays un chef catholique et de race royale. On s'adressa à l'empereur d'Allemagne et on lui demanda pour gouverneur son frère, l'archiduc Mathias d'Autriche. L'empereur hésitait : l'appât d'une position brillante séduisit le jeune archiduc, alors dans sa vingtième année; il

s'échappa de Vienne et arriva en Belgique vers la fin d'octobre. Son âge et son inexpérience le rendant incapable de gouverner, il ne fut qu'un instrument dont se servit Guillaume, auquel demeura toute l'autorité réelle.

Alors commença une effroyable confusion. Don Juan rappela toutes ses troupes. Les vieilles bandes espagnoles arrivèrent sous la conduite d'Alexandre de Parme, fils de la duchesse Marguerite, ex-gouvernante des Pays-Bas avant le duc d'Albe. Les États, de leur côté, avaient aussi levé des troupes. Les deux armées se rencontrèrent à Gembloux. Les Espagnols y remportèrent une victoire complète. La bataille ne dura qu'une demi-heure. Selon Strada, la perte des Espagnols n'aurait été que de neuf hommes ; celle des confédérés, d'après le même auteur, est de dix mille hommes tués ou prisonniers. Trente-quatre drapeaux et étendards, les canons, les équipages furent les trophées de cette victoire qui fut suivie de la prise de Gembloux, dont les confédérés avaient fait une place de dépôt et où ils avaient rassemblé leurs vivres, leurs armes et leurs munitions, qui tombèrent au pouvoir des Espagnols.

Guerres des Espagnols dans les Pays-Bas.

# BATAILLE DE RYMENAEM.

(1er août 1578.)

**Anvers.** *Rymenaem*, village de 2,000 habitants, à 7 kilomètres de Malines, arrondissement de Malines.

Les États avaient rassemblé leur armée à Lierre ; elle avait pour chef le comte de Boussu et s'élevait à 12,000 hommes, dont 2,000 cavaliers. Le comte prit position à peu de distance de Malines ; sa droite et sa gauche étaient protégées par des bois épais ; il avait à dos le village de Rymenaem et devant lui s'étendait une vaste plaine.

Don Juan d'Autriche et le prince de Parme s'avancèrent à la tête de 12,000 fantassins et 5,000 cavaliers. Ils espéraient que les confédérés sortiraient de leur forte position et viendraient les attaquer ; mais ceux-ci ne bougèrent pas et se bornèrent à envoyer des troupes légères qui s'opposèrent, sans les poursuivre, à celles des Espagnols qui venaient les harceler.

Ces derniers attaquèrent vivement le bois qui couvrait la gauche de leurs ennemis et s'y établirent. Les

confédérés furent repoussés jusqu'au village de Rymenaem qui faillit leur être enlevé, mais ils se rallièrent, revinrent à la charge et reprirent l'avantage. Don Juan approcha avec toutes ses forces. A la tête de sa cavalerie, il chargea si vigoureusement les Belges, qu'il les obligea à reculer derrière le village, que les Espagnols incendièrent; puis ils s'élancèrent à la poursuite des confédérés qui, simulant une fuite précipitée, les attirèrent jusque près d'une autre forte position où ils s'appuyaient à la Dyle et à un bois épais. Arrivés là, la bataille recommença sous un autre aspect. L'artillerie des confédérés, soutenue par une cavalerie fraîche, fit éprouver de grandes pertes aux Espagnols qui furent forcés de battre en retraite, ce qu'ils firent avec la plus grande peine, et la victoire demeura aux troupes du comte de Boussu.

Guerres des Espagnols dans les Pays-Bas.

# BATAILLE DE THIELEN.

(24 janvier 1597.)

**ANVERS.** ***Thielen***, **village de 900 habitants, à 10 kilomètres de Hérenthals, arrondissement administratif de Turnhout.**

Les Hollandais, confiants dans l'alliance offensive et défensive qu'ils avaient conclue avec la France et l'Angleterre, ne voulurent pas faire la paix avec les Espagnols. L'archiduc Albert envoya à Turnhout le comte de Varas avec 4,000 fantassins et 500 cavaliers. Son but était de profiter de la saison où les fleuves et les marais glacés faciliteraient les moyens de conquérir la Hollande, projet que Maurice prévint en rassemblant rapidement et en secret, dans les environs de Bréda, 5,000 hommes d'infanterie et 800 de cavalerie; il vint pendant la nuit occuper le village de Raevels. Varas, surpris, abandonna aussitôt Turnhout pour se réfugier à Hérenthals, qui en est éloigné de 4 lieues. Maurice envoya sa cavalerie harceler les Espagnols. En même temps des détachements vinrent les prendre en flanc et à dos. Les bataillons furent rompus et dispersés; le

comte de Varas fut tué dans la mêlée. Les Espagnols perdirent environ 2,000 hommes, leur caisse militaire, leurs bagages, ainsi que 37 drapeaux que les confédérés suspendirent à Bréda en signe de triomphe.

Turnhout se rendit à Maurice. Ces désastres causèrent de vives inquiétudes à l'archiduc, dont les finances s'épuisaient et dont les armées étaient affaiblies et presque désorganisées (1).

(1) Extrait de l'*Histoire de la Belgique* de Dewez.

Guerres des Espagnols dans les Pays-Bas.

---

# BATAILLE DE NIEUPORT.

(2 juillet 1600.)

---

FLANDRE OCCIDENTALE. *Nieuport*, ville de 3,500 habitants, à une demi-lieue de la mer, et à 36 kilomètres de Bruges.

Les confédérés, maîtres des côtes maritimes au nord des Pays-Bas, voulant fermer tout à fait les abords de la mer aux archiducs, résolurent de s'emparer de la Flandre. Ils réunirent toutes leurs forces sous la conduite de Maurice de Nassau et une armée de 15,000 hommes d'infanterie, composée de Hollandais, d'Anglais et d'Écossais et de 2,500 cavaliers, débarqua, dans la nuit du 21 au 22 juin, dans les environs du fort Philippine.

Comme les provisions étaient restées en Zélande, le prince Maurice ordonna aux soldats de se pourvoir de vivres pour sept jours; chaque cavalier devait aussi soigner, pendant le même nombre de jours, pour lui et son cheval.

Le paysan, menacé de pillage et d'incendie, dut obéir aux réquisitions des soldats.

Le sixième jour, les vivres débarquèrent à Ostende et l'armée hollandaise fut abondamment pourvue de tout. Le prince Maurice traversa Eecloo et Maele, et passa si près de Bruges, le 26 juin, qu'il reçut quelques bordées de canon de cette place. Le 1er juillet 1600, son armée se trouvait devant Nieuport.

L'archiduc Albert, apprenant le départ de la Zélande du prince Maurice, avait réuni son armée avec beaucoup de célérité entre Gand et Bruges. Le 2 juillet au matin, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle la passèrent en revue. Elle comptait environ 12,000 hommes.

Le prince Maurice avait choisi, non loin de l'église de Westende, une position avantageuse pour livrer bataille.

Il s'était placé de manière à avoir le vent et le soleil à dos : il s'appuyait à gauche à la mer et à droite à l'Yperlée. La bataille commença dès que parurent les Espagnols, c'est-à-dire entre 3 et 4 heures de l'après-midi. L'artillerie de Maurice fit éprouver de grandes pertes à la cavalerie ennemie; les deux armées perdaient et reprenaient tour à tour du terrain; la victoire était indécise.

Vers sept heures du soir, les Espagnols furent repoussés avec perte par le feu d'une batterie placée dans les dunes qu'ils avaient vainement tenté d'enlever. L'archiduc Albert détacha du centre de son armée quelques compagnies pour soutenir les troupes qui pliaient ; cette faute entraîna la perte de la bataille, car le prince Maurice profita de l'affaiblissement du centre de l'ennemi pour ordonner une charge de cavalerie qui réussit. L'infanterie de l'archiduc fut enfoncée et renversée; il s'ensuivit une déroute complète. La nuit sauva quantité

de fuyards espagnols. L'archiduc Albert avait été blessé et il avait eu un cheval tué sous lui. Il eût été fait prisonnier sans un brave capitaine flamand, nommé Cabbeliau, qui, le pistolet dans une main, le coutelas dans l'autre, écartait tous les ennemis qui approchaient du prince, et en tua cinq ou six. Après la bataille, le prince fit chercher cet officier pour le récompenser; mais il eut la douleur d'apprendre qu'il avait été tué. Les Espagnols perdirent dans cette journée 4,000 hommes, plusieurs prisonniers de haut rang, tous leurs drapeaux et étendards, toute leur artillerie, leurs bagages, leurs munitions. Les vainqueurs eurent environ 3,000 hommes mis hors de combat.

L'archiduc parvint à retourner à Gand, et de là il se rendit sans délai à Bruxelles pour y réorganiser son armée.

Maurice renonça à assiéger Nieuport, parce qu'il apprit que la garnison de cette ville venait d'être renforcée.

Il marcha sur Ostende pour s'emparer du fort Sainte-Catherine. Il ne put y réussir; il rentra alors dans la Hollande, où il reçut toutes les marques d'attachement et d'estime que lui avait méritées sa brillante victoire, dont tout l'avantage, comme l'observe Bentivoglio, était d'ajouter un nouvel éclat à sa gloire.

Guerre entre la France et les Alliés.

# BATAILLE DE SENEFFE.

(11 août 1674.)

HAINAUT. *Seneffe*, village de 4,000 habitants, à 25 kilomètres de Charleroi.

Louis XIV avait voulu envahir la Hollande ; une armée nombreuse de Hollandais, d'Espagnols et d'Impériaux le força à renoncer à sa conquête.

Les Français évacuèrent les provinces qu'ils occupaient militairement, après y avoir levé d'énormes contributions en argent ; sous le commandement du prince de Condé, ils revinrent en Belgique. Le gouvernement français avait résolu que l'armée des Pays-Bas se tiendrait sur la défensive, pendant que Louis XIV prendrait possession de la Franche-Comté avec l'armée qui était directement sous ses ordres. Le prince de Condé concentra ses troupes entre Mons et Charleroi. Elles s'élevaient à 45,000 hommes. Il observait les alliés.

Le prince d'Orange, à la tête de 48,000 hommes des nations alliées, s'avança jusqu'à Seneffe, mais, recon-

naissant la forte position des Français, il en repartit le 11 août avec l'intention d'aller camper entre Mariemont et Binche. Il devait, pour cela, passer par plusieurs défilés, à une petite lieue du prince de Condé.

Attentif aux mouvements de son ennemi, Condé fondit sur l'arrière-garde au moment où, séparée du gros de l'armée, elle ne pouvait en recevoir aucun secours. Cette arrière-garde se composait d'Espagnols commandés par Monterey, et elle venait à peine de quitter Seneffe. Elle ne se défendit que faiblement; les Français s'établirent dans le village. Le prince d'Orange, entendant le bruit du canon, se hâta de revenir pour secourir les Espagnols. Il recueillit les fuyards au village de Saint-Nicolas-au-Bois où il prit position. Les Français y accourent bientôt. Deux fois leurs efforts sont repoussés. Condé commande une troisième attaque; il s'élance lui-même dans les rangs des ennemis qui sont rejetés jusqu'au village de Fay, où l'arrière-garde s'était rangée en bataille.

Là s'engage un troisième combat où les Français perdent beaucoup de monde et ne peuvent enlever aucune position. La nuit était venue et pendant deux heures encore les combattants s'attaquèrent, à la clarté de la lune. La bataille avait duré plus de 10 heures. La victoire était indécise.

Les curés des paroisses voisines ont attesté que, dans un espace de deux lieues, plus de 2,700 cadavres furent enterrés. Les deux partis avaient fait des prodiges de valeur ; ils s'attribuèrent chacun l'avantage de la journée.

Les pertes semblent avoir été à peu près les mêmes des deux côtés. Les Français avaient fait un plus grand

nombre de prisonniers; ils avaient aussi enlevé aux alliés une partie de leurs bagages.

Après cette bataille, le prince d'Orange assiégea Audenarde. Dinant fut pris par les alliés le 18 novembre, et Huy le 2 décembre 1674.

Guerre entre la France et les Alliés.

# BATAILLE DE WALCOURT.

(27 août 1689)

Namur. *Walcourt*, village de 1,100 habitants, à 10 kilomètres de Philippeville, arrondissement administratif de Philippeville.

Une trêve de vingt ans avait été conclue, le 10 août 1685, à Ratisbonne, entre la France et l'Espagne, et le 16, entre la France et l'Empire. Le prince d'Orange faisait tous ses efforts pour renouer la ligue contre la France. L'empereur d'Allemagne, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, l'électeur de Brandebourg et l'électeur palatin se liguèrent ensemble en 1687. La guerre fut donc rallumée. Louis XIV porta alors ses armes en Allemagne; le Palatinat fut livré aux ravages et à la dévastation. La guerre s'étendit dans la Belgique; à l'arrivée du prince de Waldeck, sur la Sambre, les Français opposèrent un corps commandé par le maréchal d'Humières. Un engagement eut lieu près de Walcourt. Un détachement en reconnaissance du prince de Waldeck, fort d'environ 1,500 hommes, ayant été coupé du corps de l'armée par le maréchal d'Humières, se réfugia dans

Walcourt, petite ville qu'entourait une muraille. Le maréchal le poursuivit et voulut donner l'assaut. Le prince de Waldeck accourut au secours de son détachement et refoula les Français en leur faisant éprouver une perte considérable.

Guerres entre les Français et les Alliés.

# BATAILLE DE FLEURUS.

(1er juillet 1690.)

HAINAUT. *Fleurus,* village de 3,000 habitants, à 12 kilomètres de Charleroi. Ce village a donné son nom à quatre batailles. La première eut lieu, le 30 août 1622, entre les Espagnols, sous les ordres de Gonzalès de Cordoue, général de la ligue catholique, et les troupes de l'union protestante, commandées par le duc de Mansfeldt, le duc de Brunswick et le duc de Saxe-Weimar; les deux partis s'attribuèrent la victoire. La deuxième, en 1690; la troisième en 1794; la quatrième, aussi appelée bataille de Ligny, en 1815.

Le maréchal d'Humières, après sa défaite de Walcourt, avait remis au maréchal de Luxembourg, le commandement de l'armée française en Belgique. Les Français passèrent la Sambre, le 29 juin.

Le prince de Waldeck, qui commandait les alliés, fut averti trop tard de ce passage pour pouvoir s'y opposer. Il vint se ranger en bataille derrière les villages de Saint-Amand et de Fleurus. C'est dans cette position que le maréchal de Luxembourg vint l'attaquer le 1er juillet. Les Français comptaient 37 bataillons, 80 escadrons et 70 canons, soit 39,500 hommes (1).

Les alliés avaient 38 bataillons, 38 escadrons et 50 canons, soit 37,800 hommes.

(I) D'après Kausler.

La gauche des alliés était près de Saint-Amand et leur droite vers Heppignies ; 5 bataillons gardaient le village de Saint-Amand, mais ils avaient négligé d'occuper Fleurus, situé à un quart de lieue en avant de leur front.

Les Français en prirent immédiatement possession et y placèrent 6 bataillons.

Ils déployèrent leur armée à droite et à gauche de Fleurus parallèlement aux alliés ; à l'aile gauche, se trouvaient 39 escadrons sous les ordres du général Gournay ; au centre, 18 bataillons sous les ordres du Rubantel. L'aile droite, composée d'une partie de la cavalerie et de 9 bataillons avec une batterie de 9 pièces, resta en colonne. Ces troupes devaient manœuvrer sur le flanc gauche de l'ennemi pendant que le reste de l'armée l'attaquerait de front.

Les Français firent donc une démonstration d'attaque de front sur toute la ligne. Un feu d'artillerie bien nourri commença la bataille ; les généraux Gournay et Rubantel s'avancèrent en traversant les villages de Fleurus et de Lambusart. En même temps, Luxembourg en personne, à la tête des troupes de l'aile droite, passa rapidement par le village de Ligny en s'éloignant jusque contre la chaussée de Namur à Bruxelles. A la faveur des hauts blés qui le dérobaient à la vue de l'ennemi, et en faisant un détour assez grand, il vint tomber sur les derrières de l'aile gauche des alliés, pendant que l'artillerie française, postée sur les hauteurs devant Saint-Amand, canonnait avec succès leur cavalerie. Le prince de Waldeck envoya aussitôt contre Luxembourg sa faible réserve et sa savalerie de l'aile gauche.

Le front se dégarnissait des troupes qui devaient

aller au secours de la gauche, il fut vivement attaqué par les généraux Gournay et Rubantel, qui le percèrent et allèrent opérer leur jonction avec le maréchal de Luxembourg.

Le prince de Waldeck essaya, avec 14 bataillons et 6 escadrons, de s'ouvrir une retraite par Saint-Fiacre. Assailli par la cavalerie et l'artillerie françaises, il se défendit en héros; mais bientôt ses rangs furent rompus et il se replia en désordre vers Charleroi. D'après les rapports français, la perte des alliés fut de 6,000 hommes tant tués que blessés, de 8,000 prisonniers et de 48 canons; celle des Français fut de 4,000 hommes.

Les rapports allemands et hollandais font monter la perte des Français à 5,000 tués ou blessés. Selon eux, la perte des alliés serait beaucoup moindre.

Les causes de la perte de la bataille sont, dit Kausler.

1° L'appréciation exacte du terrain de la part du duc de Luxembourg et sa résolution d'occuper l'ennemi sur son front et de tourner son flanc gauche;

2° L'absence totale de précautions de la part du prince de Waldeck, et sa timidité à se borner à une pure défensive;

3° La négligence à occuper les villages situés sur le front et sur les flancs;

4° Son manque de résolution ,

5° La supériorité de la cavalerie française, non-seulement en nombre, mais aussi en bonté réelle.

Okounef (1) blâme le prince de Waldeck d'avoir né-

(1) Okounef, aide de camp de l'empereur de Russie (*Examen raisonné des propriétés des trois armes et de leur emploi dans les batailles*).

gligé de se couvrir par des grand'gardes qui eussent épié les mouvements offensifs que l'ennemi entreprit autour des ailes. « Le prince aurait dû en avoir une, dit-il, entre Saint-Amand et Ligny pour assurer son flanc gauche, et une autre entre Heppignies et Wagnée pour la sûreté de son flanc droit. »

La victoire de Fleurus n'eut pas de grandes conséquences ; les alliés reçurent des renforts considérables de troupes britanniques, hollandaises et hanovriennes, et en même temps le contingent du prince-évêque de Liége. Le maréchal de Luxembourg fut contraint de se tenir sur la défensive et il se borna à fourrager la Belgique.

Guerres des Français contre les Alliés.

# BATAILLE DE STEENKERQUE.

(3 août 1692.)

HAINAUT. *Steenkerque*, village de 900 habitants, à 6 kilomètres d'Enghien, arrondissement administratif d'Ath.

La citadelle de Namur s'était rendue aux Français le 30 juin, après 27 jours de siége. Le maréchal de Luxembourg, que Louis XVI laissait dans les Pays-Bas avec une puissante armée, alla camper à Steenkerque à environ trois lieues de l'armée alliée, qu'il poursuivait.

Le roi Guillaume, commandant de cette armée, ayant découvert qu'un secrétaire de l'électeur de Bavière informait le maréchal de Luxembourg de tous les plans et de toutes les instructions des alliés, contraignit cet espion d'annoncer au maréchal que l'armée enverrait le lendemain un gros détachement aux fourrages du côté des Français.

Lorsqu'au point du jour, les patrouilles et les postes signalèrent l'approche de l'ennemi, le maréchal n'y prêta d'abord aucune attention. Toutefois, sur les avis réitérés qu'on lui donna, il monta à cheval quoiqu'il fût

souffrant. Il était près de deux heures de relevée, lorsque le roi Guillaume ordonna à sa gauche, composée de l'infanterie hollandaise, sous les ordres du duc de Wurtemberg, d'attaquer la brigade de Bourbonnais, qui formait la droite des Français.

L'attaque se fit avec impétuosité : si ce premier effort avait été soutenu ou si la gauche et le centre du maréchal de Luxembourg avaient été attaqués en même temps, la journée était perdue pour les Français. La nature de la contrée, hérissée d'obstacles, empêcha les autres colonnes de soutenir le duc de Wurtemberg ou de communiquer avec lui et entre elles; la cavalerie des alliés alla par mégarde s'embarrasser et se mêler avec de l'infanterie parmi des broussailles où elle fut plus nuisible qu'utile. Le combat dura jusqu'au soir avec acharnement.

Tous les princes français, le duc de Chartres, le duc de Bourbon, le duc de Vendôme, le prince de Conti, le duc de Choiseul, combattant autour de leur général, à la tête de la maison du roi, décidèrent du sort de la bataille en chassant et culbutant tout ce qui se trouvait devant eux. Les brigades à leur droite et à leur gauche firent de même, et les alliés furent repoussés à un grand quart de lieue du côté des bois. Les Anglais perdirent leur chef, le général Mackay.

Le marquis de Boufflers, qui était campé à trois lieues de distance, accourut au bruit du canon et décida la victoire en faveur des Français. Le comte de Solmes, au contraire, à qui Guillaume avait envoyé l'ordre d'avancer avec son infanterie, n'envoya que sa cavalerie, inutile dans un pays si boisé.

Plus de 7,000 morts demeurèrent sur le champ de

bataille : la perte fut à peu près égale des deux côtés. La nuit permit au roi Guillaume de se retirer sans être poursuivi.

« La victoire, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, due à la valeur de tous ces jeunes princes, fit à la cour, à Paris et dans les provinces, plus d'effet que toutes les victoires des campagnes précédentes. Les vainqueurs trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de spectateurs; les acclamations et la joie approchaient de la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelles qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes, qui s'étaient habillés avec précipitation pour le combat, les avaient nouées très-négligemment : les femmes portèrent des ornements sur ce modèle; on les appela des *steenkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient *à la Steenkerque*. »

La bataille de Steenkerque est remarquable comme étant la dernière en Europe où l'on vit encore les corps d'infanterie armés de la pique. Dorénavant, au lieu du mousquet à mèche et de la pique, on fit généralement usage de fusils munis de la baïonnette à douille.

Guerres des Français contre les Alliés.

# BATAILLE DE NEERWINDEN.

(29 juillet 1693.)

**Liége.** *Neerwinden,* **village de 400 habitants, à 2 1/2 kilomètres de Landen, arrondissement administratif de Waremme.**

Le 6 janvier 1693, le maréchal de Boufflers prit Furnes après quelques jours de blocus. Les Français partagèrent en deux corps l'armée qu'ils avaient rassemblée dans les Pays-Bas : l'un sous le commandement immédiat du roi, assisté du Dauphin et du maréchal de Boufflers ; l'autre, sous les ordres du maréchal de Luxembourg. Ces corps d'armée campèrent d'abord près de Mons, puis allèrent s'établir aux environs de Gembloux.

Après quelques jours d'attente, Louis XIV retourna à Versailles, envoyant le Dauphin en Allemagne avec une partie de l'armée et laissant le maréchal de Luxembourg à la tête du reste, en Belgique.

Luxembourg s'attacha à faire croire à son ennemi qu'il voulait attaquer Liége, et il l'engagea ainsi à s'affaiblir pour mettre cette place en état de défense en y

envoyant une forte garnison, puis à quitter son camp retranché établi à l'abbaye du Parc en avant de Louvain, pour venir en occuper un autre qu'il fortifia avec soin à Neerwinden. Guillaume III avait 65 bataillons et 150 escadrons. Luxembourg comptait 96 bataillons et 210 escadrons. Le roi d'Angleterre croyait que la force de sa position suppléerait à son infériorité numérique. Luxembourg, qui avait résolu de livrer bataille, arriva tout à coup à marches forcées, le 28 juillet, avec toute sa cavalerie en présence de l'ennemi. L'infanterie ne put arriver que très-tard, en sorte qu'il fallut différer le combat jusqu'au lendemain.

Luxembourg craignit d'abord que le roi Guillaume ne profitât de la nuit pour passer la Geete, sur laquelle il avait plusieurs ponts, et évitât ainsi la bataille; les alliés, au contraire, fortifièrent leur position à laquelle ils travaillèrent toute la nuit; ils couvrirent tout le front de fossés larges et profonds de quatre pieds; les parapets étaient garnis par 90 bouches à feu. Ils s'appuyaient à droite au village de Neerwinden, à gauche à celui de Landen. La canonnade retentit le 29, dès quatre heures du matin; la vraie attaque ne commença que vers neuf heures.

A l'aile droite des alliés, les Bavarois, formés sur trois lignes aux ordres de l'électeur Maximilien, s'appuyaient à la petite Geete, ayant en front les villages de Laer et de Neerwinden, fortement barricadés et occupés par l'infanterie hanovrienne, brandebourgeoise et anglaise. Au centre, l'infanterie anglaise, placée immédiatement derrière les retranchements entre Neerwinden et Landen. Plus en arrière, la cavalerie anglaise, formée sur deux lignes.

A l'aile gauche, les villages de Landen et de Rumsdorp étaient occupés par des dragons anglais.

L'artillerie se trouvait en partie à l'aile droite, en partie dans les retranchements.

L'aile gauche des Français était vis-à-vis des villages de Laer et de Neerwinden. 32 bataillons, 4 escadrons et 3 batteries formaient la première ligne sous les ordres du général Rubantel. La deuxième ligne comptait 51 escadrons sous les ordres du duc de Joyeuse. L'artillerie française était répartie sur tout le front.

Leur centre, entre Racourt et Landen, comprenait huit lignes : en première ligne venaient les troupes de la maison du roi; en deuxième, les Suisses; en troisième, 20 escadrons commandés par Villeroi; en quatrième, 21 bataillons d'infanterie française. Les quatre dernières étaient formées par 87 escadrons.

A l'aile droite, 25 bataillons, sous les ordres du prince de Conti, étaient devant Rumsdorp, et 16 escadrons de dragons du général Caylus, près du village d'Artenhoven.

Le maréchal de Luxembourg ordonna à la droite de contenir seulement les ennemis sans les attaquer. Ce fut à l'attaque du village de Neerwinden que se livra le plus fort du combat : deux fois les Français emportèrent à la baïonnette Neerwinden et Laer; deux fois ils en furent repoussés. Le prince de Conti et le général Caylus emportèrent, l'un Rumsdorp, l'autre Landen; mais ils échouèrent dans l'attaque d'un ouvrage placé vis-à-vis et ils furent repoussés avec perte des villages qu'ils venaient de prendre.

Trois fois Luxembourg fit charger le front des alliés par toute sa cavalerie, mais sans succès. Le combat

s'était déjà prolongé pendant six à sept heures sous l'un des plus ardents soleils de juillet, quand enfin le maréchal, à la tête des gardes françaises et suisses, emporta le village de Neerwinden ; en même temps, le duc d'Harcourt, qui, avec un corps séparé, arrivait de six lieues de distance, attiré par le bruit du canon, paraissait à la droite des alliés comme pour tourner le village. L'infanterie des alliés fut alors retirée des retranchements pour secourir la droite, si fortement menacée. La cavalerie française passa au travers de Neerwinden pour charger celle des alliés, et, après cinq attaques successives, elle la repoussa vers la Geete, où un grand nombre de cavaliers trouvèrent la mort.

Le prince de Conti emporta Landen.

Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, toutes les positions furent forcées parmi les Français, et les alliés commencèrent à effectuer leur retraite.

La victoire alors ne pouvait plus être douteuse : ce fut une des plus complètes que les Français remportèrent dans aucune de leurs guerres en Belgique.

Les alliés avaient perdu presque toute leur artillerie, beaucoup de drapeaux et 18,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

La perte des Français était d'environ 8,000 hommes.

Les causes de la perte de la bataille par les alliés sont, d'après Kausler :

1° Le mauvais choix du champ de bataille, qui ne présente aucun enfoncement et qui offre à dos une rivière marécageuse;

2° La disproportion de l'infanterie des alliés avec celle des Français;

3° L'inaction de la nombreuse cavalerie des alliés du-

rant l'affaire et sa fuite précipitée après la perte de la bataille; « car, dit-il, au lieu de couvrir la retraite de l'infanterie, elle tourna, sans se servir du sabre, le dos aux Français, mit le désordre dans ses propres troupes et donna le signal d'une déroute complète et d'une fuite précipitée au delà de la Geete. »

Après la victoire de Neerwinden, Luxembourg écrivit, sur un chiffon de papier, à Louis XIV : « Artaignan, qui a bien vu l'action, en rendra compte à Votre Majesté. Vos ennemis y ont fait des merveilles; vos troupes encore mieux. Pour moi, sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de gagner une bataille : je l'ai prise et je l'ai gagnée. »

Guerre de la succession d'Espagne.

# COMBAT D'EECKEREN.

(30 juin 1703)

**ANVERS.** ***Eeckeren,*** **village de 4,000 habitants, à 5 kilomètres d'Anvers, arrondissement administratif d'Anvers.**

Au commencement de l'année 1703, les Français et les alliés occupaient les Pays-Bas. L'armée alliée, commandée par le duc de Marlborough avait 53,000 hommes près de Maestricht, 21,000 entre l'Écluse et Bréda, et 7,000 dans la Gueldre. L'armée française, sous les ordres des maréchaux Villeroi et Boufflers, avait 43,000 hommes près de Tongres et, 23,000 sous les ordres du lieutenant général Bedmar, dans les Flandres et la province d'Anvers (1).

Les Français s'étaient couverts par des ouvrages de fortification passagère. Leur gauche s'appuyait à la rive droite de l'Escaut, près du village d'Austruweel, à un quart de lieue d'Anvers ; la droite joignait la Méhaigne, à Wasseige.

(1) D'après Carmechael-Smyth.

Les lignes passaient à Lierre, Aerschot, Sichem, Diest, Haelen et Léau. Leur étendue était de 45 lieues.

Le duc de Marlborough voulut se porter, à marches forcées, le long des lignes françaises, sur Anvers et forcer cette ville à se rendre. Le 27 juin, il quitta les bords du Jaar; les généraux Coehoorn et Obdam, qui étaient entre l'Écluse et Bréda, entrèrent en Belgique; le premier se porta dans l'intérieur du pays de Waes, et le second s'avança par la rive droite de l'Escaut, de Lillo jusqu'à Eeckeren, pour menacer le marquis de Bedmar, campé près d'Anvers, et pour l'empêcher de s'opposer aux mouvements de Coehoorn.

Le maréchal de Villeroi, à l'abri de ses lignes, avait suivi la marche de Marlborough jusqu'à hauteur de Diest. Le marquis de Bedmar lui donna avis du projet qu'il avait conçu de surprendre le général Obdam dans sa position. Villeroi, approuvant ce dessein, lui donna pour renfort 30 compagnies de grenadiers et 30 escadrons d'élite, sous les ordres du maréchal Boufflers. Le 30 juin, à 6 heures du matin, Boufflers opéra sa jonction avec Bedmar; les deux corps réunis s'élevaient à 19,000 hommes, savoir : 28 bataillons et 48 escadrons.

Celui du général Obdam consistait en 13 bataillons et 26 escadrons (11,000 hommes). Il était campé entre Eeckeren et Wilmarsdonck.

Le général Obdam, plus ou moins averti, par l'approche de Marlborough, du danger dont il était menacé, renvoya, le 29 juin, ses bagages à Berg-op-Zoom.

Dans la matinée du 30 juin, le maréchal Boufflers, dont le projet était de couper au général Obdam toute retraite sur Bréda, Berg-op-Zoom et Lillo, et de l'assaillir

de tous les côtés, arriva à hauteur de la position de l'ennemi. Il détacha une partie de son infanterie pour tourner la gauche de leur position et fit occuper les villages de Capellen, Oorderen, Hoevenen et Muysbroek.

Le général Obdam détache le général Schlangenbourg, avec 2 bataillons et 4 canons, pour reprendre Oorderen.

Pendant ce temps, le maréchal Boufflers a envoyé le général Guichard vers Capellen avec 6 bataillons, et lui-même se déploie sur plusieurs lignes vis-à-vis d'Eeckeren, dont il s'empare.

Le général Guichard repousse le général Schlangenbourg et lui prend ses 4 canons; il s'établit dans Oorderen. Les alliés, repoussés de tous les côtés sur les digues, s'y défendent avec vigueur.

Un corps espagnol quitte Anvers, s'empare du fort Saint-Philippe et se met en communication avec l'aile gauche de Boufflers. Il parait bientôt à Wilmarsdonck sur la gauche et en arrière du nouveau front du général Obdam. La confusion est alors à son comble. Le général Obdam croit que tout est perdu; il parvient à s'échapper avec cinq hommes en traversant les lignes ennemies et il arrive à Bréda. Les alliés, après un combat opiniâtre, parviennent cependant à emporter le village d'Oorderen et s'ouvrent une retraite sur Lillo. La nuit leur permet de se retirer par la digue et de se diriger vers le fort Lillo. La perte des alliés s'éleva à 950 tués, 1,400 blessés et 700 prisonniers. Celle des Français fut de 500 tués et 800 blessés. Le matériel d'artillerie, les tentes et la caisse militaire restèrent au pouvoir des Français.

Guerre de la succession d'Espagne.

# BATAILLE DE RAMILLIES.

(23 mai 1706.)

BRABANT. *Ramillies*, village de 800 habitants, à 8 kilomètres de Jodoigne, arrondissement administratif de Nivelles.

L'armée française avait considérablement été renforcée pendant l'hiver de 1705 à 1706. Le maréchal de Villeroi commandait celle de Flandre, qui comptait 80,000 hommes. Louis XIV désirait ouvrir la campagne par une victoire et se mettre ainsi en position de pouvoir faire la paix, qu'il désirait par-dessus tout. Il aurait voulu, dit Simonde de Sismondi, que cette victoire fût gagnée par Villeroi, qu'il aimait, et, lorsque celui-ci partit de Versailles à la mi-avril, il lui recommanda d'en chercher l'occasion. Villeroi, consultant plus ce désir du roi que les convenances de la guerre, sortit de ses lignes au bout de peu de semaines et marcha vers Tirlemont, ensuite vers Ramillies. Pensant que le duc de Marlborough avait l'intention d'assiéger Namur, il se plaça entre l'armée alliée et cette ville. Il s'avança entre les deux Geetes jusqu'à Jodoigne, plaça

sa droite au village de Franquenée sur la Méhaigne, sa gauche au village d'Autre-Église; il occupa les villages de Ramillies et d'Offuz au centre; sa gauche et la moitié à peu près de son front étaient protégées par la petite Geete (1).

Le duc de Marlborough se mit en marche de son camp entre Looz et Corswarem, le 23 mai au matin, et s'avança en huit colonnes. Il s'arrêta à Meerdorp, pour reconnaître l'ennemi, qui arrivait en ce moment sur la position. Il forma son armée parallèlement à celle des Français. Toutes les colonnes marchant à la même hauteur se déployèrent en même temps : l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes; 20 escadrons danois formaient la réserve vers le centre. A une heure de l'après-midi, le déploiement était achevé. Une courte reconnaissance fit voir à Marlborough que les villages de Ramillies et de Franquenée étaient la clef de la position ennemie. Il forma, en conséquence, le projet de faire une vigoureuse fausse attaque sur l'aile gauche de l'ennemi, afin de le forcer à affaiblir son aile droite; puis d'enlever d'assaut le village de Tavier, d'avancer ensuite contre les deux villages susdits.

Dès que Villeroi vit son aile gauche menacée, il envoya quelques bataillons du centre à Autre-Église et remplit le vide, laissé par leur départ, par des troupes de l'aile droite, mouvement qui produisit quelque désordre dans sa ligne de bataille.

Marlborough retint le 2e ligne de la 5e et de la 6e colonne dans un enfoncement situé en avant et l'employa plus tard, de même que la cavalerie danoise, pour sou-

(1) D'après Kausler

tenir l'attaque principale; puis il détacha quatre bataillons de l'aile gauche contre Franquenée et Tavier, villages entourés de terrains accidentés où se tenaient des troupes légères françaises. La cavalerie de l'aile gauche, sous les ordres du maréchal Overkerk, s'avança à égale hauteur à droite de ces bataillons.

Douze bataillons du centre attaquèrent, sur quatre colonnes, le village de Ramillies, tandis que le feu de l'artillerie s'engagea le long de toute la ligne.

Le combat violent, près du village de Tavier, fit voir au maréchal de Villeroi que Marlborough avait le dessein de cerner son aile droite. Pour la renforcer, il y envoie 2 bataillons et 14 escadrons de dragons qui ont mis pied à terre ; mais avant qu'ils arrivent dans la vallée de la Méhaigne, Tavier tombe au pouvoir des alliés. Les escadrons danois, tirés de la réserve, prennent la cavalerie ennemie en flanc et massacrent l'infanterie française qui recule. Dans le même temps, le maréchal Overkerk arrive avec la cavalerie de l'aile gauche dans le flanc de la cavalerie française dont elle culbute la première ligne; elle est repoussée par la deuxième ligne, lorsque Marlborough accourt avec 17 escadrons de l'aile droite, arrête les fuyards et les ramène au combat.

Après un engagement opiniâtre, la cavalerie des alliés parvint à se déployer en plusieurs lignes. tandis que l'infanterie enlève le village de Ramillies.

Le général Maffey, commandant des troupes qui se trouvent dans Ramillies et qui sont composées en grande partie de Bavarois, cherche à se retirer par le ravin; mais, après que la cavalerie française a pris la fuite, il est assailli par les alliés ; ses troupes sont ou massacrées ou faites prisonnières, et 20 bataillons du centre

des alliés gravissent les hauteurs à droite et à gauche de Ramillies et y prennent position.

Après ces grands efforts de l'aile gauche, il y eut une pause légère. Villeroi en profite pour chercher à prendre une nouvelle position, afin de recueillir les troupes qui ont été dispersées. Mais les voitures et les bagages qui arrivent pêle-mêle leur ferment tout passage. Marlborough, qui voit la confusion toujours croissante de l'ennemi, prend le parti de compléter sa déroute et ordonne aux troupes du centre, sous les ordres du général Wood, de prendre Offuz d'assaut.

L'ennemi n'attend pas cette attaque, et Wood prend avec deux régiments d'infanterie position sur les hauteurs au delà d'Offuz. Les troupes anglaises de l'extrême droite, qui ne veulent pas rester plus longtemps dans l'inaction vis-à-vis de Folx, transversent les marais de la Petite Geete, s'avancent au dos de l'aile gauche française près d'Autre-Église et enfoncent cette aile. Le général Wood culbute les derniers régiments ennemis qui opposent encore de la résistance.

Les Français se livrent à une fuite désordonnée et cherchent à gagner les uns les bords escarpés de la Grande Geete, les autres Jodoigne. La cavalerie des alliés les poursuit sans relâche jusqu'à ce dernier endroit, pendant que le gros de l'armée se déploie pour la dernière fois entre Mont-Saint-André et la route d'Autre-Église à Molenbaix et suit l'ennemi de ce point jusque près de Meldert.

La perte des Français et des Bavarois dans cette journée se monte à 13,000 hommes blessés, tués ou prisonniers; presque toute l'artillerie et tout le bagage avec 80 drapeaux et étendards tombent au pouvoir de

l'ennemi. Les alliés évaluent leur propre perte à 1,066 morts et 2,569 blessés dont 365 officiers.

La déroute de l'armée française était complète. Les Français gagnèrent Bruxelles, et l'évacuèrent trois jours après; ils passèrent la Dendre à Alost, pour se réfugier dans le canton de Gand; ils ne s'y crurent pas en sûreté; enfin ils se retirèrent sous les murs de Lille, abandonnant Malines, Bruxelles, Anvers, Gand, Louvain, Audenarde (aucune de ces villes n'était préparée à soutenir un siége), et se laissant enlever un nombre infini de prisonniers.

La terreur panique de l'armée gagna les villes fortes : Ostende, assiégée la première, ne tint que quatorze jours, Menin ensuite n'en résista que vingt.

*Feuquières* signale les fautes commises par le maréchal de Villeroi, à la bataille de Ramillies. Les plus graves sont, dit-il, d'avoir placé la cavalarie de son aile gauche en arrière d'un terrain où elle ne pouvait agir ; n'avoir pas assez rapproché sa première ligne de Ramillies et de Franquenée; avoir négligé d'organiser la défense de ces deux villages, et notamment d'en avoir confié la garde à la plus mauvaise infanterie de l'armée et aux dragons ; n'avoir pas renvoyé les bagages sur les derrières; avoir tenu ses deux lignes à une distance trop considérable l'une de l'autre; avoir dédaigné de renforcer son centre et sa droite lorsque tout lui annonçait que l'ennemi allait diriger ses efforts sur ces deux points.

Guerre de la succession d'Espagne.

---

# BATAILLE D'AUDENARDE.

(11 juillet 1708.)

---

**Flandre orientale.** *Audenarde*, ville de 6,000 habitants, sur l'Escaut. Les Hugnenots s'emparèrent d'Audenarde en 1572. Les Français la prirent en 1658 et en 1667. Le maréchal d'Humières la bombarda en 1684 ; les alliés la prirent en 1706 ; en 1745, elle tomba au pouvoir des Français qui la démantelèrent.

Louis XIV avait ordonné aux ducs de Bourgogne et de Vendôme, qui commandaient l'armée française en Belgique, de prendre l'offensive et de s'emparer de quelques-unes des principales forteresses des Pays-Bas. Le duc de Bourgogne, concentra ses troupes vers la fin de mai, derrière la Haine près de Mons. Marlborough, chef de l'armée alliée, rassembla les forces le 26 mai, vers Anderlecht et Hal, près de la Senne.

Le 1er juin, le duc de Bourgogne passa son armée en revue sur les hauteurs du mont Palisel, près de Mons, et se mit immédiatement en marche sur la chaussée vers Soignies, comme s'il avait eu l'intention d'attaquer Marlborough dans sa position près de Hal. Puis il se

retira vers la droite et alla camper entre Genappe et Braine-l'Alleud.

Marlborough, dont le flanc gauche était menacé par ce mouvement, quitta sa position et, s'étant replié derrière Bruxelles, il s'établit près de Louvain, à gauche de la Dyle, sur laquelle il fit jeter des ponts.

Les deux armées restèrent pendant tout un mois en présence dans leurs positions respectives. Les Français s'emparèrent pendant ce temps de quelques places, et les alliés attendaient le prince Eugène de Savoie avec un renfort de troupes.

Le 4 juillet, l'armée française, dans le but d'aller bloquer Audenarde, partit de Braine-l'Alleud, traversa la Senne à Tubise et la Dendre à Alost.

D'Alost elle s'avança vers l'Escaut qu'elle franchit sur des ponts construits à Gavre, à mi-distance entre Gand et Audenarde. Arrivée ainsi sur la rive gauche de l'Escaut, entre ce fleuve et la Lys, les têtes de la colonne tournèrent à gauche vers l'amont de l'Escaut, afin de se placer entre ces deux rivières, le front tourné vers Audenarde.

Pendant ce temps, le duc de Bourgogne s'était emparé par surprise, le 5 juillet, de Menin ; et Bruges, le même jour, avait ouvert ses portes au comte de la Motte qui commandait un corps français dans les environs d'Ypres.

Dès que Marlborough fut informé que l'armée française avait quitté son camp de Genappe, il traversa le canal de Bruxelles à Vilvorde et, tournant par devant Bruxelles, il prit position à Anderlecht, afin d'être à même de faire face à toute tentative dirigée contre ce point. Ayant appris que les Français venaient de passer

la Dendre à Alost, il franchit la rivière à Lessines, située beaucoup plus haut sur la même rivière, et continua sa route vers Audenarde. Le 11 juillet, à midi, son avant-garde fut en vue de l'armée française.

Les Français, qui opéraient tranquillement le passage de la rivière à Gavre, furent très-étonnés de trouver des alliés sur leur flanc à Audenarde, et ils crurent qu'ils faisaient partie de la garnison d'Audenarde. Le combat s'engagea par les têtes de colonne, à mesure qu'elles arrivaient, avant qu'on eût le temps de les mettre en bataille.

« Elles se trouvaient, dit Saint-Simon, vivement char-
» gées en arrivant, et doublant et s'étendant à côté des
» autres qu'elles renversaient souvent, elles les rédui-
» saient, par le désordre de l'arrivée, à se rallier der-
» rière elles, c'est-à-dire derrière d'autres haies, parce
» que la diligence avec laquelle nos troupes s'avançaient,
» jointe aux coupures du terrain, causait une confusion
» dont elles ne pouvaient se débarrasser... Le désordre
» augmentait de moment en moment ; personne ne
» reconnaissait sa troupe ; toutes étaient pêle-mêle,
» cavalerie, infanterie, dragons ; pas un bataillon,
» pas un escadron ensemble, et tous en confusion
» les uns sur les autres. La nuit tombait, on avait
» perdu un terrain infini ; la moitié de l'armée n'avait
» pas achevé d'arriver. Vendôme insistait sur ce qu'il
» fallait tourner toutes ses pensées à recommencer
» le lendemain matin, et pour cela profiter de la nuit,
» rester dans les mêmes postes où on était et s'y avan-
» tager au mieux qu'on pouvait. »

L'avant-garde des alliés était commandée par les généraux Cadogan et Rantzau. Elle était forte de 12 ba-

taillons, 8 escadrons et 32 pièces; l'armée la suivait sur 4 colonnes. A dix heures et demie, l'avant-garde commença à construire des ponts sur l'Escaut, entre Audenarde et l'abbaye d'Eenaeme. A midi, il y en avait 4 construits. Pendant ce temps l'armée française avait passé le fleuve en dessous de Gavre. Dès que l'avant-garde alliée eut passé les ponts, sauf 4 bataillons qui gardèrent les ponts, elle prit position derrière un petit ruisseau qui se jette dans l'Escaut. Le duc de Bourgogne envoya sept bataillons pour s'emparer du village d'Eyne; mais ces bataillons furent attaqués et défaits par le général Cadogan, qui s'empara lui-même du village. Entre temps l'armée de Marlborough passa l'Escaut sur les 4 ponts.

Le maréchal Vendôme prit le parti de s'assurer du village de Heurne et de se déployer derrière le village dans la plaine. Le général Pfiffer reçut l'ordre d'aller occuper ce village avec 7 bataillons, tandis que la cavalerie de troupes de la maison du roi dut prendre position sur deux lignes sur le plateau. L'intention du maréchal était d'aligner toute son armée derrière cette avant-garde dans une position qui s'étend de Heurne à Mooreghem, de cerner par là les colonnes ennemies à leur débouché, et de les attaquer dès qu'elles se déploieraient.

Le mouvement commençait, lorsque le duc de Bourgogne donna l'ordre de le changer et d'aller occuper la hauteur de Huysse, de s'appuyer à gauche à Asper et à droite à Wanneghem. Cette multiplicité d'ordres amena la confusion. L'ennemi s'en aperçut, se hâta d'attaquer les Français et d'occuper les positions les plus favorables que présentait le terrain.

Les Français se défendent avec courage, mais sans

ensemble ; les alliés parvinrent en quelque sorte à les entourer. La nuit vint surprendre les combattants et empêcher les alliés vainqueurs de poursuivre leurs ennemis qui fuirent dans différentes directions ; la plupart dans celle de Gand, d'autres vers Courtrai. Le lendemain matin, 40 escadrons furent envoyés à la poursuite des fuyards.

La force des armées en présence était, du côté des Français, 121 bataillons et 198 escadrons; chez les alliés, 112 bataillons et 180 escadrons; soit, de part et d'autre, 80 à 85,000 hommes. Les alliés eurent 2,000 hommes tués et 4,000 blessés. Les Français 4,000 hommes tués, 2,000 blessés et 7,000 prisonniers.

Les ordres contradictoires, par les deux chefs de l'armée française, avaient été une des principales causes de leurs revers. Le duc de Bourgogne, l'élève de prédilection de Fénelon, était doué de précieuses qualités et il cherchait à bien faire. Son grand-père, Louis XIV, lui avait confié le commandement d'une armée brillante et nombreuse, et il lui avait adjoint, pour le diriger et l'assister de ses conseils, le maréchal de Vendôme dont malheureusement le caractère ne sympathisait pas avec celui du jeune prince.

Après la déroute d'Audenarde, le duc de Bourgogne alla s'établir derrière le canal de Bruges à Lovendeghem. Vendôme, à ce que prétend *Saint-Simon*, se mit au lit, à Gand, et n'en bougea de trente heures pour se reposer de ses fatigues.

Guerre de la succession d'Autriche.

---

# BATAILLE DE FONTENOY.

(11 mai 1745.)

---

HAINAUT. *Fontenoy*, village de 700 habitants, à 7 kilomètres de Tournay, arrondissement administratif de Tournay.

Le roi de France Louis XV combattit par tous les moyens en son pouvoir l'élection à l'empire d'Autriche du grand-duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse, et qui plus tard fut empereur sous le nom de François Ier. Louis XV fit de grands efforts pour arracher les Pays-Bas à la domination autrichienne.

L'armée française se rassembla aux environs de Lille dès le printemps de 1745, pour entrer en Belgique et aller investir Tournay; les tranchées furent ouvertes devant cette ville, le 30 avril. Le roi de France, accompagné de son fils le dauphin, père de Louis XVI, partit de Paris le 2 mai, pour assister au siége; il arriva le 8.

L'armée française, forte de 90,000 hommes, était

commandée par le maréchal de Saxe, en qui elle avait la plus entière confiance (1). Maurice joignait à une théorie profonde, la pratique, la vigilance, le secret, l'art de savoir différer à propos un projet et celui de savoir l'exécuter rapidement. Le coup d'œil, les ressources, la prévoyance étaient ses talents, de l'aveu de tous ses officiers. Mais cet homme, qui tirait vanité d'être indomptable dans les plaisirs, expiait des excès nombreux par l'état de langueur et de faiblesse où il était tombé. Ses maux avaient dégénéré en hydropisie; il venait de subir une ponction douloureuse avant de partir pour l'armée; sa figure annonçait les plus affreuses souffrances. Pendant cette campagne, il se faisait traîner dans une carriole d'osier qui lui servait de lit. On s'attendait à le voir succomber d'un moment à l'autre; il vécut jusqu'au 30 novembre 1750.

Le corps français désigné pour couvrir le siége se posta contre l'Escaut, à une lieue environ au-dessus de Tournay, la gauche à Ramecroix, sur la chaussée de Leuze, le centre à Fontenoy, la droite ramenée en arrière perpendiculairement à la gauche et joignant l'Escaut à Antoing. Comme le village de Fontenoy était le point le plus exposé aux attaques de l'ennemi, le maréchal le retrancha avec un soin particulier; il fit assurer les extrémités de la ligne en fortifiant Antoing et en établissant des abatis, soutenus par deux redoutes dans le bois de Barry.

Il avait profité des ravins que présentait le pays pour couvrir une partie de sa ligne, et il avait ordonné la construction de redoutes dans les parties qui n'étaient

(1) Simonde de Sismondi.

protégées par aucun accident de terrain ; mais, soit légèreté, soit insouciance, ces dernières redoutes ne furent pas achevées. Les Français avaient 55 bataillons et 91 escadrons, soit 56,000 hommes.

Le commandement de l'armée alliée avait été donné au duc de Cumberland, deuxième fils de George II, roi d'Angleterre. Elle se composait de 25 bataillons et 42 escadrons anglais et hanovriens, plus 26 bataillons et 40 escadrons hollandais et 8 escadrons autrichiens. Total, 51 bataillons et 90 escadrons ; ensemble 50,000 hommes. Après avoir rassemblé son armée à Anderlecht, près de Bruxelles, le duc marcha de là au secours de Tournay pour en faire lever le siége, et le 11 mai, au point du jour, il attaqua les Français en débouchant par l'une des pointes du bois de Barry. Le duc de Cumberland dirigea l'attaque principale des alliés contre la gauche des Français. Les Hollandais, sous les ordres du jeune prince de Waldeck, attaquèrent le village d'Antoing et celui de Fontenoy. Ils soutinrent bravement le feu des batteries françaises, qui les empêcha d'avancer. Les Anglais, les Hanovriens et les Autrichiens attaquèrent un peu plus tard la redoute de la pointe du bois de Barry, à laquelle s'appuyait l'extrême gauche des Français ; ils furent repoussés ; ils attaquèrent aussi, par sa gauche, le village de Fontenoy et n'eurent pas plus de succès. Alors le duc de Cumberland prit une résolution qui pouvait lui assurer le succès de cette journée. Il ordonna à un major général, nommé Ingolzbi, d'entrer dans le bois de Barry, de pénétrer jusqu'à la redoute de ce bois vis-à-vis Fontenoy, et de l'emporter. Ingolzbi marcha avec ses meilleures troupes pour exécuter cet ordre. Le bois de Barry était occupé

par un bataillon de partisans appelés *Grassins,* du nom de leur chef. Ingolzbi crut que c'était un corps considérable; il retourna auprès du duc de Cumberland et demanda du canon. Le temps se perdait; le prince était désespéré d'une désobéissance qui dérangeait toutes ses combinaisons et qu'il fit punir ensuite, à Londres, par une cour martiale.

Il résolut alors de passer entre cette redoute et Fontenoy, pour enfoncer le centre de l'armée française. Le terrain était escarpé ; il fallait franchir un ravin profond et essuyer tout le feu de Fontenoy et de la redoute.

Il rangea son infanterie sur deux lignes très-épaisses et, dans le cours du combat, il fit avancer entre ces deux lignes deux bataillons qu'il porta en tête, pour fermer l'espace qui les séparait, de telle sorte que cette colonne formait un grand carré dont trois côtés étaient pleins. 6 pièces de canon, traînées à bras, marchaient en avant et commencèrent à tonner dès que la masse s'ébranla et s'avança lentement.

Quand les Anglais eurent dépassé les redoutes de Barry et de Fontenoy, ils purent marcher avec plus d'ordre, car le feu de l'ennemi n'exerçait plus d'aussi cruels ravages.

Ils trouvèrent bientôt vis-à-vis d'eux quatre bataillons de gardes françaises, ayant deux bataillons de gardes suisses à leur gauche, le régiment de Courten à leur droite, ensuite celui d'Aubeterre et, plus loin, le régiment du roi, près de Fontenoy, le long d'un chemin creux. Les grenadiers des gardes françaises s'élancèrent pour s'emparer de l'artillerie qui garnissait le front de la colonne d'attaque, mais ils durent bientôt regagner leurs rangs.

Cependant les Anglais avançaient toujours. On était à cinquante pas de distance; le régiment des gardes anglaises de Campbell et le royal écossais étaient en tête sous les ordres du lieutenant général Campbell, du comte d'Albermale, leur général major, et de Churchill, petit-fils naturel de Marlborough. Les officiers anglais saluèrent les Français. Le comte de Chabannes, le duc de Biron qui s'étaicnt avancés et tous les officiers de gardes françaises rendirent le salut. Milord Charles Hai, capitaine aux gardes anglaises, fit quatre pas en avant et cria : « *Messieurs les gardes françaises, tirez !* »

Le comte de Hauteroche, lieutenant des grenadiers, leur répondit à haute voix : « *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers; tirez vous-mêmes, s'il vous plaît.* »

Le feu roulant des Anglais porta la destruction dans les rangs français, qui furent bientôt mis en désordre. Les Anglais s'approchent lentement, débordent Fontenoy et la redoute. Mais les trois côtés du carré se sont allongés et ne forment qu'une seule et longue colonne, à cause du peu de largeur du chemin. Cette colonne repousse toutes les attaques dcs bataillons que le maréchal de Saxe lance contre son flanc droit.

La cavalerie françaisc fait successivement plusieurs charges, qui échouent toutes contre la fermeté inébranlable de la colonne anglaise, forte de 14,000 hommes.

Tous les commandants de la cavalerie française, gardes du corps, gendarmes, carabiniers, viennent se briser dans leurs attaques, car elles se font sans ensemble, et les Anglais y ripostent par un feu bien nourri. La plupart des officiers français étaient blessés ou tués.

Les Anglais n'avançaient que très-lentement, à pas mesurés, comme s'ils eussent fait un exercice, et cela avec un tel ordre qu'on voyait les majors, dit Voltaire, appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats, afin qu'ils tirassent à hauteur d'homme. A deux heures de l'après-midi, ils n'avaient dépassé le village de Fontenoy que de 300 pas. Le maréchal de Saxe se préoccupait de la sûreté du roi, qui pouvait être compromise si la colonne anglaise tournait Antoing. Il fit dire au roi, par le marquis de Meuze, qu'il le conjurait de repasser, avec le dauphin, le pont jeté sur l'Escaut à Calonne ; qu'il ferait ce qu'il pourrait pour rétablir le désordre. « *Oh ! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra*, répondit Louis XV, *mais je reste où je suis.* »

Le roi et le dauphin se trouvaient sur une éminence qui couvrait le village d'Antoing, à côté d'un moulin ; de là, ils pouvaient contempler la bataille ; une retraite facile leur était ménagée par le pont de Calonne, fortifié et garni d'artillerie. Une réserve de 6,000 hommes, composée de cavalerie et de toute la maison du roi, offrait de grands moyens de repousser les Anglais, mais le maréchal n'osait en disposer jusqu'à ce que Louis et son fils fussent en sûreté. Les plus vives alarmes régnaient autour d'eux. Le jeune prince brûlait de s'élancer à la tête des combattants : son père ne voulut pas le lui permettre.

Le maréchal de Saxe, surmontant ses douleurs, quitta sa voiture et monta à cheval ; il passa sous le front de la colonne anglaise pour voir tout de ses yeux. Auprès du bois de Barry, vers la gauche, les manœuvres étaient les mêmes qu'à la droite. On tâchait vainement d'ébranler la colonne. Les régiments se présentaient

les uns après les autres; la masse anglaise faisait face de tous côtés, tirant par division avec la régularité de l'exercice, plaçant à propos son canon et rendant la mort pour la mort.

Le village de Fontenoy tenait encore, mais les munitions commençaient à manquer, on tirait à poudre. Le lieutenant général d'artillerie du Brocard et un grand nombre d'officiers de cette arme étaient tués. Le maréchal pria alors le duc d'Harcourt qu'il rencontra, d'aller conjurer le roi de s'éloigner, et il envoya l'ordre au comte de la Marck, qui gardait Antoing, d'en sortir avec le régiment de Piémont. La bataille parut perdue sans ressource. On ramenait de tous côtés les canons de campagne; on était près de faire partir ceux de Fontenoy. L'intention du maréchal de Saxe était de faire un suprême effort contre la colonne anglaise. Cette masse d'infanterie avait été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale. Elle était immobile et paraissait être maîtresse du champ de bataille; si les Hollandais avaient passé entre les redoutes qui étaient vers Fontenoy et Antoing, s'ils étaient venus au secours des Anglais, tout était perdu, il n'y aurait plus eu de retraite ni pour l'armée française, ni probablement pour le roi et son fils. Le succès d'une dernière attaque était incertain; un conseil assez tumultueux se tenait auprès du roi; on le pressait de la part du maréchal et au nom de la France de ne pas s'exposer davantage. Le duc de Richelieu, lieutenant général aide de camp du roi, remarquant que la cavalerie anglaise est à quelque distance de l'infanterie, demande qu'on fasse avancer à l'instant quatre canons contre le front de la terrible colonne. Pendant que cette artillerie l'ébranlera, dit-il, la mai-

son du roi et les autres troupes l'entoureront et iront la charger. Le roi se rend à cet avis. Le duc de Chaulnes fait rouler les quatre pièces jusqu'à quarante pas du front de la colonne. Le duc de Richelieu court porter l'ordre à la maison du roi de charger tout ensemble ; le prince de Soubize s'élance avec ses gendarmes, M. de Grille avec ses grenadiers à cheval, et M. Jumillac avec les mousquetaires. On envoie aussitôt aux troupes qui se trouvent dans Antoing et dans Fontenoy l'ordre de s'y maintenir.

Le maréchal de Saxe donne des ordres précis pour que tous les régiments de cavalerie fassent simultanément une charge vigoureuse sur tous les points de la colonne.

Les deux premières décharges de l'artillerie font au front de la colonne une brèche par laquelle la brigade de la maison du roi et les carabiniers se précipitent aussitôt.

En même temps les autres régiments français attaquent les autres côtés avec vigueur. Bientôt la terrible phalange étant rompue, les Anglais attaqués de toutes parts tombent sous le sabre du cavalier ou sous la baïonnette du fantassin, ou bien ils repassent le ravin qui relie les deux redoutes, mais sans tumulte, sans confusion, perdant beaucoup de monde, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. En vain les Hollandais essayent de faire une diversion en faveur de leurs alliés en attaquant Antoing; l'infanterie et les dragons qui étaient sur la droite les forcent à se retirer précipitamment en abandonnant vingt pièces de canon et leurs blessés. Ce dernier succès rendit la victoire décisive. Le duc de Cumberland fit sonner la retraite. Il était trois heures après-midi.

Les cris de *victoire!* et de *vive le roi!* retentissaient dans les rangs de l'armée française. Le roi était tranquille au milieu de la joie tumultueuse de ses soldats; il félicitait ses généraux et tous les chefs de corps ; il ordonna d'avoir soin des blessés et d'avoir des égards pour les prisonniers. Le maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, alla auprès du roi; il se laissa glisser de son cheval et tomba aux genoux du roi en lui disant : « *Sire, je puis mourir maintenant ; je ne désirais vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse. Vous voyez,* ajouta-t-il ensuite, *à quoi tiennent les batailles.*

Le roi le releva et l'embrassa tendrement.

La perte des alliés fut de 7,000 morts ou blessés et 2,000 prisonniers ; ils perdirent, en outre, 14 canons et 150 chariots chargés de munitions et de provisions.

La perte des Français s'éleva à 1,300 morts et 3,000 blessés.

Le duc de Cumberland se retira vers Ath et demeura en position quelque temps à Lessines, prêt à jeter du renfort dans telle place que l'armée française jugerait à propos de menacer quand elle se serait rendue maîtresse de Tournay.

Après la victoire de Fontenoy, les Français pressèrent le siége de Tournay avec une nouvelle vigueur. Ils attaquèrent les deux ouvrages à cornes contigus, situés entre les routes de Courtrai et de Lille. Ils s'établirent sur celui de la route de Courtrai; de son terre-plein, ils mirent en brèche le corps de la place. Le gouverneur capitula le 23 et les Français prirent possession de la ville le 24. La citadelle ne se rendit que le 20 juin. La défense de la ville et de la citadelle fit honneur à la garnison, qui perdit 4,000 hommes sur 9,000 qui formaient

sa force totale au commencement du siége. Les Français s'emparèrent de Gand, où ils trouvèrent d'immenses magasins, de Termonde, Bruges, Audenarde, Nieuport, Ostende et Ath.

Le maréchal de Saxe alla, le 7 février 1746, investir Bruxelles, qui capitula le 20 du même mois; 18 bataillons et 7 escadrons hollandais, avec une foule d'officiers généraux, devinrent les prisonniers des Français.

Sous le point de vue stratégique, dit Capefigue (*Histoire de Louis XV*), bien des fautes furent, de part et d'autre, commises dans cette journée; le duc de Cumberland avait attiré, avec beaucoup d'habileté, l'armée française dans une position bien périlleuse pour elle; on ne comprend pas qu'un général de premier ordre, tel que le comte de Saxe, prêt à livrer une bataille décisive, s'accule à une rivière, sans autre point de retraite qu'un pont; cette position mauvaise fut corrigée, il est vrai, par l'armement formidable des villages de Fontenoy et d'Antoing; mais comment ne garda-t-on pas mieux le bois de Barry? Et ensuite, comment le centre fut-il dégarni à ce point de permettre qu'une colonne pénétrât entre les deux extrémités d'une position. Comment ne vint-il à l'idée du maréchal de Saxe de faire jouer l'artillerie sur la colonne d'attaque qu'à la dernière extrémité? Comment se fait-il que mille charges vinrent se briser sur les baïonnettes anglaises sans qu'on ait ordonné une de ces attaques générales et décisives. On ne lança contre elle que des forces partielles. On s'épuisa avant de la briser. Le duc de Cumberland commit aussi des fautes stratégiques; il donna toute une nuit à l'armée française pour se fortifier sur l'Escaut; après l'avoir attirée dans cette position, il la laissa paisiblement s'y

retrancher; le lendemain, il s'épuisa par trois attaques de front sur les redoutes, négligeant d'occuper le bois de Barry, et ce n'est qu'à la fin qu'il forma ses réserves en colonnes serrées.

Pour rendre efficace et décisive cette attaque de la colonne vers le centre, il fallait faire également attaquer les extrémités des deux ailes de droite et de gauche.

Comment se fait-il qu'il n'eût pas d'artillerie à opposer à ces pièces qui vinrent à la fin du combat foudroyer la colonne? Il y eut donc des fautes des deux côtés dans la bataille de Fontenoy; rien de plus brillant que le courage individuel, mais on ne suivit pas les règles de haute stratégie; il faut donc se garder de faire trop honneur à la supériorité du maréchal de Saxe; il n'y eut rien de l'homme de génie dans ses combinaisons; l'instinct des officiers fit beaucoup pour le succès; mais le maréchal, maladif et souffrant, ne conçut aucune de ces grandes idées militaires qu'il avait inspirées et dictées au maréchal de Folard.

Guerre de la succession d'Autriche.

# COMBAT DE MELLE[1]

(5 juillet 1745.)

FLANDRE ORIENTALE. *Melle*, village de 2,300 habitants, sur l'Escaut, à 7 kilomètres de Gand, arrondissement administratif de Gand.

Après la prise de la ville et de la citadelle de Tournai, le maréchal de Saxe forma le projet de surprendre Gand, qui servait de place de dépôt aux alliés. Les Français se dirigèrent sur Leuze le 1er juillet; les alliés se retirèrent vers l'aval de la Dendre. Les Français allèrent de Leuze, par Rebaix et Wannebecq, sur la rive gauche de la Dendre, puis ils se postèrent derrière la Zwalm, rivière qui prend sa source à Opbrakel et se jette dans l'Escaut à Hermelghem, à une lieue et demie au-dessous d'Audenarde, après un parcours de quatre lieues. Par ce mouvement, les Français semblèrent vouloir assiéger Audenarde. Le jour où ils avaient quitté Leuze, le comte de Lowendahl s'était détaché pour suivre la rive gauche de l'Escaut et se diriger vers Gand. Du camp,

(1) Carmechael-Smyth.

derrière la Zwalm, le maréchal de Saxe détacha un corps composé de deux brigades d'infanterie, trois régiments de cavalerie, vingt pièces d'artillerie, vingt pontons, avec l'ordre d'avancer jusqu'à Melle, de jeter un pont sur l'Escaut en cet endroit, et de se poster à cheval sur la rivière, afin de couper toute communication entre Gand et l'armée du duc de Cumberland.

Ce prince jugea convenable de renforcer la garnison de Gand à cause de la proximité de l'ennemi qui, pensait-il, allait assiéger Audenarde. De Grammont, où il se trouvait, le duc envoya, le 5 juillet, un corps de 4,000 hommes avec ordre de se rendre à Ninove et de là à Gand, le lendemain.

Il arriva que les troupes envoyées par le maréchal de Saxe et celles des alliés se trouvèrent en route le même jour. Il était à peu près six heures quand le détachement anglais atteignit Melle dans sa marche sur Gand. Les Français venaient d'y arriver, mais ils n'avaient pas encore rompu leurs rangs. L'infanterie n'avait pas encore formé les faisceaux et les cavaliers étaient à cheval. L'avant-garde des Anglais passa outre et alla se jeter dans Gand. Le reste de la colonne se rabattit sur la gauche, parmi les clôtures qui couvraient le terrain, afin de se soustraire à la cavalerie ennemie. La nuit mit fin à la confusion. Le détachement des alliés, presque exclusivement composé d'Anglais, eut 600 hommes tués ou blessés et perdit en outre 1,400 prisonniers, ainsi que ses bagages, ses munitions et quelques canons. On voit encore dans le jardin du pensionnat de Melle une haie derrière laquelle les Anglais s'étaient embusqués; on l'appelle la *haie historique*.

Guerre de la succession d'Autriche.

# BATAILLE DE ROCOUR.

(11 octobre 1746.)

**Liége.** ***Rocour,*** **village de 600 habitants, à 5 kilomètres de Liége, arrondissement administratif de Liége.**

Pendant le mois de septembre 1746, l'armée des alliés (composée de 91 bataillons et 201 escadrons, faisant 74,700 hommes, Autrichiens, Hollandais, Anglais, Hessois et Bavarois) s'était concentrée sur la rive droite de la Meuse, entre Visé et Maestricht. L'armée française comptait 168 bataillons et 274 escadrons, soit 110,000 hommes (1).

Vers cette époque, le maréchal de Saxe détacha le comte de Clermont, avec 59 bataillons et 56 escadrons, pour former le siége de Namur, et il prit position près de Tongres avec le reste de son armée. A cette nouvelle, le duc Charles de Lorraine, qui commandait les alliés, traversa la Meuse, le 14 septembre, près de Maestricht,

(1) D'après Kausler et Simonde de Sismondi.

avec ses troupes, et il assit son camp sur la rive gauche du fleuve.

Namur capitula le 19 septembre.

Les alliés changèrent l'emplacement de leur camp et le portèrent près de Houtain, de manière à avoir Macstricht à leur droite et Liége à leur gauche. Le maréchal de Saxe résolut de les attaquer pour les jeter au delà de la Meuse; à cet effet, il prit pour plan de tourner l'aile gauche des alliés, de la couper de Liége et de rompre ensuite leur centre.

Les Français, campés le 10 entre les villages de Hognoul, Wihogne, Bierset et Glons, partirent de leur camp le 11, vers huit heures du matin, après une nuit pluvieuse. Ils marchaient sur dix colonnes, dont six d'infanterie; chacune d'elles était précédée de cent travailleurs chargés d'ouvrir les routes; les réserves suivaient sur quatre colonnes; celles d'infanterie avaient de plus à leur tête dix pièces de canon et quatorze compagnies de grenadiers; toutes ces colonnes marchaient à la même hauteur. Elles arrivèrent, vers midi, en vue des ennemis dont le canon commença à gronder, et il ne discontinua plus jusqu'au moment de l'attaque qui ne put avoir lieu que vers deux heures. Les alliés occupaient la position suivante :

A l'aile droite, se trouvaient les Autrichiens avec 20 pièces de canon, un peu en arrière et à droite du village de Liers; ce canon battait la gauche de l'armée française; au centre, les Anglais, les Hanovriens et les Hessois avaient leur infanterie dans les villages de Voroux et de Rocour et sur les hauteurs avoisinantes. A l'aile gauche, les Hollandais, sous les ordres du prince de Waldeck, étaient protégés par une redoute, un redan

et du gros canon. Le village d'Ans était occupé par 2 bataillons bavarois et 4 bataillons hollandais; un détachement de cavalerie couvrait l'aile gauche; une batterie hollandaise de dix pièces était à la droite d'Ans; d'autres pièces se trouvaient le long de la ligne des alliés.

Quatre batteries françaises eurent bientôt démonté la batterie hollandaise postée près d'Ans, et leur feu prépara l'attaque de ce village qui fut emporté après une vive résistance.

Le prince de Waldeck retira alors son aile gauche derrière la route de Liége à Tongres pour l'appuyer à la citadelle de Liége; ce mouvement fut couvert par dix escadrons hollandais.

Pendant ce temps, le maréchal de Saxe, qui attendait les plus grands résultats de l'attaque de la droite des alliés, la favorisait en envoyant quatre brigades d'infanterie contre chacun des villages de Voroux et de Rocour qui fournissaient aux alliés des postes très-forts. Vers quatre heures commencèrent les attaques contre ces villages; repoussées plusieurs fois, elles réussirent vers huit heures du soir, après avoir coûté des pertes nombreuses aux deux partis.

La prise de ces deux villages obligea le prince de Waldeck de quitter son deuxième emplacement. Le duc de Lorraine avait pris position près de Vivegnis. La nuit favorisa la retraite des alliés, qui campa au delà de Liége, près de la Meuse.

Une partie de l'artillerie hollandaise, qui prit la direction de Visé, resta enfoncée dans le terrain trempé et tomba au pouvoir des vainqueurs.

L'armée française bivaqua sur le champ de bataille.

Les Français perdirent environ 3,000 hommes. Les alliés en eurent près de 4,500 mis hors de combat.

50 canons et 10 drapeaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

La bataille de Rocour n'eut aucun résultat. Le duc de Lorraine perdit seulement le terrain sur lequel elle s'était livrée et bientôt après les armées entrèrent en quartiers d'hiver.

Guerre de la succession d'Autriche.

# BATAILLE DE LAWFELD

(2 juillet 1747.)

LIMBOURG. *Lawfeld* ou *Laeffelt*, hameau dépendant de Vlytingen, village de 1,000 habitants, à 10 kilomètres de Tongres, arrondissement administratif de Tongres.

Le maréchal de Saxe se proposait d'assiéger Maestricht, mais il jugeait qu'avant de l'attaquer il fallait livrer une bataille. Les alliés, commandés par le duc de Cumberland, s'étaient établis derrière le Démer, en avant de Lawfeld, leur droite au village de Groote-Spauwen, leur centre à Vlytingen, leur gauche à Kessel.

Les Français, commandés par le maréchal de Saxe et sous les ordres de Louis XV, arrivèrent en vue de l'ennemi, le 1er juillet.

Ils se formèrent sur un terrain élevé à droite et à gauche du village de Herderen, et s'étendirent jusqu'au delà de Riempst. Ils prirent toutes leurs dispositions dans la nuit du 1er au 2 juillet. Au point du jour, une pluie d'orage vint rendre le terrain humide et glissant. Les Français reçurent l'ordre d'attaquer le centre gauche des alliés.

Le village de Lawfeld était la clef de position. Il était défendu par huit bataillons anglais et hanovriens, qui repoussèrent trois attaques successives. Le maréchal de Saxe manœuvra pour tourner cette position, et tandis qu'il attirait sur lui l'attention et les forces du duc de Cumberland, une quatrième attaque rendit les Français maîtres de Lawfeld. Des redoutes dominaient ce village. Le maréchal parvint à éteindre leurs feux. Le duc de Cumberland se décida alors à la retraite; elle s'effectua en bon ordre. Les Français ne cherchèrent pas à l'inquiéter. Les alliés allèrent camper près de Maestricht, sur la rive droite de la Meuse. Les Français passèrent la nuit sur le champ de bataille; puis ils se placèrent entre le Jaar et le Démer avec leur quartier-général à Hasselt. Un corps d'observation alla s'établir sur la montagne Saint-Pierre. Le comte de Lowendahl alla, le 4 juillet, investir Berg-op-Zoom, qui fut emporté d'assaut, le 16 septembre suivant.

La perte éprouvée à la bataille de Lawfeld est évaluée à 6,000 hommes, tués ou blessés, de part et d'autre.

Les alliés perdirent 29 canons et 9 drapeaux.

Révolution brabançonne.

# BATAILLE DE TURNHOUT.

(27 octobre 1789.)

ANVERS. *Turnhout*, ville de 14,500 habitants, chef-lieu d'arrondissement. En 1583 et 1597, les Espagnols s'emparèrent de cette ville.

Marie-Thérèse mourut en 1780. Elle eut pour successeur son fils Joseph II. Ce prince s'était laissé séduire par son siècle; il adorait la philosophie et il voulait de gré ou de force régénérer ses peuples.

Pour réaliser ses projets, il ne craignit pas de violer tous les priviléges des Belges. Ses décrets sur l'administration générale et sur la juridiction des tribunaux, froissant la Joyeuse entrée, charte fondamentale du Brabant, lui aliénèrent les membres des États; la juridiction spirituelle qu'il voulut enlever aux évêques souleva le clergé.

Bientôt la nation courut aux armes; des corps de patriotes ou volontaires s'organisèrent. Il s'était formé à Bréda, un comité de Belges émigrés, que tolérait le gouvernement hollandais. Ce comité put réunir 2,000 à

3,000 volontaires, dont le commandement fut confié au colonel Vander Mersch, vieil officier d'une valeur éprouvée. Il était né à Menin; il avait fait son apprentissage militaire au service de France; il s'était distingué ensuite dans les guerres de l'Autriche contre la Prusse, et avait gagné tous ses grades sur le champ de bataille. Vander Mersch entra dans la province d'Anvers à la tête de sa petite troupe. Le 25 octobre il marcha sur Turnhout, et le 26 il se dirigeait sur Diest, lorsqu'il apprit que le général Schroeder quittait Lierre et venait à sa rencontre avec un nombre double d'Autrichiens. Vander Mersch rentra dans Turnhout, dont les habitants le regardaient comme un libérateur. Il mit la ville en état de défense; il doubla les gardes et les patrouilles, fit barricader les avenues qu'il supposait devoir être attaquées, plaça des postes avancés, et attendit lui-même pendant toute la nuit, comme une sentinelle, l'arrivée de l'ennemi dont on lui annonçait l'approche. Au point du jour, il redoubla de surveillance, et après avoir placé un plus grand nombre d'hommes dans les rues par lesquelles il prévoyait que l'attaque commencerait, il réserva la principale force de son armée, un corps de 1,600 hommes, près de l'église. Les habitants de Turnhout se distinguèrent par leur activité : les rues furent dépavées; les meubles de toute espèce, jetés et amoncelés dans les rues, servirent de retranchements. La garde avancée des patriotes était dans un moulin à vent.

Le général Schroeder arrivait, le 27 octobre au matin, avec le 1er régiment de Bender, le 2e de Clairfayt, deux compagnies de grenadiers, deux escadrons de dragons d'Arberg, cinq canons et deux obusiers.

Le poste avancé du moulin fit feu sur les dragons d'Arberg. Le canon autrichien y répondit. Vander Mersch, qui était allé lui-même à la découverte dans la campagne, recueillit les débris de la petite troupe qui avait défendu le poste et se replia avec eux dans la ville, ne ripostant au feu de Schroeder qu'autant qu'il fallait pour l'attirer en ville. Les soldats de l'empereur s'avançaient en tournant et en coupant les abatis qui barraient le chemin; les patriotes combattaient en reculant, et leur feu, soutenu par celui qui sortait des fenêtres, devenait plus vif à mesure qu'ils cédaient en se retirant vers la place. Les Autrichiens se déterminèrent à s'élancer à la baïonnette; les patriotes reculèrent jusqu'au cimetière; ce fut alors que commença la bataille. L'acharnement devint terrible et l'on se disputa à l'arme blanche les canons sur les corps des artilleurs qui étaient tombés. Les Autrichiens, assaillis en front par les patriotes qui défendaient la place, et en flanc tant par ceux qui occupaient les maisons que par les pelotons qui s'étaient glissés dans les avenues qui aboutissaient à la rue de l'Hôpital, furent forcés, après cinq heures de combat, à se retirer, en abandonnant à la troupe victorieuse, trois canons et deux caissons avec les munitions. Ces pièces formèrent, pendant les premiers mois de la campagne, l'unique artillerie des patriotes.

Les Autrichiens avaient perdu un assez grand nombre de monde tant en tués et en blessés qu'en prisonniers et en déserteurs qui vinrent pour la plupart se ranger sans le drapeau patriotique.

Les patriotes perdirent 87 hommes, tués ou blessés, parmi lesquels 23 habitants de Turnhout.

Cette victoire fortifia l'espoir et le courage des pa-

triotes et augmenta l'embarras et le découragement des Autrichiens.

On lui dut l'embrasement de toute la Belgique.

Joseph II infligea un blâme au général Schroeder et le rappela en Allemagne.

# BATAILLE DE JEMMAPES.

(6 novembre 1792.)

HAINAUT. *Jemmapes*, village de 10,000 habitants, à 5 kilomètres de Mons.

La France avait déclaré la guerre à l'Autriche.

Les hostilités commencèrent dans la Belgique dès les premiers jours du règne de l'empereur François II. Le duc Albert de Saxe-Teschen, généralissime des forces impériales en Belgique, avait disséminé son armée en faibles cantonnements depuis Namur jusqu'à la mer.

Dumouriez, commandant en chef des armées républicaines, pénétra le 3 novembre en Belgique à la tête de 45,000 hommes; son avant-garde, commandée par Beurnonville, culbuta les avant-postes autrichiens stationnés près de Tournay, Mons et Frameries.

Le duc de Saxe-Teschen venait de concentrer une partie de ses forces (20,000 hommes) et s'était posté entre les villages de Jemmapes et de Cuesmes. Cette position, préparée de longue main pour servir de champ

de bataille était trop étendue pour si peu de monde (1). Les points accessibles étaient défendus par quatorze redoutes garnies de 50 bouches à feu, indépendamment de l'artillerie régimentaire étagée dans les intervalles. Des chasseurs tyroliens remplissaient les bois qui s'étendaient en dessous des hauteurs ; la cavalerie était placée en arrière, dans la trouée entre Cuesmes et Jemmapes, villages occupés par les troupes de Clerfayt.

Le 6, à huit heures du matin, Dumouriez fit attaquer cette formidable position. Beurnonville commandait la droite; il devait se diriger sur Cuesmes. Le duc de Chartres, qui commandait le centre, devait aborder Jemmapes de front. La gauche, sous les ordres du général Ferrand, devait se porter sur le flanc de ce dernier village et tourner la droite ennemie. Le général en chef se transporta au centre, et il attendit jusqu'à onze heures le résultat de ces différents mouvements.

Ferrand attaquait mollement. Beurnonville ne parvenait pas à éteindre le feu des redoutes. Dumouriez, contrarié de ne pas voir réussir l'attaque sur la droite des Impériaux, envoya pour la diriger son aide de camp, le général Thouvenot qui, par son intelligence et son sang-froid, fit changer la tournure des affaires (2). Le général en chef fit marcher le centre vers le bois de Flénu ; les bataillons se pressèrent, se croisèrent et finirent par s'entasser sous le feu des batteries ennemies.

Clerfayt, assailli par les forces de la gauche et du centre, résista héroïquement avec ses 7 à 8 mille hommes ; puis il se vit forcé de se retirer à la hâte pour

(1) Rocquancourt.
(2) Jomini.

ne pas être enveloppé, car Beurnonville venait le menacer à gauche.

Les Français demeurèrent maîtres du terrain. Les Autrichiens battirent en retraite sur Bruxelles ; ils avaient perdu 4,000 hommes, tués et blessés, et 1,500 prisonniers. Les vainqueurs comptaient aussi environ 4,000 morts.

Dumouriez s'arrêta cinq jours à Mons, qui, le 7 novembre, lui avait ouvert ses portes; il y trouva 237 pièces d'artillerie, une grande quantité de munitions et des subsistances pour l'armée. En brusquant ses premières marches, dit Jomini, dès le lendemain de la bataille, il eût achevé la destruction de l'armée impériale déjà si maltraitée. Celle-ci effectua sa retraite en bon ordre.

Le 12, l'armée républicaine se remit en marche, et le 14 ils entrèrent à Bruxelles.

La victoire de Jemmapes valut aux Français la conquête de la Belgique, que leur fit perdre la défaite de Neerwinden, le 18 mars 1793 ; la bataille de Fleurus la leur rendit le 26 juin 1794.

Guerres de la République française contre l'Autriche.

# BATAILLE DE NEERWINDEN.

(18 mars 1793.)

NEERWINDEN. Le 29 juin 1693, il s'y livra une bataille gagnée par le maréchal de Luxembourg sur les alliés commandés par le roi d'Angleterre Guillaume III. Les positions des Français et des Autrichiens, en 1793, sont inverses par rapport à celles que les deux armées belligérantes ont occupées en 1693.

Dumouriez, commandant l'armée française forte de 45,000 hommes, avait pris position, le 17 mars, en partie sur les hauteurs de Goidtsenhoven, la droite vers Heylissem, la gauche vers Orsmael, entre les deux Geete, et l'autre partie sur la rive gauche de la grande Geete vers Oplinter.

Le prince de Cobourg, à la tête de 39,000 Autrichiens, porta son armée derrière la petite Geete; la droite, commandée par l'archiduc Charles, était couverte par une division de cavalerie près de Dormael; la gauche, sous les ordres de Clerfayt, formait réserve en avant de Landen. Ces troupes occupaient un front d'une étendue de deux lieues.

Le but de Dumouriez était de faire une conversion à

gauche, ayant le poste fortifié de Léau pour pivot, de porter la droite de son armée à Saint-Trond, de forcer l'ennemi à la retraite sur Tongres et de le rejeter au delà de la Meuse (1).

Le 18 mars, dès 9 heures du matin, l'artillerie française éloigna les Impériaux de la petite Geete et les Français s'avancèrent en huit colonnes, trois (général Valence) pour attaquer la gauche de l'ennemi, deux (duc de Chartres) pour l'attaque du centre, et trois (général Miranda) pour attaquer sa droite. Les trois premières colonnes débouchèrent par le pont de Neerheylissem. La première vint dans la plaine, entre Landen et Overwinden, pour déborder la gauche des Autrichiens; la deuxième, soutenue par de la cavalerie, allait occuper la tombe de Middelwinden et canonner le village d'Overwinden, où se postaient les Autrichiens. La troisième allait assaillir Neerwinden par la droite.

La quatrième colonne, passant par le pont d'Esemael, et la cinquième, celui de Heylissem, devaient attaquer Neerwinden et se conformer ensuite au mouvement de la droite.

La sixième, traversant Overhespen, se dirigeait sur Neerlanden.

La septième, passant la Geete à Orsmael, devait tourner la droite des Autrichiens, et la huitième, passant à Bingen, devait enlever Léau et occuper ce village.

La colonne de l'extrême droite traversa Racourt, se porta dans la plaine, mais au lieu de s'y étendre comme elle en avait reçu l'ordre, elle commit la faute de se replier sur Overwinden, pour y chercher l'ennemi ; en se

(1) Jomini, *Histoire des guerres de la révolution.*

rabattant à gauche, elle gêna la marche de la deuxième colonne et retarda la prise de Middelwinden et d'Overwinden.

Les colonnes dirigées contre Neerwinden pénétrèrent en même temps dans ce village, qui fut repris par l'infanterie autrichienne; mais bientôt le duc de Chartres en fut de nouveau le maître (il commandait la 4e et le 5e colonne).

L'armée française touchait à son but, lorsque le prince de Cobourg donna l'ordre de reprendre les positions abandonnées. Le général Clerfayt, profitant de ce que la première colonne n'avait pas persisté à le déborder, de ce que la deuxième ne s'était pas établie sur la tombe de Middelwinden, de ce que la troisième et les deux composant le centre s'étaient accumulées confusément dans Neerwinden, traversait la plaine de Landen, reprenait Racourt, Middelwinden, Overwinden et Neerwinden. Dans ce moment, les Français étaient dans une position désastreuse. Expulsés de tous les points qu'ils avaient occupés, rejetés sur le penchant des hauteurs, débordés par leur droite, foudroyés sur leur front par une artillerie supérieure, menacés par deux corps de cavalerie et ayant une rivière à dos, ils pouvaient être détruits, et ils l'auraient été certainement, si l'ennemi, ne portant la plus grande partie de ses forces sur leur gauche, eût poussé plus vivement leur centre et leur droite (1). Dumouriez, accourant alors sur le point menacé, rallie ses colonnes, fait reprendre la tombe et se porte lui-même sur Neerwinden, qui avait déjà été pris deux fois par les Français et repris deux

(1) Thiers, *Histoire de la révolution française.*

fois aussi par les Impériaux. Dumouriez y rentre pour la troisième fois après un horrible carnage. Le malheureux village était encombré d'hommes et de chevaux, et dans la confusion de l'attaque les Français s'y étaient accumulés et débandés. Dumouriez, sentant le danger, abandonne ce champ embarrassé de débris humains et recompose ses colonnes à quelque distance du village ; là il s'entoure d'artillerie et se dispose à se maintenir sur le champ de bataille. Dans ce moment, deux colonnes de cavalerie fondent sur lui ; l'une, les cuirassiers de Zeschwitz entre Middelwinden et Neerwinden ; l'autre, les cuirassiers de Nassau, près d'Overwinden. Le général Valence, jugeant l'importance de ce mouvement, chargea sur la première attaque, à la tête de la cavalerie française ; le choc fut rude ; le général, couvert de blessures, fut obligé de se faire transporter à Tirlemont. La cavalerie impériale fut repoussée. Les cuirassiers de Nassau se jettent sur l'infanterie de la 4^me^ colonne. Le général Thouvenot les reçut avec calme ; il fit faire rapidement un changement de front en arrière à quelques bataillons du centre de sa ligne ; les cuirassiers se précipitèrent dans cette ouverture et y furent accueillis par la mitraille et par la mousqueterie des deux faces presque à bout portant ; ils y furent détruits en grande partie en un instant (1).

La bataille cessa alors à droite et au centre. Les Français, maîtres du terrain, s'y établirent, attendant le lendemain pour achever leur mouvement de conversion.

A gauche, les affaires étaient dans une situation moins favorable. Les troupes de Miranda, attaquées par

(1) Général Lelouterel. *Conférences sur l'emploi des manœuvres de l'infanterie.*

des forces supérieures que dirigeait l'archiduc Charles, avaient fui jusqu'à Tirlemont. Le général Champmorin, commandant de la 8e colonne, s'était maintenu à Léau jusqu'à la retraite de Miranda, puis il avait abandonné ce poste et avait gagné Oplinter en repassant la Geete. L'armée française était donc établie partie en arrière de cette rivière et partie en avant.

Dumouriez n'avait reçu aucun avis de ce qui se passait à sa gauche ; vers deux heures de l'après-midi, il avait remarqué que le feu, jusqu'alors très-vif de ce côté, avait cessé ; il croyait à un succès et se voyait maître de tout le champ de bataille. La nuit approchait ; les feux des bivacs s'allumaient à l'aile droite et au centre ; Miranda n'avait encore envoyé aucun officier auprès du général en chef pour lui apprendre ce qui s'était passé. Des colonnes ennemies traversaient la place et allaient renforcer leur droite. Bientôt Dumouriez conçoit des doutes, des inquiétudes. Il part avec le général Thouvenot, son chef d'état-major, pour voir tout par lui-même. A dix heures, ils arrivent au village de Laer ; ils le trouvent abandonné ; ils courent jusqu'au pont d'Orsmael qu'aucune troupe ne garde, et, vers minuit, ils sont à un quart de lieue de Tirlemont, où trois ou quatre bataillons, bordant le chemin sans aucun ordre, leur annoncent la retraite de la gauche. A Tirlemont, Dumouriez retrouve Miranda que le général Valence, malgré ses blessures, engageait vainement à se porter en avant (1). Le général en chef ordonne alors d'exécuter la retraite.

Il se hâte de faire prévenir sa droite et son centre ; prenant lui-même le commandement des troupes de

(1) Thiers, *Histoire de la révolution française.*

Miranda, il veut les conduire sur les positions qu'elles occupaient au commencement de la bataille. Il ne parvient qu'avec peine à les mener en avant, car ces soldats sont découragés; ils se sont battus en enthousiasme, mais ce sont presque tous des volontaires nationaux, et ils ne sont pas encore habitués à cette obéissance passive, immédiate, caractère distinctif des armées permanentes.

Cependant le duc de Chartres opérait sa retraite avec ordre; il se retirait froidement en présence de l'ennemi; ses colonnes traversaient la Geete sur trois points sans être entamées. Dumouriez se replia alors avec les troupes de l'aile gauche. Le 19, l'armée se trouvait, comme le 17, entre Haekendover et Goidtscnhoven; elle avait perdu plus de 4,000 hommes et comptait plus de 10,000 déserteurs.

Après la bataille de Neerwinden, la Belgique fut enlevée aux Français en moins de temps qu'ils n'en avaient mis pour en faire la conquête, et l'archiduc Charles, frère de l'empereur d'Autriche, fut nommé gouverneur et capitaine général des Pays-Bas.

# BATAILLE DE FLEURUS.

(26 juin 1794.)

**Hainaut.** ***Fleurus.*** **La bataille du 26 juin 1794 prit le nom de Fleurus, bien que ce village n'y jouât qu'un rôle très-secondaire. Ce fut en souvenir de la victoire que le maréchal de Luxembourg y avait remportée le 1er juillet 1690.**

Le général Jourdan prit le commandement de l'armée française de Sambre-et-Meuse, forte de 75,000 hommes. Le 12 juin 1794, il passa la Sambre et mit le siége devant Charleroi, qui se rendit le 25. Le prince de Cobourg arrivait avec une armée de 70,000 Autrichiens et Hollandais au moment où elle venait de capituler.

Jourdan, ne connaissant pas la force numérique de ses ennemis, jugea prudent de les attendre et ne crut pas pouvoir choisir un meilleur champ de bataille que celui qu'il occupait. Son armée, sauf une réserve de 12,000 hommes d'infanterie et 2,000 de cavalerie, placée au centre, était disséminée sur une vaste demi-circonférence de plus d'une lieue et demie de rayon, appuyant ses extrémités à la Sambre, la gauche à Fontaine-l'Évêque, la droite à Lambusart en s'étendant autour

de Charleroi. Cette position demi-circulaire est généralement la seule qu'on puisse prendre à la suite d'un passage de rivière en présence de l'ennemi (1).

Les Autrichiens commirent la faute d'attaquer la ligne française sur plusieurs points à la fois, au lieu de concentrer tous leurs efforts sur un seul. Le prince de Cobourg avait formé de son armée neuf colonnes : les trois premières, 24 bataillons et 32 escadrons, commandées par le prince d'Orange et le général Latour, furent dirigées sur Fontaine-l'Évêque et les bois de Monceaux.

La quatrième, 14 bataillons et 16 escadrons, commandée par le général Quasdanowich, marcha contre Gosselies.

La cinquième, sous les ordres du prince de Kaunitz, et la sixième, commandée par le prince Charles, se dirigèrent sur Fleurus. Les trois dernières, sous les ordres du général Beaulieu, devaient marcher sur Lambusart.

L'action s'engagea le 26, à la pointe du jour, et la bataille dégénéra en autant de combats différents qu'il y avait de colonnes d'attaque, lesquelles se battaient dans des directions divergentes et sans aucune liaison entre elles, tandis que les Français pouvaient se porter un mutuel secours en parcourant rapidement l'intérieur du cercle dont toutes les parties se protégeaient.

La première colonne, conduite par le prince d'Orange, s'empare de Fontaine-l'Evêque, puis elle doit abandonner ce village.

Latour se rend maître des bois de Monceaux. Jour-

(1) Rocquancourt.

dan le fait attaquer par le général Kléber, dont les fortes batteries et une partie des troupes le prennent en front pendant que le reste tourne par sa gauche et le force à la retraite.

Au centre, le prince de Kaunitz avait remporté des succès marqués, lorsque Jourdan accourt lui-même avec six escadrons et six bataillons, rétablit le combat et parvient à se maintenir entre Heppignies et Waugenies.

A la droite, les Français, d'abord repoussés, reprirent l'avantage dès que la réserve commandée par le général Hatry arriva à leur secours.

Le village de Lambusart fut disputé avec opiniâtreté; les obus l'incendièrent; il resta enfin au pouvoir des républicains.

Sur ces entrefaites, le prince de Cobourg, qui livrait bataille pour sauver Charleroi, apprenant que la ville était déjà au pouvoir des Français, ordonna la retraite. Elle s'exécuta en bon ordre par les deux ailes; les Autrichiens se retirèrent d'abord sur Nivelles; l'aile droite vint ensuite à Rœulx, le centre à Mont-Saint-Jean, et la gauche à Genappe et Gembloux.

Les Français bivaquèrent sur le champ de bataille.

La perte fut à peu près égale; on peut l'estimer de chaque côté à 4 ou 5 mille hommes hors de combat (1). A cette bataille, on fit usage des aérostats (2).

(1) Jomini.

(2) L'invention récente des ballons ayant paru un excellent moyen de reconnaître l'ennemi, de juger de sa force, de sa position, de ses manœuvres, deux compagnies d'aérostatiers furent créées. Le ballon, stationné au-dessus du village de Jumet et duquel descendaient sans cesse des billets, n'aurait pas peu contribué, dit *Rocquancourt*, à bien éclairer le général français sur l'intention et les mouvements de ses adversaires.

La victoire de Fleurus rendit les Français maîtres de la Belgique (1). Les Autrichiens passèrent la Meuse le 27 juillet, et de ce jour date la fin de la domination autrichienne dans nos provinces.

(1) La bataille de Flenrus offre un exemple en grand d'une ligne convexe qui a triomphé ; mais cela tint, dit le général *Letouterel*, à ce que la ligne concave de l'ennemi avait dix lieues d'étendue et que ses 80,000 hommes étaient disséminés sur cette ligne de manière à ne pouvoir se porter promptement secours en cas de besoin ; tandis que la ligne convexe des Français était beaucoup plus courte et que toutes ses parties se protégeaient. Les coalisés commirent, en outre, la faute d'attaquer tous les points à la fois.

Guerre de la France contre l'Europe coalisée.

# BATAILLE DE LIGNY,

ET

# BATAILLE DES QUATRE-BRAS.

(16 juin 1815.)

Le 26 février 1815, Napoléon avait quitté l'île d'Elbe; il traversa la France avec quelques-uns de ses compagnons d'armes; les masses, se joignant à l'armée qui acclamait son ancien général, lui frayèrent la voie jusqu'aux Tuileries. Louis XVIII se rendit à Gand.

La reprise des hostilités entre la France et l'Europe était imminente. Toutes les puissances se préparèrent à la guerre, et la Belgique fut immédiatement mise en état de défense. Avant l'arrivée de Napoléon à Paris, le 20 mars, plus de dix mille hommes travaillaient déjà aux remparts de nos forteresses, sous la direction des ingénieurs anglais et néerlandais, et on fit venir sans délai, d'Angleterre, des bouches à feu et des munitions (1).

(1) Carmechael-Smyth.

L'armée anglaise reçut des renforts considérables ; elle établit ses cantonnements ainsi que les troupes hollando-belges, brunswickoises, hanovriennes et de Nassau, en avant de Bruxelles sur les diverses routes venant de France. Le duc de Wellington, arrivé de Vienne à Bruxelles, le 5 avril, prit le commandement de cette armée, forte de 104,000 hommes. Son quartier-général était à Bruxelles.

120,000 Prussiens, divisés en 4 corps, sous les ordres du feld-maréchal prince Blücher, surveillaient notre frontière méridionale.

A droite, leurs avant-postes joignaient à Binche ceux des Anglais et ils s'étendaient à gauche jusqu'à Rochefort, observant les débouchés de Givet.

25,000 Allemands des petits États du nord de la Confédération germanique occupaient le grand-duché de Luxembourg sous les ordres du lieutenant-général Kleist.

En deux mois, du 1er avril au 1er juin, Napoléon avait porté l'effectif de l'armée française de 2 à 4 cent mille hommes, et il avait fait restaurer les places fortes du nord de la France. Afin de ne pas laisser les Anglo-Prussiens s'affermir en Belgique, il se proposa de les attaquer promptement.

Le 15 juin, les Français traversèrent la Sambre sur trois points : Marchiennes, Charleroi et Châtelet. Les Prussiens du 1er corps (26,000 hommes commandés par Zieten) se replièrent en bon ordre sur leur point de concentration en arrière de Fleurus, s'appuyant à Saint-Amand et à Sombreffe ; Blücher venait de se porter sur le même point avec le 2e et le 3e corps (Pirch Ier et Thielmann).

La force totale des trois corps prussiens s'élevait à 87,000 hommes dont 8,500 de cavalerie et 224 bouches à feu.

Ils avaient en face d'eux 68,000 hommes dont 13,000 de cavalerie et 210 bouches à feu, que devait renforcer le corps de Lobau, arrivant avec 10,500 hommes et 32 bouches à feu (1).

Le 16, à huit heures du matin, l'armée française se mit en marche sur deux colonnes. La ligne de bataille prise par Blücher était sur la direction de Sombreffe à Gosselies; la position était couverte par le ruisseau de Ligny et par des villages entourés d'arbres, de haies et de clôtures maçonnées : Saint-Amand, Fleurus, Ligny.

Le combat fut opiniâtre; la victoire demeura aux Français, qui perdirent environ 11,000 hommes; les Prussiens en perdirent 18,000, sans compter bon nombre de fuyards qui, pendant la nuit, se dirigèrent vers Liége (2).

Le même jour, le maréchal Ney, qui avait reçu l'ordre de marcher sur les Quatre-Bras avec 20,000 hommes et 38 bouches à feu, y trouvait en position, sous les ordres de Wellington, les Anglo-Néerlandais au nombre de 30,000 hommes environ, dont 1,800 de cavalerie et 48 bouches à feu ; les Français attaquèrent avec leur vigueur accoutumée, mais ils ne purent réussir à déloger leurs ennemis, qui soutinrent leurs attaques avec un courage inébranlable. Ney dut se résigner à ordonner la retraite ; il avait eu plus de 4,000 hommes hors de combat. Wellington en avait perdu près de 5,000.

(1) Charras.
(2) Charras.

Par suite de la défense des Quatre-Bras, les divers corps de l'armée anglo-néerlandaise eurent le temps d'arriver successivement de leurs cantonnements pour se concentrer plus en arrière, dans une position reconnue par le duc de Wellington.

---

Guerre des Puissances alliées contre la France.

---

# BATAILLE DE WATERLOO.

(1er juin 1815.)

---

BRABANT. *Waterloo*, village de 3,300 habitants, à 16 kil. de Bruxelles, sur la chaussée de Bruxelles à Namur.

Le 17 juin, dès le matin, l'armée anglo-néerlandaise ayant bivaqué en arrière du champ de bataille des Quatre-Bras, le duc de Wellington déploya les forces qu'il avait réunies, afin d'engager l'ennemi à une nouvelle bataille; mais, ne lui voyant faire aucune disposition d'attaque, ce fut à midi, dans le dessein de coopérer avec l'armée prussienne, qu'il ordonna la retraite par Genappe, qui s'effectua dans l'ordre le plus admirable. Néanmoins son arrière-garde fut serrée de près et souvent harcelée par la cavalerie française, qui fut vaillamment contenue et repoussée par les gardes royaux et les gardes du corps anglais. — Vers les 4 heures environ, l'armée arriva dans la plaine en avant de Waterloo, village à demi enclavé dans la forêt de Soignes, où le feld-maréchal anglais établit son quartier-général. Les di-

visions et brigades qui n'avaient pas encore été engagées eurent le temps de rejoindre.

L'armée française, commandée par Napoléon en personne, suivait ce mouvement, mais un temps affreux empêchait toute tentative sérieuse; le soir, la pluie tombait par torrents. Cependant quelque artillerie légère s'avança jusqu'à la Belle-Alliance; mais après une canonnade de peu de durée, l'armée bivaqua, partie en arrière de Genappe, partie sur les hauteurs entre Plancenoit et la ferme de Mon-Plaisir. Le quartier-général fut établi au Caillou, hameau de la maison du roi.

Le duc de Wellington avait pris position en avant du hameau de Mont-Saint-Jean. Le capitaine VANDE VELDE, dans son *Manuel de reconnaissances* (ouvrage dont le *Spectateur militaire français* a fait un éloge aussi brillant que mérité), l'a décrite de la manière suivante : « On dit généralement qu'une position est bonne quand elle a ses deux ailes appuyées, son front libre et précédé de deux ou trois postes militaires, et que le terrain s'incline en pente douce vers l'ennemi, de manière à découvrir tous ses mouvements. Citons un exemple, dit-il (page 84): prenons la position de Mont-Saint-Jean, qui, bien qu'elle satisfasse à toutes les conditions que nous venons d'énoncer, a été fortement blâmée par beaucoup d'écrivains militaires parce qu'elle était adossée à un défilé, à une forêt. Wellington avait sa droite appuyée à Braine-l'Alleud, sa gauche au bois d'Ohain ; son centre au point d'intersection des routes de Nivelles et de Charleroi; derrière sa droite, la chaussée des deux Braines; derrière son centre, celle de Waterloo; derrière sa gauche, celle de La Hulpe, et les trois chaussées convergeaient vers sa base, Anvers. Il avait, en outre, sur ses

derrières une infinité de chemins se dirigeant à travers la forêt vers Bruxelles. En cas de retraite, ces chemins auraient été fort utiles pour l'écoulement de son infanterie et même pour faciliter les mouvements rétrogrades de son artillerie et de sa cavalerie. Son front était libre et précédé de trois postes bien situés, le château de Goumont précédait sa droite; la Haye-Sainte, son centre; la ferme de Papelotte, sa gauche; ces trois postes étaient échelonnés de manière à effacer la gauche de sa ligne de bataille, la clef de la position. Sur son front, le terrain s'inclinait en pente douce vers l'ennemi, et de la crête militaire on découvrait tous ses mouvements; à 600 mètres en avant, un vallon d'environ 20 mètres de profondeur, qui prenait naissance à hauteur du château de Goumont et s'étendait le long de son front, le séparait de son ennemi qui avait pris position sur le versant opposé à 1200 mètres des lignes anglaises. »

L'armée anglo-néerlandaise fut formée le 18 en trois corps: la droite, sous le général anglais lord Hill, comptait 16,728 hommes; le centre, sous le prince royal des Pays-Bas, 30,232; la gauche, sous le général anglais Picton, 23,383; total, 84 bataillons, 97 escadrons, 25 batteries (70,343 hommes) (1).

Napoléon était en position avec le premier et le second corps d'armée (d'Erlon et Reille); deux divisions du 6e corps (Lobau); deux divisions de la vieille garde (Friant, Morand); une de la jeune garde (Duhesme); en tout 103 bataillons, 122 escadrons, 240 bouches à feu (68,012 hommes) (2).

Le 18 juin, à huit heures du matin, des officiers

(1) Van Löben-Sels (*Histoire de la campagne de* 1815).
(2) Rocquancourt (*Cours d'art militaire*).

français qui avaient parcouru le terrain annoncèrent que l'artillerie pourrait manœuvrer, quoique avec des difficultés qui, dans une heure, seraient bien diminuées (1).

Napoléon monta à cheval, se porta sur les hauteurs de la Belle-Alliance et reconnut la ligne ennemie, qu'il avait déjà observée. Le lieutenant général Haxo fut chargé de s'en approcher de plus près, et il vint rendre compte qu'il ne s'y trouvait pas de trace de fortification. L'armée se mit en marche sur onze colonnes, 4 pour former la 1re ligne; 4, la 2e; 3, la 3e.

Les 4 colonnes de la 1re ligne étaient : celle de gauche, formée par la cavalerie du 2e corps (Reille); la 2e, par les 3 divisions d'infanterie de ce corps; la 3e, par les 4 divisions d'infanterie du 1er corps (d'Erlon); la 4e, par la cavalerie du même corps.

Les 4 colonnes de la 2e ligne étaient : celle de gauche, formée par les cuirassiers de Kellermann ; la 2e, par les 2 divisions d'infanterie du 6e corps (Lobau); la 3e, par les 2 divisions de cavalerie légère Domont et Subervic, détachées depuis la veille, des corps de Van Damme et de Pajol ; la 4e, par les cuirassiers de Milhaud.

Les 3 colonnes de la 3e ligne étaient : celle de gauche, formée par la division de grenadiers à cheval et dragons de la garde sous Guyot ; la 2e par les 3 divisions d'infanterie de la vieille et jeune garde sous Friant, Morand et Duhesme; la 3e, par les chasseurs à cheval et lanciers de la garde, sous Lefebvre-Desnouettes.

L'artillerie marchait sur le flanc des colonnes; les parcs et les ambulances étaient à la queue.

(1) Charras (*Histoire de la Campagne de* 1815).

A neuf heures, les têtes des 4 colonnes formant la 1re ligne arrivèrent où elles devaient se déployer. En même temps, on aperçut, plus ou moins loin, les 7 autres colonnes qui débouchaient des hauteurs; elles étaient en marche; les trompettes et les tambours sonnaient et battaient; la musique faisait retentir les airs qui retraçaient aux soldats le souvenir de cent victoires (1).

Les onze colonnes se déployèrent avec ordre et précision.

La première ligne comprenait: 1° la cavalerie légère du corps Reille (général Piré), formée en trois lignes en travers de la chaussée de Nivelles, à hauteur du château de Goumont et ayant des grand'gardes vers Braine-l'Alleud; 2° les trois divisions d'infanterie du même corps (Jérôme Bonaparte, Foy, Bachelu), occupant tout l'espace compris entre les deux routes; 3° les quatre divisions du premier corps (Marcognet, Durutte) depuis la Belle-Alliance jusque vis-à-vis les fermes de Papelotte et de la Haye occupées par l'ennemi; 4° la cavalerie légère de ce corps (Jacquinot), observant la Haye, Smohain, Frichermont et détachant les postes contre les flanqueurs ennemis. Chaque division d'infanterie était sur deux lignes, à trente toises l'une de l'autre; les batteries garnissaient le front en avant des intervalles des brigades.

La seconde ligne était formée 1° des deux divisions de grosse cavalerie du comte de Valmy, établies sur deux lignes à distance d'escadron l'une de l'autre, entre les

(1) Tout ce qui suit est tiré du Cours d'art militaire de Rocquancourt.

deux chaussées et à deux cents mètres de l'infanterie du 2e corps; 2° les deux divisions d'infanterie du 6e corps; elles formaient deux colonnes jumelles à gauche de la route de Charleroi, restée libre pour les mouvements de l'artillerie; 3° les divisions de cavalerie légère des généraux Domont et Subervic, en colonnes serrées par escadrons, à droite de la route de Charleroi, à la hauteur et en regard du 6e corps; 4° le corps de cuirassiers du général Milhaud sur deux lignes à distance d'escadron, l'un de l'autre et à 200 mètres de l'infanterie du 1er corps. Les batteries à pied et à cheval étaient dans les intervalles et sur les flancs.

La troisième ligne ou réserve se composait des troupes de la garde, savoir : 1° de la grosse cavalerie (grenadiers et dragons); 2° l'infanterie formée sur six lignes de 4 bataillons chacune, à distance de 20 mètres l'une de l'autre, à cheval sur la route de Charleroi, et un peu en avant de la ferme de Rossomme; 3° la cavalerie légère (chasseurs et lanciers) déployée sur deux lignes, à 200 mètres en arrière du général Milhaud.

Napoléon, après avoir parcouru les rangs, vint se placer à la tête de sa garde sur les hauteurs de la ferme de Rossomme, où il mit pied à terre. De là il découvrait les deux armées et sa vue s'étendait fort loin à droite et à gauche du champ de bataille. Dans le dessein formé d'attaquer l'aile gauche de l'armée anglo-hollandaise, la Haye-Sainte devenait naturellement le point décisif et le but des plus grands efforts. L'attaque en fut confiée aux 3e et 4e divisions du premier corps sous les ordres du maréchal Ney. Pendant qu'elle aurait lieu, les deux autres divisions du même corps (Durutte et Marcognet) se porteraient sur les fermes de Papelotte

et de la Haye, afin d'élargir la trouée jusqu'à la naissance du ravin. Cette grande attaque, à laquelle prendrait part la cavalerie placée en arrière et sur la droite de l'infanterie, devait être soutenue par le 6e corps, et au besoin par toute la garde, infanterie, cavalerie et artillerie.

Tandis que tout se préparait pour ce grand mouvement, l'action engagée à la gauche par la division Jérôme Bonaparte devenait de plus en plus vive; deux fois cette division avait enlevé le bois de Goumont et deux fois les gardes anglaises l'en avaient repoussée. L'ennemi, de ce côté, avait démasqué une artillerie formidable. Le général Foy, dont la division soutenait celle de Jérôme, avait eu l'épaule traversée par une balle. Toutefois, après deux heures d'un combat acharné, les troupes anglaises, cédant à la constante impétuosité de leurs adversaires, s'étaient repliées dans le château et derrière le verger. Là, les Français avaient été arrêtés par le feu qui partait d'un mur crénelé (masqué par une haie) et tous leurs efforts avaient été impuissants pour emporter le château; maîtres un instant de la cour, dont ils avaient forcé la porte, ils en avaient été repoussés à la baïonnette. L'ennemi, pour le dire dès ce moment, conserva ce poste toute la journée, bien que le château fût entouré de trois côtés et devînt la proie des flammes.

Cependant le maréchal Ney avait envoyé pour prévenir qu'il n'attendait plus que le signal pour commencer l'attaque du centre. Napoléon, au moment de le donner, aperçoit une colonne dans la direction de Saint-Lambert. On pense d'abord qu'elle ne saurait être qu'un détachement du maréchal Grouchy; mais bientôt une lettre interceptée et le rapport d'un hussard

prussien amené prisonnier, ont dissipé cette illusion. Les troupes qu'on aperçoit sont l'avant-garde du corps de Bulow, qui n'a pas donné à la bataille de Ligny. La direction de ces troupes n'est pas moins inquiétante que leur force numérique; elles menacent les flancs et les derrières de l'armée française; il n'y a pas un instant à perdre pour contenir ce nouvel ennemi; et d'abord l'empereur détache à sa rencontre les divisions de cavalerie des généraux Domont et Subervic, et bientôt après le 6e corps tout entier. Aucune canonnade, aucun avis n'indiquent l'arrivée du maréchal Grouchy. Le major général duc de Dalmatie lui expédie en toute hâte, avec le rapport du hussard prussien, l'ordre de marcher sur Saint-Lambert et de prendre à dos le corps de Bulow; mais déjà les éclaireurs du général Domont se trouvaient repoussés par la colonne prussienne. A midi, les tirailleurs étaient engagés sur toute la ligne, mais l'action n'avait réellement lieu qu'à la gauche, dans le bois et autour du château de Goumont. Du côté opposé, les troupes de Bulow n'avançaient qu'avec circonspection et paraissaient attendre leur artillerie. Le corps de Lobau se portait à leur rencontre avec le 6e corps et la cavalerie légère des généraux Domont et Subervic, formant ensemble environ 12,000 hommes; c'était trop peu pour en arrêter 30,000, mais on comptait sur l'arrivée de Grouchy.

A une heure environ, l'empereur donne le signal de la grande attaque, et 80 bouches à feu sont aussitôt dirigées contre la Haye-Sainte et la gauche ennemie. Le comte d'Erlon s'avance sous la protection de ce feu terrible (1), à la tête de fortes colonnes composées des

(1) Ces deux divisions étaient formées en trois colonnes, de 12 ba-

2e et 3e divisions de son corps et parvient à couronner la hauteur; l'ennemi ne paraissait faire aucun mouvement pour renforcer le point menacé. La colonne française, après un premier succès, est arrêtée de front et prise en flanc par une attaque à la baïonnette. Une brigade de dragons (William Ponsonby) profite de ce moment, entame une charge à fond, rompt la colonne assaillante et lui enlève deux aigles et un canon. L'empereur, témoin de cet échec, fait avancer les cuirassiers du général Milhaud et leur ordonne de charger la cavalerie anglaise. Elle est bientôt culbutée et dispersée avec une perte considérable, les canons sont repris et les troupes du comte d'Erlon dégagées et ralliées.

Pendant que les 2e et 3e divisions du premier corps combattaient ainsi avec des chances diverses, la 4e, formant une colonne séparée, attaquait avec impétuosité la Haye-Sainte. Dans cette lutte, longtemps infructueuse, l'infanterie française éprouva de grandes pertes; mais, soutenue par les cuirassiers du comte de Valmy, elle parvint, après des charges prolongées pendant trois heures, à s'emparer enfin de la Haye-Sainte.

Il était quatre heures; le désordre commençait à s'introduire dans le centre de l'armée anglo-hollandaise; les bagages, les charrois, les blessés, voyant les Français s'approcher du mont Saint-Jean et du principal

taillons chacune, déployés et serrés en masse, les uns derrière les autres; ce qui donne 48 rangs de profondeur y compris les serre-files. Ces colonnes ayant été prises en flanc par l'infanterie anglaise et mitraillées de front, furent ébranlées et leur déroute achevée par la cavalerie de Ponsonby. Si le commandant de ce corps d'armée avait été chargé de prendre les dispositions pour faire tuer le plus de monde possible, il n'aurait jamais mieux réussi. (Général LELOUTEREL, (*Conférences sur les manœuvres de l'infanterie.*)

débouché de la forêt de Soignes, accouraient en foule pour opérer leur retraite; beaucoup de fuyards se précipitaient sur Bruxelles où déjà l'alarme était répandue. On commençait à se flatter que la victoire ne tarderait pas à être décidée, mais le corps de Bulow opérait sa puissante diversion (1).

La canonnade était engagée entre ce général et le comte de Lobau : les troupes prussiennes, précédées de nombreux tirailleurs, s'avançaient en échelons le centre en avant, dans la direction de Plancenoit, à peu près perpendiculairement à la ligne française. L'échelon du centre avait débouché 30 bouches à feu auxquelles le 6e corps en opposait pareil nombre. Après une canonnade prolongée, le comte de Lobau, s'apercevant que cet échelon n'était pas soutenu, marche à lui, l'enfonce et le refoule à quelque distance. Les deux autres échelons, que les mauvais chemins avaient retardés, rallient le premier, et sans essayer de charger cherchent à tourner la ligne française, en marchant par la gauche. Le comte de Lobau, débordé, exécute sa retraite en échiquier. Alors l'ennemi accélère son feu et démasque de nouvelles batteries : les boulets tombent bientôt en avant et en arrière de la Belle-Alliance où se trouve Napoléon avec sa garde. La ligne d'opération de l'armée était compromise et déjà la mitraille labourait la chaussée de Charleroi.

L'empereur ordonne au général Duhesme de se porter sur Plancenoit avec toute la jeune garde (deux divisions)

(1) Quelques détachements prussiens eurent un engagement funeste près de Smohain. Ne connaissant pas l'uniforme des troupes de Nassau et les croyant troupes françaises, les Prussiens ouvrirent par méprise leur feu contre elles.

et 24 bouches à feu. L'ennemi est arrêté sans pourtant cesser de prolonger sa ligne par sa gauche; il dépasse Plancenoit et déborde de plus en plus l'armée française.

Il fallait à tout prix récupérer ce village. Napoléon y détache le général Morand avec les seconds régiments de grenadiers et de chasseurs de la vieille garde. Ces troupes en chassent incontinent les Prussiens et les poursuivent au delà jusque sur le plateau. Pendant ce mouvement, le premier régiment de grenadiers s'était formé en deux carrés par bataillon à droite et à gauche de la chaussée de Charleroi.

Le comte d'Erlon, s'étant emparé des fermes de Papelotte et de la Haye, avait ainsi débordé la gauche de l'armée anglo-hollandaise et la droite du corps de Bulow; mais la cavalerie légère du premier corps, poursuivant l'infanterie ennemie bien au delà de la Haye-Sainte, avait été ramenée par une cavalerie supérieure. Sur l'ordre du maréchal Ney, les cuirassiers du général Milhaud s'étaient portés en avant, soutenus à petite distance par les chasseurs et les lanciers de la garde. Ces troupes, après avoir chargé et dispersé la cavalerie ennemie, étaient ensuite tombées sur les carrés des gardes anglaises et les avaient enfoncés et sabrés. Malheureusement le terrain ayant empêché de profiter de ces charges brillantes, l'ennemi, rallié, avait présenté de nouvelles forces et obligé la cavalerie française à rétrograder jusque derrière son infanterie. Dans la nécessité de faire soutenir les divisions ainsi engagées prématurément, Napoléon avait ordonné au comte de Valmy et à la brigade de grosse cavalerie de la garde de se porter sur le plateau de la Haye-Sainte. Toute cette cavalerie réunie, après avoir enfoncé plusieurs carrés et sabré bon nombre de

fantassins, continuait à disputer le terrain aux escadrons ennemis.

Frappée de la nécessité de faire bonne contenance et quoique déjà le canon gronde sur ses derrières, l'intrépide cavalerie française affronte la mort et se maintient. Toutes les réserves de l'armée anglo-néerlandaise étaient engagées; mais Bulow, en occupant une partie de celles de Napoléon, avait rendu à l'ennemi toute sa vigueur; la lutte, jusqu'en ce moment en balance, ne pouvait plus rester douteuse : Blücher, qui déjà avait prévenu Wellington de son arrivée, débouchait alors de Wavre sur Ohain à la tête d'un puissant renfort.

Au milieu de cette crise, Napoléon conçoit et ordonne une des plus belles et des plus audacieuses manœuvres qui aient été exécutées sur un champ de bataille, et de laquelle on peut encore se promettre la victoire : c'était un changement de front oblique sur le centre, l'aile gauche en avant, exécuté au moyen des bataillons restés intacts. Par cette manœuvre, l'empereur se proposait de renforcer les régiments des premier et deuxième corps qui avaient le plus souffert, d'appuyer la cavalerie trop aventurée au delà de la Haye-Sainte, et, en portant la gauche renforcée de sa nouvelle ligne sur ce point, de séparer les Anglais des Prussiens.

Huit bataillons de la garde restaient disponibles : l'empereur en destine cinq à former la gauche et le marteau de sa nouvelle ligne de bataille. Ils s'ébranlent au pas de charge, et, longeant la chaussée de Charleroi, dépassent la Haye-Sainte; le feu le plus terrible ne saurait les arrêter; tantôt en colonnes et tantôt en carrés par bataillons, ils manœuvrent comme à l'exercice et culbutent tout devant eux. Le maréchal Ney et les généraux

Friant et Michel sont à leur tête. Au même moment, le maréchal Reille réunissait son corps en avant du château de Goumont pour redoubler d'efforts contre la droite ennemie.

Dans cette charge de l'infanterie de sa garde, le maréchal Ney, démonté, marche l'épée à la main comme un simple officier. On a vu qu'il était secondé par Friant et Michel. De ces deux généraux, le premier est blessé grièvement et le second est frappé à mort. L'ennemi, devant des troupes d'un si grand élan, est contraint de plier; sa première ligne est percée et désorganisée. Mais en poursuivant son succès, la colonne française vient malheureusement tomber sur une seconde ligne, postée avec de l'artillerie au millieu de divers obstacles. Là se sont reformés et massés les débris des régiments culbutés et sabrés par la cavalerie française une heure auparavant.

Bientôt ces intrépides bataillons n'en sont plus qu'à une portée de pistolet, mais c'est en vain qu'ils essayent de se déployer. Arrêtés par des masses supérieures, sous le feu le plus vif d'artillerie et de mousqueterie, ils éprouvent le sort de la colonne anglaise de Fontenoy. Presque tous les chefs tombent frappés, les uns à mort, les autres grièvement blessés. Plus de 2,000 grenadiers ou chasseurs sont hors de combat; toutefois les vaillants débris des triaires français se retirent avec ordre au pied de la hauteur; ils n'ont plus le nombre pour eux, il leur reste le courage. De nouveaux efforts sont encore tentés. Napoléon lui-même s'avance en ce moment avec un bataillon pour retirer des pelotons encore engagés. Le général Guyot, à la tête de la grosse cavalerie de la garde, entreprend une dernière charge, mais il est

accablé par le nombre et contraint de vider le champ de bataille; sa brigade était à demi-détruite et lui-même avait reçu deux coups de feu.

Quelques troupes restèrent en avant de la Belle-Alliance; Napoléon essaya, mais en vain, avec ce renfort, de reprendre l'offensive : l'ennemi avait acquis désormais une supériorité incontestable.

Les Français, dans leur mouvement rétrograde, ne cessaient pas de faire face à leurs adversaires, mais ils avaient perdu la bataille sur tous les points.

En effet, tandis que ceci se passait sur la chaussée de Charleroi, Blücher, avec son premier corps, avait repris le village de la Haye, et dès le commencement sa cavalerie, débouchant par la trouée, avait inondé le champ de bataille. Le reste de l'armée prussienne se pressait au soutien de Bulow qui se trouvait déjà victorieux. La mitraille pleuvait de toutes parts sur le 6e corps et sur la jeune garde.

Cependant quelques bataillons de la vieille garde continuaient à se maintenir : l'un d'eux, détaché sur la gauche, opposait la plus belle résistance et couvrait le flanc des autres; il était commandé par Cambronne, et ce fut sans doute alors que le général proféra ces paroles sublimes que quelques-uns lui attribuent, et que d'autres lui contestent : *La garde meurt et ne se rend pas.* On a vu que la cavalerie ennemie avait débouché par le hameau de la Haye. Une brigade anglaise se porte au galop vers la chaussée entre le premier corps et les bataillons de la garde qui se retiraient. Ce mouvement est le signal de la déroute; un sauve qui peut se propage du 1er corps à tous les autres. Napoléon, les maréchaux Soult et Ney, les généraux Bertrand, Drouot, Gour-

**gaut**, etc., n'ont que le temps de se jeter dans le carré commandé par Cambronne; mais ce carré, déjà épuisé par les assauts antérieurs, se trouvait en prise à une grêle de boulets; de nouvelles pertes et la nuit qui survenait achève de les disperser. A ce moment (huit heures et demie), les batteries de Bulow prolongeaient leur feu à plus de 800 mètres sur les derrières. Sans le bataillon de la garde resté à la ferme du Caillou, qui arrêta un instant l'ennemi, la route se trouvait interceptée et Napoléon en danger d'être tué ou pris.

On a vu que les bataillons du 1er régiment de grenadiers avaient été placés en deux carrés, à droite et à gauche de la chaussée de Charleroi; ils continuaient à faire tête à l'ennemi. Le général Petit, qui les commandait, fit battre la grenadière pour rappeler tous les soldats de la garde qui avaient été entraînés dans le torrent des fuyards : l'ennemi les suivait de près; dans la crainte qu'il ne pénétrât dans les carrés pêle-mêle avec eux, on fut obligé de faire feu, au risque d'atteindre ces derniers.

L'obscurité ajoutant à la confusion, l'empereur donna l'ordre de quitter la position; elle était débordée des deux côtés et il restait à peine quelques hommes aux drapeaux. La ligne des alliés s'étendait en croissant de Plancenoit par Frichemont et Mont-St-Jean, à Goumont. Le cercle était presque fermé. Les deux carrés se replièrent lentement, le premier à travers les champs, le second par la grande route; leur bonne contenance, imposant à l'ennemi, donna le temps à beaucoup de soldats de rejoindre. Avant dix heures du soir, les débris de l'armée française suivaient en confusion la chaussée de Charleroi; pas un bataillon, pas un escadron à op-

poser à la cavalerie prussienne; tout fuyait pêle-mêle. Les uns regagnèrent la frontière à Beaumont, les autres à Philippeville. Le 19, au matin, Napoléon entra à cheval dans cette place, accompagné du général Bertrand et suivi de quelques cavaliers de différents corps de la garde; il s'y reposa quelques heures et continua ensuite sa retraite sur Rocroy.

Les pertes des Français dans la journée du 18 juin s'élevèrent à 25,500 hommes (1), savoir : tués ou blessés 18,500; prisonniers 7,000.

A l'exception de vingt-sept pièces qui repassèrent la Sambre, tout le matériel d'artillerie qu'ils avaient employé à Waterloo fut perdu pour eux (227 bouches à feu). Les généraux Devaux et Michel furent tués; les généraux comte de Lobau, Duhesme, Compans et Cambronne furent faits prisonniers. Les alliés perdirent 24,679 hommes.

Les généraux Picton, Ponsonby, Van Merlen; les commandants de brigade Duplat, Ompseda, Schwerin et Lettow furent tués.

(1) De Vaudoncourt.

Révolution Belge.

# LES JOURNÉES DE SEPTEMBRE 1830.

Les causes de la révolution belge ont été succinctement exposées dans le sommaire historique, page 23.

Le peuple de Paris venait de renverser Charles X du trône de France ; le 9 août, le duc d'Orléans avait été proclamé roi des Français, sous le nom de Louis-Philippe I[er].

Ces événements réagirent sur la Belgique. Le mouvement insurrectionnel commença dans la soirée du 25 au 26 août ; une foule immense s'était rendue au théâtre et sur la place de la Monnaie ; les chants patriotiques de la *Muette de Portici* (représentée ce soir-là) avaient excité un vif enthousiasme. La foule les répéta en chœur ; après le spectacle, des rassemblements tumultueux se formèrent et allèrent piller, dévaster ou incendier les maisons de De Knyff, directeur de la police, de Libry-Bagnano, agent connu du ministre de la justice, et celle de ce ministre.

L'autorité ne put comprimer l'émeute. Le drapeau belge flotta sur l'hôtel de ville. Le mouvement se pro-

pagea rapidement dans tout le pays. Des députations de Liége et de Bruxelles se rendirent à La Haye pour présenter au roi une adresse demandant la convocation des États-Généraux et pour se plaindre des ministres. Le roi y répondit en dirigeant vers la Belgique ses deux fils, le prince d'Orange et le prince Frédéric, à la tête d'un corps d'armée. Ils s'arrêtèrent à Vilvorde et firent mander le baron d'Hooghvorst, commandant de la garde bourgeoise de Bruxelles, qui s'y rendit avec quelques notables. Les princes annoncèrent à la députation bruxelloise qu'ils entreraient avec leurs troupes dans Bruxelles, dès qu'on aurait fait disparaître les couleurs brabançonnes. Le peuple n'accueillit pas ces propositions; après des pourparlers, le prince d'Orange se décida à entrer seul, sans autre escorte que celle de la garde bourgeoise (1er septembre); il parvint, pour un moment, à calmer l'effervescence populaire, puis il retourna à La Haye, emmenant avec lui les troupes encore casernées dans Bruxelles.

Le 4, arrivèrent dans la capitale, sous les ordres de M. Charles Rogier, 300 Liégeois, avec des fusils et deux pièces de canon. Des détachements vinrent de Jemmapes et de presque tous les points du pays.

Une proclamation faite à La Haye, un ordre du jour adressé le 6 septembre dans chaque garnison pour engager la troupe à s'opposer par l'emploi des armes à toute tentative de trouble, le discours du trône prononcé le 13, à la réunion des État-Généraux, ranimèrent l'exaspération des Belges.

Le peuple de Bruxelles désarma les postes de la garde bourgeoise, se réunit aux Liégeois et obtint la nomination d'un gouvernement provisoire. Le 21, le prince

Frédéric transmit de Vilvorde une proclamation menaçante annonçant la rentrée à Bruxelles des troupes royales, ordonnant l'abandon des couleurs illégales, promettant le pardon et l'oubli au peuple, le châtiment aux principaux meneurs et la répression de toute résistance par la force des armes. L'agitation devint extrême. Le 23, le prince marcha vers Bruxelles avec ses troupes s'élevant à 11,500 hommes d'infanterie, 1,500 de cavalerie, 300 d'artillerie et 40 bouches à feu. Elles s'avançaient en quatre colonnes pour entrer par les portes de Flandre, de Laeken, de Schaerbeek et de Louvain. A huit heures du matin retentit le premier coup de canon. Les détachements de l'aile droite, sous les ordres du général de Favauge, qui entrèrent par la porte de Flandre et la route de Laeken, essuyèrent de grandes pertes et rebroussèrent chemin pour éviter une entière destruction. La colonne du centre pénétra par la porte de Schaerbeek et occupa le Parc et la Place Royale; celle qui était venue par la chaussée de Louvain resta en réserve sur les boulevards. Les Hollandais reçurent avec calme les balles des patriotes qui décimaient leurs rangs. Le 24, le feu recommença avec une nouvelle violence. MM. d'Hooghvorst, Charles Rogier et Jolly se réunirent en commission administrative; ils donnèrent pour commandant aux volontaires, avec le grade de général en chef, don Juan Van Halen, Espagnol de naissance, mais Belge d'origine, réfugié alors en Belgique, et qui, depuis le commencement des hostilités, s'était toujours montré aux postes les plus périlleux.

Le 25, des offres de pacification, faites par le prince Frédéric, furent rejetées; la fusillade continua; pendant la nuit, le gouvernement provisoire fut installé; il se

composait de MM. Vanderlinden-d'Hooghvorst, Rogier, Jolly, Félix de Mérode, Gendebien et Van de Weyer. MM. de Coppyn et Nicolaï furent nommés secrétaires. Le 28, ils s'adjoignirent M. de Potter, dont la popularité était alors immense. Le 26, ils publièrent une proclamation qui déliait de leur serment les militaires belges au service des Pays-Bas et intimait aux Hollandais l'ordre de quitter la Belgique. Les troupes évacuèrent le Parc, et du 27 au 29 le prince rallia ses troupes et se retira sur Anvers. Les Belges avaient eu 456 tués, 1,226 blessés, 122 prisonniers (1,804 hommes); les Hollandais comptaient 536 tués, 868 blessés, 494 prisonniers et déserteurs (1,898 hommes).

Le mouvement se propagea et bientôt le drapeau belge flotta dans tout le pays. Les Hollandais furent attaqués avec autant de succès que de valeur à Lierre, à Waelhem et à Berchem. Dans ce dernier combat, périt le brave comte Frédéric de Mérode qui, simple volontaire dans le corps des chasseurs de Chasteler, avait combattu l'un des premiers pour l'indépendance de la patrie et avait déployé une bravoure héroïque.

Le 21 juillet 1831, le roi Léopold Ier, élu par la nation, fit son entrée à Bruxelles, aux acclamations unanimes de tous les Belges.

Sous le règne éclairé de ce prince, que tous ses sujets vénèrent et que l'Europe entière admire, notre pays jouit d'une longue période de paix et de bonheur qu'elle n'avait jamais connue autrefois. Les arts, les sciences, le commerce, l'industrie, l'agriculture, tout contribue à placer la noble Belgique au plus haut rang parmi les nations civilisées. Si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, l'étranger venait en menacer les frontières, l'Armée serait fière

de sa noble mission ; décidée à vaincre ou à mourir pour l'indépendance de la patrie et pour son Roi, elle prouverait qu'aujourd'hui comme au temps de César le Belge est toujours brave et valeureux.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Aux lecteurs. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1
Introduction. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5
Histoire sommaire de la Belgique . . . . . . . . . . . . . . 11
Bataille de Presles ou de la Sambre (59 ans avant J.-C.). . . . . . 25
— de l'Amblève (716) . . . . . . . . . . . . . . . 32
— de Thuin (880). . . . . . . . . . . . . . . . . . 35
— de Louvain (26 juin 891) . . . . . . . . . . . . . 37
— de Hougaerde (1005) et bataille de Florenne (1015) . . . . 40
— de Wilderen (7 août 1130). . . . . . . . . . . . . 43
— de Ransbeek (24 septembre 1142) . . . . . . . . . . 46
— d'Andenne (1152). . . . . . . . . . . . . . . . . 49
— de Carnières (1170). . . . . . . . . . . . . . . . 51
— de Noville-sur-Méhaigne (1er août 1194). . . . . . . . 52
— de Steppes (13 octobre 1213). . . . . . . . . . . . 55
Guerre de la Vache (1274) . . . . . . . . . . . . . . . . 57
— des Awans et des Waroux (1297). . . . . . . . . . . 60
Bataille de Furnes (13 août 1297) . . . . . . . . . . . . . 63
— de Courtrai (11 juillet 1302) . . . . . . . . . . . 68
Batailles de Vottem et de Waleffe (19 juillet 1345). . . . . . . . 74
Bataille de Comines (11 novembre 1382). . . . . . . . . . . 76
— de Roosebeke (27 novembre (1382). . . . . . . . . . 78
— d'Othée (22 septembre 1408). . . . . . . . . . . . 81
— de Gavre (22 juillet 1453). . . . . . . . . . . . . 86

Pages.

Bataille de Brusthem (28 octobre 1467) . . . . . . . . . . . . . 89
Les six cents Franchimontois (28 octobre 1468). . . . . . . . . . 94
Bataille de Gembloux (31 janvier 1578) . . . . . . . . . . . . . 97
— de Reymonaem (1er août 1578). . . . . . . . . . . . . 100
— de Thielen (24 janvior 1597). . . . . . . . . . . . . 102
— de Nieuport (2 juillet 1600) . . . . . . . . . . . . . 104
— de Seneffe (11 août 1674) . . . . . . . . . . . . . 107
— de Walcourt (27 août 1689) . . . . . . . . . . . . . 110
— de Fleurus (1er juillet 1690) . . . . . . . . . . . . . 112
— de Steenkerque (3 août 1692) . . . . . . . . . . . . . 116
— de Neerwindon (29 juillet 1693). . . . . . . . . . . . 119
Combat d'Eeckeron (30 juin 1703). . . . . . . . . . . . . 124
Bataille de Ramillies (23 mai 1706). . . . . . . . . . . . . 127
— d'Audenarde (11 juillet 1708). . . . . . . . . . . . . 132
— de Fontenoy (11 mai 1745) . . . . . . . . . . . . . 137
Combat de Melle (5 juillet 1745) . . . . . . . . . . . . . 148
Bataille de Rocour (11 octobre 1746) . . . . . . . . . . . . . 150
— de Lawfeld (2 juillet 1747) . . . . . . . . . . . . . 154
— de Turnhout (27 octobre 1789) . . . . . . . . . . . . . 156
— de Jemmapes (6 novembre 1792). . . . . . . . . . . . 160
— de Neerwinden (18 mars 1793) . . . . . . . . . . . . . 163
— de Fleurus (26 juin 1794). . . . . . . . . . . . . 169
— de Ligny et bataille des Quatre-Bras (16 juin 1815). . . . . 173
— de Waterloo (1er juin 1815) . . . . . . . . . . . . . 177
Les Journées de Septembre 1830 . . . . . . . . . . . . . . 193







